

L'envers de la raison

par Dominique Casterman

(brièvement revus et corrigés)

Quand j'ai écrit *L'envers de la raison* [¹] (il y aura bientôt trente ans) le titre impliquait en filigrane l'idée que la *raison*, aux limites de ses *possibles*, pouvait ouvrir une nouvelle fenêtre d'accès à l'intuition d'une vie spirituelle constituant l'autre moitié de la Réalité.

Même si la pensée de tout homme change profondément en ce laps de temps, je suis toujours d'accord avec la plupart des idées exprimées dans ce livre.

J'avais pensé réécrire ce texte, mais après relecture, je me suis aperçu que cela était impossible sans toucher à l'intuition première et totalement spontanée de cette première édition. L'ouvrage a pour point de départ l'idée que l'*éveil spirituel* – sentiment d'unité intérieure et de participation cosmique – peut, dans certaines circonstances, se réaliser. L'essentiel de l'œuvre est une analyse des éléments favorables ou défavorables à la réalisation ou libération intérieure en entrevoyant, à la racine de tout, un flux uni et indivisible de conscience-matière-énergie ; c'est aussi une réflexion sur les différentes étapes qui jalonnent la vie de ceux et celles qui cherchent la Vérité.

Je reste convaincu que la recherche de la Vérité n'est pas une impasse sans issue. L'engagement spirituel se renforcera dans le futur et ne manquera pas de projeter quelques lumières nouvelles sur la condition humaine.

¹Dominique Casterman, *L'envers de la raison*, édition Havaux, 1989.

INTRODUCTION

Toute réflexion métaphysique, toute recherche ayant pour “objet”^[1] la connaissance de l'Être absolu est fondée sur l'hypothèse que l'être humain aurait la possibilité de *sentir intuitivement* l'évidence de certaines vérités ne se conformant à aucune représentation, à aucune image perceptible. Mais l'idée intuitive n'est recevable et transmissible qu'entre des personnes qui vivent la même intuition du réel. Cette conviction intime est quelque peu irrationnelle au sens où elle ne saurait être prouvée, démontrée logiquement puisqu'elle n'est pas compatible avec une grille de référence qui mettrait tout le monde sur une même longueur d'onde. Pour cette raison il est impossible, comme le dit H. Benoit, que « deux hommes aient exactement la même idée intuitive ; cette idée se propose, elle ne saurait s'imposer identiquement à tous. » Par contre, l'acte de raison, puisqu'il ne repose pas exclusivement sur des propositions indémonstrables – j'emploie le terme “exclusivement” la rationalité pure n'existe tout simplement pas –, peut être logiquement compatible avec une grille de référence commune à plusieurs personnes qui partent des mêmes prémisses.

Prenons un exemple. Si je vous dis que je crois en Dieu et que vous ne partagez pas cette même conviction, jamais je ne pourrai vous convaincre. Mais si, par la grâce de l'*intelligence indépendante*, nous mettons en suspend cette croyance, et que nous acceptons à titre d'hypothèse que “Dieu est”, et qu'ensemble nous cherchons à concevoir ce qu'il est, nous pourrions éventuellement trouver une aptitude mentale favorable à la résolution d'une situation sans issue : croire ou ne pas croire. Ainsi nous commencerons peut-être par dissocier notre image de Dieu de toutes les qualités phénoménales, voire anthropomorphiques, qu'on lui attribue habituellement : nous le dirons informel, indéfinissable, vague au regard de notre conscience ordinaire. En fait, et ce sera notre point de départ commun, nous éviterons de formuler ce qui est fondamentalement informulable.

La compréhension peut s'accommoder de l'intuition et vis et versa. Ces deux fonctions essentielles sont dans une relation de réciproque complémentarité. Même si la pensée dite rationnelle, relativement soutenable par le jeu des acrobaties intellectuelles que sont la logique, l'induction, la déduction, l'analogie, etc., n'offre pas de similitude, quant à sa manière d'approcher l'événement, avec la pensée intuitive qui procède de l'inconscient sans qu'on puisse en voir clairement l'origine inspiratrice et créatrice ; malgré cela la compréhension et l'intuition sont complémentaires, elles procèdent d'une harmonie fonctionnelle que nous pouvons découvrir en dépassant un formalisme intellectuel qui sectarise partialement les “voies” de la connaissance.

« Le fardeau d'une pensive solitude est si lourd à porter !

Il est tellement harassant de marcher dans d'épaisses ténèbres en proie à tous les tremblements, à tous les vertiges de l'incertitude !

Comme on comprend que, depuis des millénaires, l'homme dans sa détresse intime, n'ait cessé de se donner des dieux !...

Mais il n'a pu le faire qu'en clouant sa liberté précieuse au pilori des certitudes imaginaires. »

(René Fouéré, auteur du livre *Krishnamurti, la révolution du réel*).

L'histoire montre que la pensée intuitive des grands mystiques de tous les temps et la pensée rationnelle scientifique d'aujourd'hui (la *science élargie*) se rencontrent singulièrement dans l'esprit des chercheurs qui acceptent de regarder au-delà du formalisme de la “lettre”, des mots, des parcours par trop partiels et partiiaux.

¹L'Être absolu est le seul Sujet qui soit, il est Cela qui connaît. Parler de l'Être absolu comme “objet” de connaissance est une concession accordée provisoirement au *chercheur spirituel* qui, à son insu, est en quête de l'Inconnaissable, c'est-à-dire de Cela qui connaît.

Aucune “voie” n’est représentative de la réalité, elles ne sont que *l’index pointé vers la lune* ; l’erreur c’est bien entendu d’identifier la réalité avec l’idée que nous en avons. La connaissance profonde des êtres et des choses est inhérente à l’absence d’idée qui associe le réel avec des certitudes imaginaires. Cette absence procède du silence de la *pensée psychologique* qui identifie le mot-image-émotion avec la chose elle-même. Ce *silence intérieur* est synonyme d’une authentique connaissance de soi à la source de Sujet connaissant.

« Les mots sont des étiquettes simplificatrices.

Ils sont fort utiles dans la pratique de la vie ; sans eux, notre pensée ne pourrait donner forme aux idées ni les manier... Ce n’est pas leur faute s’ils recèlent un piège où nous tombons si souvent.

J’ai appris peu à peu à me méfier, non pas des mots, mais de la faiblesse de mon esprit qui, par paresse, oublie leur piège et m’y fait tomber.

Plus la “chose” désignée par le mot est importante, plus est grand le danger de mal penser, à propos du mot, à la chose ; plus sont grands les risques d’erreur, d’absurdité, de délire, avec toutes sortes de conséquences déplorables dans nos actions. » (Hubert Benoit, auteur du livre *La doctrine suprême selon la pensée zen*).

La raison est une fonction intellectuelle qui peut parfois troubler la conscience humaine en posant des questions, où en montrant des évidences, qui nous plongent dans l’angoisse de l’incertitude. Songeons par exemple à l’inéluctable prise de conscience de la mort du corps-mental ; cet inconnu (la mort) fait peser sur notre vie affective une angoisse très difficile à maîtriser. Par l’exercice de la pensée réflexive, nous *savons que nous ne savons pas*, l’absence de certitude invite la peur et fait trembler la “partie animale” de notre être qui se sent abandonnée par une pensée qui pose des problèmes sans les résoudre ; et l’instinct, “dressé” à ne concevoir que le “vouloir exister”, ne peut admettre les pensées qui nient, sous quelques formes que ce soit, l’existence ; il ne peut admettre que celle-ci se transforme en non-existence alors que, paradoxalement, la pensée conçoit parfaitement que la mort est un phénomène naturel et donc inévitable. En fait, notre “partie animale” ne peut accepter les événements (réels et imaginaires) qui perturbent son programme affectif et instinctif.

Pour compenser le vide que laisse derrière elle l’ignorance de sa nature profonde, l’être humain, qui a besoin du sentiment d’identité, se fixe dans l’imaginaire, dans un monde qu’il façonne à sa convenance, c’est la naissance du processus du moi et du temps psychologique que celui-ci implique. Notons, sans aborder toutes les nuances que ce sujet impliquerait, que le temps psychologique est le passage temporel entre ce qui est et ce que l’on souhaiterait qui soit, ou entre ce qui est et ce que l’on ne souhaiterait pas qui soit ; c’est le temps requis pour devenir ou ne pas devenir en fonction des particularismes du moi.

« La source du conflit de l’humanité est-elle l’incapacité de l’individu à affronter la réalité de ce qu’il “est”, psychologiquement, avec pour corollaire la quête chimérique de ce qu’il lui faut “devenir” ? Cette incapacité a sa source dans les divisions profondes introduites dans la psyché, et plus particulièrement par la pensée qui suscite l’expérience du temps et le “moi”.

« On ne peut se libérer de cette activité égocentrique, irrationnelle et déroutante que grâce à un certain type de vision pénétrante. Celle-ci permet de percevoir qu’au-delà de la pensée, il n’y a qu’énergie et forme, pas de “moi”, pas de temps, en fait pas la moindre chose ; au-delà de cette “non-chose”, il y a ce qui est beaucoup plus immense. C’est le terrain fondamental de toute existence, et ce “fondamental” est le commencement et la fin de toute chose. La vie ne peut avoir de signification réelle que si l’humanité touche ce “fondamental” ». (Extrait de la présentation du livre de Krishnamurti et Bohm, *Le temps aboli*, éditions Le Rocher, quatrième de couverture).

Par la raison, l'être humain introduit doute et tourment dans sa propre psyché ; mais c'est par l'intuition qu'il pourra dépasser ses contradictions internes car ni l'affectivité, ni la raison ne peuvent vraiment s'entendre mutuellement. Sans l'exercice de la raison, l'être humain se résoudrait spontanément à satisfaire ses nécessités primaires tout en étant parfait en son genre. Mais l'être humain étant doué d'une pensée indépendante de son affectivité, cette pensée pose des problèmes qu'elle ne peut par elle-même résoudre, il lui manque ce que Krishnamurti appelle la « vision pénétrante », c'est-à-dire l'intelligence intuitive seule capable de surmonter l'antinomie affectivité-raison et, par extension vécue, toutes les antinomies.

Bien que fréquemment nous vivions les événements de la vie quotidienne en subissant la dualité du corps et de l'esprit, de l'affectivité et de la raison, il est de la première importance de comprendre que la maturité ne devient effective que dans le vécu d'une subordination des énergies contradictoires qui nous habitent à une intelligence supérieure. Seul l'équilibre des fonctions essentielles qui nous habitent est susceptible d'engendrer un comportement équilibré ; mais l'équilibre, la complémentarité dans l'écoute de *ce qui est* ne peuvent se réaliser que conjointement à l'éveil d'une *force conciliatrice* englobant, coordonnant et intégrant les éléments contradictoires qui constituent la créature humaine. Rien ne manque pour que nous soyons parfaitement heureux et équilibrés: c'est un peu comme si nous étions fragmentairement achevés mais globalement inaccomplis par absence d'unité intérieure. En d'autres termes, nous avons une affectivité et une raison achevée, pour autant que les conditions de l'environnement soient favorables, mais il "manque" la conscience vécue de leur unité complémentaire et participative indispensable à l'élaboration d'un tout intégré plus que la somme de ses parties.

Notons encore que dans le cadre de la complémentarité des différentes qualités qui forment l'individu, dès lors qu'un problème nouveau se présente, un problème dont le tracé intellectuel et émotionnel n'est pas inscrit dans la mémoire factuelle, il ne se résout que si la tension intellectuelle, arrivée au bout d'elle-même, fait place au silence mental d'où émerge la réponse intuitive qui est complémentaire à la tension intellectuelle ou pensée rationnelle. Le relâchement de la tension intellectuelle libère l'élan intuitif d'où jaillit la solution. L'élan intuitif constitue le bond novateur nous faisant voir et comprendre le réel sous ses multiples aspects.

Pour tous ceux et celles qui cherchent la Vérité les directions sont évidemment multiples, mais quel que soit le cheminement il ne peut aller dans la direction du réel, plus exactement, d'une ouverture à l'Inconnu que dans l'écoute *silencieuse* ou l'intuition est dominante et coordonnatrice des centres *inférieurs* intellectuels et affectifs. Chacun d'entre nous estime *vivre dans le bon usage et le bon ton*, et risque à tout moment d'exercer un sectarisme à l'égard de ceux qui n'appartiennent pas à cette norme arbitraire. Du point de vue affectif, cette réaction s'explique par le besoin de se sentir appartenir à une entité reconnue qui nous sécurise dans l'image distincte de soi ou ego.

À l'autre extrémité de la partialité affective il y a l'approche de l'impartialité intellectuelle qui nous incite à penser que quelle que soit notre conviction d'être sur la *juste voie*, cela ne légitime pas le fait de la vouloir juste pour les autres car notre vision du monde n'est pas le monde en soi, mais plutôt une interprétation de celui-ci.

Face à la vie, face à soi-même et aux autres, seule l'intelligence de soi, de ses faiblesses et de notre ignorance fondamentale nous permettra de progresser vers une plus juste connaissance de nous-mêmes, des autres et du monde. Devant les grandes questions que l'existence nous pose, la pluralité des idées est secondaire. Sans, bien entendu, nier qu'à un certain stade de son développement et dans certaines situations les pensées sont nécessaires à l'évolution normale de l'être humain, cela ne doit pas nous empêcher de voir

que la pleine réalisation de la créature humaine procède d'une autre dimension, d'une autre forme de perception, d'une coïncidence vécue entre le sujet et l'objet dans la conscience de l'unité commune.

Chapitre 1 “L’acte de foi”

« *“Depuis sept mille ans qu’il y a des hommes et qui pensent”*, nombreux furent ceux qui cherchèrent à comprendre la nature de l’univers. Les plus intelligents d’entre eux se rendirent compte qu’ils percevaient toutes choses selon la structure de leurs organes sensoriels et non telles qu’elles étaient selon leur réalité propre.

Aussi ont-ils nommé “phénomènes” tout ce qu’ils voyaient, entendaient, touchaient, etc..., et devant ces apparences, ces “paraîtres”, ils se sont interrogés sur “cela” qui paraissait ainsi, sur cet invisible qui se manifestait de façon visible.

Beaucoup de ces chercheurs, les plus doués d’intuition métaphysique, pensèrent que l’origine de toutes choses était Une, qu’un principe Un était la source de la multiplicité phénoménale et que cette multiplicité était sa manifestation. Cette discrimination entre principe et manifestation est à la base de la métaphysique traditionnelle, science sacrée de ce qui est au-delà du physique. » (Hubert Benoit, *De la réalisation intérieure*, éditions Le Courrier du Livre).

Chez l’homme ordinaire, toute recherche intérieure implique nécessairement l’espoir de découvrir sous l’apparence des êtres et des choses une Réalité inapparente : le “Cela” qui est de toute éternité. Comment, en effet, trouver la force de s’engager dans cette démarche longue et semée d’embûches sans admettre, sans supposer qu’il y a un réel, un “grand Vivant” au-delà des limites de l’ego.

« La pensée fut une aide, la pensée devient une entrave », de même, l’intuition diffuse du réel, la croyance en son existence possible (le chercheur découvrira qu’il s’agit d’une *Présence*) constitue le soutien qui nous aide à comprendre la tromperie du sentiment d’être un *moi séparé*, mais c’est en même temps l’entrave temporelle et psychologique qui interdit l’accomplissement final : le passage du “je suis moi en tant que distinct” à “Je suis CELUI QUI EST”.

Dans le cours de ce chapitre, j’emploierai volontairement le mot “croyance” pour tenter d’atteindre un authentique dépouillement psychologique de façon à fermer systématiquement toutes les issues qui nous permettent de fuir notre condition de créature totalement aliénée à une conception erronée de nous-mêmes. Le fait de “connaître” et “d’expérimenter” est proche de *ce qui est* car il s’agit d’expériences incontestables dans l’instant présent ; mais affirmer la réalité indiscutable des apparences, des concepts, des sentiments et des images relève de la certitude imaginaire. Faire *comme si* les apparences étaient réelles permet de maintenir la distinction fondamentale entre les *croyances implicites* procédant du “comme si” et les certitudes imaginaires. Ces dernières sont des croyances qui se suffisent à elles-mêmes, en se débarrassant du “comme si” réducteur elles s’octroient une valeur intrinsèque qu’elles ne méritent pas. Quand je dis : “je crois en une réalité au-delà des apparences”, j’entends qu’il est souhaitable de vivre *comme si* le monde des apparences empruntait sa réalité relative à une Réalité qui le dépasse infiniment. Mais du point de vue de cette Réalité informelle, toutes les croyances, les plus subtiles soient-elles, constituent toujours un écran mental entre nous et *ce qui est*, c’est-à-dire le fait pur et simple de *connaître* et d’*expérimenter*.

L’homme ordinaire, ignorant sa nature réelle, ne peut vivre sans *certitudes imaginaires* comme celle qui consiste à croire qu’il est un *sujet percevant* en face d’un monde d’*objets perçus*. Le premier étant

représentatif de *l'image de soi en tant que moi séparé* et le second étant représentatif de *l'image d'un monde en tant qu'objet extérieur* au moi. Cependant, le premier obstacle que nous rencontrons n'est pas forcément lié à la croyance elle-même, mais bien à la détermination formelle qu'elle implique souvent en se muant en certitude imaginaire inflexible impliquant une forme d'inertie mentale et de sclérose créative. Notons encore qu'il est inexact de parlé de l'existence de la Réalité informelle, de Dieu ou de la Conscience universelle (peu important les noms employés par les uns et les autres). En réalité, Dieu n'existe pas, Il est, car c'est l'apparence des êtres et des choses à travers lesquels Il se manifeste qui existent. La Conscience universelle est pour l'éternité, tandis que le phénomène existe provisoirement dans la durée.

Dans le cadre restrictif défini ci-dessus, j'entrevois la présence d'une "Conscience-Énergie" originelle transcendant nos concepts dualistes. J'évoque donc la foi en une Réalité dont nous ne parlons pas, car les mots trahissent la vérité bien plus qu'ils ne la définissent. L'éveil spirituel consiste à vivre *comme si* les apparences étaient réelles – nous n'y pouvons rien, notre structure psychophysique est programmée pour cela – tout en sachant que le monde des phénomènes est la manifestation temporaire de la Conscience universelle. L'intuition de la Réalité nouménale, et la possibilité qu'elle nous soit intelligible sont une potentialité propre à la nature humaine. Cette possibilité innée est rarement réalisée, elle est généralement inconsciente. Cette inconscience explique partiellement pourquoi dans le développement naturel de l'être humain, l'ego (image distincte) se substitue radicalement à la Conscience, à l'Être ; et pourquoi la créature humaine n'a de cesse d'être insatisfaite et de chercher des compensations à l'extérieur alors que le "Témoin" de toute expérience est en nous comme en toute chose. Sans cette potentialité innée, l'homme se satisferait de seulement fonctionner ; si cette potentialité reste inconscience, il est constamment insatisfait de sa condition limitée et rien ne peut combler ce manque qui n'est pas une absence de quelque chose, mais une vision erronée de la réalité.

L'être humain est doué d'intuition métaphysique, il a la possibilité de s'éveiller à l'unique et parfaite Réalité qui est l'Être de tous et de toutes choses. Il s'agit de s'éveiller car cette foi est comme endormie, et nous n'avons rien à faire dans le sens où nous le comprenons habituellement pour sortir de cette impasse. L'approche est indirecte et négative : les apparences, les images de soi et du monde, les concepts, les sentiments sont vécus comme s'ils étaient la réalité primordiale, mais en face de cela s'établit progressivement – comme une simple Présence – la vision de ce qui est, c'est-à-dire le fait de "connaître" ou "d'expérimenter". Cette simple Présence s'impose progressivement comme une priorité.

Hubert Benoit [1] demande à ses lecteurs, afin qu'ils ne perdent pas leur temps en lisant ses livres, de ne pas adopter une attitude résignée selon laquelle l'ultime réalité devrait toujours leur échapper, et qu'ils acceptent, hypothétiquement, la possibilité de ce que le Zen appelle "satori", c'est-à-dire l'indication d'un nouveau point de vue, l'intuition d'une autre réalité que celle qui tombe directement sous le sens jusqu'alors imperceptible dans le chaos de la pensée dualiste. Mais il nous dit aussi que c'est seulement quand nous aurons dévalorisé concrètement la notion même de toutes les "voies" imaginables, qu'éclatera le "satori", vision réelle qu'il n'y a pas de "voies" parce qu'il n'y a à aller nulle part, parce que de toute éternité, on était au centre unique de tout.

¹ Hubert Benoit (1904-1992) était un remarquable chercheur dans son œuvre consacrée à la doctrine traditionnelle du Bouddhisme Zen.

La révélation d'une autre réalité par la modification radicale de notre point de vue est inséparable d'une déconstruction *massive* du moi en tant qu'entité séparée. Cette mutation psychologique peut être précédée d'un long travail (c'est d'ailleurs souvent le cas) mais elle ne peut, en fonction de sa nature même, s'imposer prioritairement que dans l'inattendu de l'expérience d'instant en instant. L'intuition de l'ultime réalité – transformation radicale de notre point de vue – ne se réalise que lorsque cesse toute recherche à son propos dans l'espoir vain de la *chosifier*. Paradoxalement, la foi en l'éventualité de l'éveil à notre essence absolue ne peut se réaliser pratiquement, se vivre authentiquement que lorsque l'acte de foi s'estompe, ou s'évapore dans l'expérience du moment présent, dans le fait de "l'expérience" ou Conscience et Existence (apparences des êtres et des choses) sont une seule et même réalité.

Robert Linssen [1] exprime ce qui précède de la manière suivante : *« Le jour arrive cependant, ou le "penseur" ayant erré de servitudes et en servitudes, comprendra la vanité de toutes tentatives de s'associer à quoi que ce soit. Il discernera l'absurdité de la comédie subtile qu'il se joue. Rien ne peut combler le gouffre insondable de sa contradiction intérieure. Le mirage du "moi" est un véritable tonneau des Danaïdes qui ne peut jamais être comblé parce qu'il est dépouillé de toute consistance réelle.*

« Dès cet instant où "le penseur" le comprend, il se tait, s'arrête et regarde plus sereinement en lui-même et en toutes choses. Tanha, l'avidité de "devenir" est sur le point de s'éteindre. Aux tensions en vue de "devenir" succède la détente de ce qui est. C'est l'heure du "lâcher prise" dont parlent les maîtres du Zen. À la mort de l'entité du "penseur" succède la plénitude de la vie. »

L'être humain par sa constitution psychosomatique innée n'a d'autres choix que de considérer le monde extérieur selon l'expérience de la perception, de considérer son corps selon l'expérience de la sensation et de considérer sa vie affective selon l'expérience des sentiments et des émotions. Toute expérience procède donc du percevoir, du sentir, du ressentir (ce que nous éprouvons) et du concept qui exprime par la pensée notre modèle de *moi dans le monde*.

Cependant, l'être humain est la seule créature vivante sur Terre capable d'intuition métaphysique et, le cas échéant, d'être déterminé par l'influence supérieure de la Vérité Absolue. La pensée de ce que la Tradition appelle "l'homme réalisé" affirme le Tout, Conscience et Existence conciliées. Un et Multiple sont une seule et même réalité dans le fait de "l'expérience" ou du "connaître".

"L'homme réalisé" vit selon sa programmation psychosomatique "comme si" percevoir, sentir, ressentir et penser était représentatif de la réalité ; mais le "comme si", en s'imposant sans réserve et spontanément en face de cette croyance d'être *moi dans le monde*, actualise "l'homme de compréhension" : la connaissance et l'existence du monde et de(s) *moi* (le corps-mental) sont faites de la même Substance, de la même Conscience, de la même Intelligence Cosmique ou Raison Divine.

¹ Robert Linssen (1911-2004), autre remarquable chercheur, mit en avant dans son œuvre les relations constructives entre les sciences contemporaines et les disciplines et philosophies d'Asie. Il se consacra aussi à la pensée du Bouddhisme Zen et de Krishnamurti et toute sa vie chercha à instruire les autres de ses découvertes.

Chapitre 2

Le compromis entre foi et raison

Une approche de l'Intelligence conciliatrice

Corps et esprit, affectivité et raison, instinct et intellect, constituent les qualités sur la base desquelles la créature humaine est bâtie. Mais ces différentes qualités ont un *fort penchant* à la contradiction mutuelle en imposant à la psyché de l'être humain une déchirure, une instabilité, une confusion où s'affrontent les *impératifs somatiques* et les *raisons de l'intellect*. Un conflit endémique entre la foi et la raison, entre les croyances émotives irrationnelles et les facultés intellectuelles, coexiste conflictuellement dans la *conscience incarnée* de l'homme en déstabilisant tant le comportement des individus que celui des sociétés.

Il va de soi que l'harmonisation des différentes qualités qui nous constituent est le cheminement nécessaire vers la réalisation complète de l'être humain. Cette maturation parfaitement achevée constitue, par comparaison avec notre état habituel, une véritable mutation psychologique où toutes les *puissances de l'être* se trouvent réunies dans l'unité corps-esprit. Cependant, cette maturation ne s'actualise que sous la condition impérieuse que nos qualités psychosomatiques soient subordonnées à l'influence supérieure de la Vérité Absolue (c'est notre postulat). Par Elle nous *touchons* le lien sacré qui nous unit à la totalité indivisible de l'univers, ainsi qu'à son *principe unitaire*. Il s'agit d'une présence inconditionnelle à l'expérience du moment présent en lequel se dissout toute dualité entre le sujet observateur et la chose observée, nous sommes Conscience pure de l'unité sous-jacente et englobante des êtres et des choses.

Certains auteurs, comme A. Koestler, pense qu'un jour peut-être les recherches pharmacologiques pourraient découvrir le médicament miracle qui résoudrait les conflits inhérents à notre nature duelle. Ceci n'est pas l'option mise en avant dans cet essai. Nous pensons que l'être humain ne s'unifiera intérieurement qu'en s'ouvrant à son être essentiel qui est la Vérité profonde de tous *ce qui est*. L'ouverture vécue à l'ultime Réalité de la Conscience constitue la force conciliatrice qui englobe, domine et intègre les qualités relatives déterminant singulièrement les comportements humains. Pratiquement le travail consiste à se libérer de tous les conditionnements consolidant l'idée d'être absolument un moi séparé, de toutes nos identifications consolidant l'idée que le réel se limite à nos représentations mentales, de toutes ces "images d'être" créant séparation et conflit, tant dans notre propre intériorité qu'entre nous et le monde extérieur dans lequel nous existons, et sans lequel nous ne pourrions manifester nos propres caractéristiques.

Avant de poursuivre notre réflexion, notons que notre propos n'est pas de définir *ce qui est* ; nous souhaitons essayer de comprendre pourquoi nous sommes généralement dans l'incapacité d'adhérer spontanément à *ce qui est* dans l'instant présent, et la détermination de cette insuffisance est inhérente à l'analyse précise des mécanismes affectifs et intellectuels qui troublent le fonctionnement "normal" de notre organisme psychosomatique. Un des grands symptômes – source de nombreux conflits – qui apparaît dans l'histoire de l'espèce humaine se manifeste dans une rupture, quasi schizophrénique, entre l'affectivité et la raison, entre nos croyances émotives irrationnelles et nos facultés intellectuelles. Une des causes possibles de ce symptôme repose sur des hypothèses appartenant à la neurophysiologie, et plus particulièrement la *théorie des émotions* mise en avant par James Papez - Paul Maclean (neuroanatomistes américains). Cette théorie insiste particulièrement sur les différences fondamentales qu'il y a entre le

cerveau que l'homme a en commun avec les reptiles et les mammifères inférieurs et ce que l'on appelle communément le néocortex spécifiquement humain que l'évolution y a superposé, selon l'hypothèse, sans assurer de coordination adéquate. Le résultat de cette hypothétique négligence de l'évolution est une dualité conflictuelle, non complémentaire, entre « *les profondes structures ancestrales du cerveau, intéressées principalement aux comportements instinctifs et émotionnels, et le néocortex qui a doté l'homme du langage, de la logique et de la pensée symbolique.* » (A. Koestler).

Lisons Maclean cité par Koestler dans son remarquable livre *JANUS* : « *L'homme se trouve dans la situation embarrassante d'avoir reçu de la nature trois cerveaux qui, malgré de grandes différences de structures doivent communiquer et fonctionner ensemble. Le plus ancien de ces cerveaux est fondamentalement reptilien. Le second est hérité des mammifères inférieurs, le troisième s'étant développé récemment chez les mammifères... a rendu l'homme singulièrement homme.*

Pour parler allégoriquement de ces trois cerveaux dans le cerveau on peut imaginer que le psychiatre qui fait étendre son patient lui demande de partager le divan avec un cheval et un crocodile. »

Le langage des faits (individuels et collectifs) indique qu'il existe dans le comportement humain une dysharmonie fondamentale entre ses croyances émotives irrationnelles, son affectivité et, d'autre part, sa raison, ses facultés intellectuelles. La *théorie des émotions* de Maclean émet l'idée que la scission entre la pensée rationnelle et les croyances affectives irrationnelles trouve son explication dans l'hypothèse que l'espèce homo sapiens pourrait bien être biologiquement aberrante, une inadaptée de l'évolution, affligée d'une tare endémique qui la mettrait à part des autres espèces animales et contribuerait à son autodestruction. Il s'agirait, en quelque sorte, d'une erreur de l'évolution due à une croissance explosive du néocortex et de l'insuffisance de sa domination sur le cerveau ancien.

« *...Mais tandis que les structures antédiluviennes au centre même du cerveau, qui gouvernent les instincts, les passions, les pulsions biologiques, ont été à peine touchées par l'évolution, le néocortex des hominiens a grossi en cinq cent mille ans à une vitesse fantastique, ce qui est sans précédent dans l'histoire de l'évolution à tel point que certains anatomistes ont comparé cette croissance à celle d'une tumeur... »*

« *...Ainsi l'explosion cérébrale a donné naissance à une espèce déséquilibrée mentalement, dont le vieux cerveau et le cerveau neuf, l'affectivité et l'intellect, la foi et la raison, sont en désaccord permanent... »*

« *...Si la neurologie ne nous avait pas apporté les preuves du contraire nous nous serions attendus à découvrir un processus d'évolution transformant graduellement le cerveau primitif en appareil mieux élaboré, de même que les branchies se sont transformées en poumons, ou le membre antérieur du reptile en aile de mouette, en nageoire de baleine, en main humaine. Mais au lieu de modifier le vieux cerveau, l'évolution lui a superposé une structure supérieure dont les fonctions font partiellement double emploi, et qui n'a pas de moyens bien définis de dominer la structure ancienne. »*

Cette scission mentale conditionne notre comportement ayant pour référence une affectivité et une raison qui se contrecarrent mutuellement, le tout joint à l'image du moi en tant que distinct et le problème du devenir personnel que cette représentation très spéciale implique. Par la question du devenir personnel nous sommes nécessairement confrontés au problème de la mort, et nul doute que la certitude de notre mort prochaine est un élément fondamental dans la structure de notre psychologie. À elle seule, cette certitude

anime le débat intérieur entre le sentiment de nous rapprocher de l'être et, inversement, celui de nous en éloigner suivant que les événements nous affirment ou non dans l'image distincte que nous avons de nous-mêmes. L'être humain, dans sa condition habituelle, ignorant sa nature Divine s'identifie à l'ego considéré comme étant son être essentiel. D'ailleurs, devant un danger imminent, l'homme adopte un comportement similaire à celui de l'animal. En fait, dans cette situation, il a peur de la mort dans l'instant, il est déterminé par l'instinct qui refuse l'existence de la mort et qui manifeste ce refus devant le danger dans la peur et la colère. Les facultés animales et humaines sont au service du "vouloir vivre" en général, de l'instinct de conservation. Mais la créature humaine recèle la possibilité virtuelle de "l'intuition métaphysique" qui, généralement, ne se réalise pas et l'astreint à créer de toutes pièces un faux-semblant d'identité : le moi en tant que distinct. Le psychisme de l'humain adulte est bien plus complexe que celui de l'animal. L'intellect de l'homme commun est donc déterminé par le jeu du conditionnement instinctif et affectif qui assiste à la foi le corps physique et l'idée du moi ; et oriente le maintien de l'existence végétative en général (comme chez l'animal) et aussi du moi en particulier. La peur de la mort chez l'être humain est symptomatique du problème insoluble que pose l'intellect à notre affectivité irrationnelle qui refuse que l'existence se transforme en non-existence, c'est la peur de l'inconnu. L'être humain ne peut se détourner de la peur de sa propre disparition, déterminé qu'il est par son affectivité et son instinct excités par la conscience de la certitude de sa mort prochaine.

En passant du constat des symptômes pathologiques de l'espèce humaine à l'analyse de leurs causes, notre point de vue s'écarte des réflexions mises en avant par *la théorie des émotions* du neuroanatomiste Maclean. L'être humain n'est pas la victime malheureuse d'une erreur de l'évolution. Il se situe, au contraire, au carrefour d'une étape transitoire où la complexité de son organisation cellulaire a abouti à la formation d'un système nerveux d'une complexité jamais atteinte jusqu'alors, et permettant la possibilité de pressentir la force conciliatrice de l'universelle Conscience. La mutation doit se réaliser dans une autre direction, celle de l'auto transcendance, de la mort à soi-même en tant que moi distinct et d'une ouverture à l'Être essentiel. Cette conscience ultime des profondeurs de l'être et de l'univers constitue la puissance conciliatrice consciemment vécue qui intègre, subordonne, englobe et unifie les facteurs contradictoires qui élaborent et organisent l'entité humaine.

Homo sapiens est un constructeur de certitudes imaginaires qui compensent l'angoisse existentielle que l'intellect impose en nous confrontant à un devenir incertain. Nous sommes privés de la foi en l'unique et parfaite Réalité ; et deux fois nous nous fourvoyons, une première en nous identifiant absolument à notre moi superficiel que nous confondons avec l'Être essentiel, et une seconde en identifiant absolument la réalité du monde avec nos perceptions sensorielles et conceptuelles. En fait nous ignorons que notre corps-mental et l'ensemble des choses manifestées sont seulement des processus éphémères créés par l'Énergie cosmique. Seul l'éveil à cette ultime Réalité peut mettre un terme à toutes nos souffrances psychologiques en réglant le problème de l'ignorance de notre réalité profonde. C'est la seule issue correspondant à notre intuition métaphysique innée, mais généralement inconsciente (virtuelle), de notre Essence Divine.

L'Énergie Cosmique Une est l'Inconnaissable. Il n'y a en ce domaine rien à inventer au sens où la pure Conscience se dévoile dès l'instant où Elle n'est plus occultée par nos constructions illusoire associant un soi-disant "réel objectif" (moi et le monde) avec nos perceptions, nos sentiments et nos concepts. Notre édifice psychosomatique est conditionné par une *programmation dynamique* liée à des facteurs héréditaires, biologiques, environnementaux et, par feedback, à ses propres activités intellectuelles (les

pensées), sensorielles (percevoir et sentir), affectives (éprouver des sentiments et des émotions), comportementales (agir). L'intuition de notre Source Divine (Conscience universelle) et la seule *prédisposition* qui, en passant du virtuel à l'actuel, pointe en direction de notre Liberté originelle et nous libère du sentiment d'être prioritairement une entité séparée dans un monde objectivement défini.

Chapitre 3 Relativité de la pensée

(Les mondes-représentation)

La pensée, pour autant qu'elle soit cohérente, est toujours relative à un contexte d'association déterminé. Chaque contexte particulier correspond à une logique précise déterminant un type de pensée qui doit être compatible avec la logique du système de référence. Si une pensée est logiquement compatible avec son contexte d'association, elle représente, à l'intérieur de ses limites, une forme de vérité relative manifestant alors une part infime de la réalité. Comme le dit Hubert Benoit : « *Chaque vérité exprimable n'est qu'un aspect intellectuel de la Réalité, qui n'exclut nullement d'autres aspects également valables ; car chaque vérité exprimable comporte une limite à l'intérieur de laquelle elle existe et à l'extérieur de laquelle elle cesse d'exister.* »

*

Étayons la théorie avec un exemple précis endémique à la nature humaine, bien que dramatique et très troublant. La peine de mort – abolie sur le territoire de l'Union européenne et dont l'abolition est l'une des conditions préalables à l'entrée dans l'Union – peut être compatible avec le contexte d'une *utilité sociale*, elle sera alors jugée logiquement nécessaire afin d'assurer la protection des personnes. Parfois, la *justice des hommes* procède de raisonnements plus simples encore comme celui qui consiste, sans autre réflexion, à imposer aux *assassins* une *loi de réciprocité* où la sanction infligée (peine capitale) est vue comme un *juste retour* correspondant aux actes délétères commis par les condamnés. Mais elle est incompatible avec le contexte d'un *humanisme positif* qui considère que c'est un châtement inhumain et sans effet dissuasif, et que son abolition est favorable à la dignité humaine et au développement des *droits de l'homme*. Elle sera aussi incompatible avec le contexte de la médecine psychiatrique qui considère que toute personne, même un criminel, peut entamer un processus de guérison sur le long terme.

Ces différents points de vue peuvent encore être atténués, amplifiés ou modifiés à l'infini selon que les circonstances des *crimes jugés* touchent plus ou moins l'attention des *juges* en fonction de leur sensibilité propre.

C'est intentionnellement que nous avons utilisé un *exemple fort* afin de mettre en avant à quel point ce que nous appelons *notre vie* se déroule dans notre *monde-représentation* tel que le crée notre intellect en utilisant le langage verbal. Cela ne serait pas vraiment un problème si nous n'étions pas intimement persuadés que nous percevons les choses telles qu'elles sont en soi ; nous confondons notre *monde-représentation* avec un *hypothétique monde réel* ; alors que tous les *intérêts* et les *ennuis* qui constituent *notre vie* se situent dans notre *monde-représentation* créé par notre intellect associé au processus psycho-affectif d'où émerge le *complexe* « mots-images-émotions-sensations ».

La réflexion qui précède n'implique pas que tous les actes humains soient égaux. Il y a des comportements dits *humains*, c'est-à-dire bienveillants, beaux, cohérents qui procèdent d'une *pensée intégrante-constructive*. Il y a des comportements dits *inhumains*, c'est-à-dire cruels, laids, insensés qui procèdent d'une *pensée désintégrant-destructive*. Nous analyserons dans la suite de l'exposé pourquoi *l'homme*

réalisé exprimera des comportements procédant d'une *pensée intégrante-constructive* autant de fois que les circonstances de la vie le lui permettront. Les pensées de *l'homme ordinaire* (ainsi nommé pour le distinguer de *l'homme réalisé*) sont en général réactives, c'est-à-dire animées par un *vouloir réactif* : "**je pense que c'est moi** en tant qu'entité distincte qui veut". Tandis que les pensées de *l'homme réalisé* sont actives, c'est-à-dire animées par un *vouloir actif* : "**je ne pense que c'est moi** en tant qu'entité distincte qui veut". Étrangement le *vouloir* réactif est conditionné par une affirmation positive : "je pense que..." ; alors que le *vouloir* actif est déterminé par une affirmation négative : "je ne pense pas que...". En fait *l'homme réalisé* "pratique" spontanément (c'est-à-dire autant de fois que les circonstances **présentes** le permettent) la pensée *intégrante-constructive* car son "moi" en tant qu'entité distincte s'est évaporé (affirmation négative), et cependant *sa vie*, visiblement, se déroule "comme si" rien n'avait changé (voir le chapitre 1) ; sa vie est consciemment conditionnée par le Déterminisme supérieur de l'Énergie cosmique Une.

Revenons à notre analyse de la *relativité de la pensée* et des *mondes-représentations* qui sont aussi nombreux qu'il y a de personnes sur Terre. Ces systèmes de référence obéissent à des règles qui jouent au niveau du conscient et de l'inconscient. Ces règles, pour autant qu'elles soient confondues avec un *hypothétique monde réel*, deviennent des préjugés et croyances qui passent pour aller de soi chez les personnes qui en subissent l'influence. Nous pourrions remplacer les termes *préjugés* et *croyances* par l'expression "structure personnelle" donnant une interprétation partielle et partielle à notre perception globale inconsciente. Nous pourrions encore distinguer les *pensées naturelles* des *pensées psychologiques*. Les premières sont générales à tous les êtres humains puisqu'elles participent d'un même déterminisme psychosomatique ; les secondes sont particulières à chacun puisqu'elles participent d'un déterminisme lié à la complexité multifactoriel de la psychologie humaine.

« Nous devons supposer qu'il existe des hiérarchies de perception multiples et entrecroisées qui procurent à l'expérience la variété de ses dimensions et de sa coloration. En enregistrant les souvenirs, chaque hiérarchie réduit la perception à l'essentiel conformément à des critères de signification qui lui sont propres... »

« ...La mémoire est une vaste bibliothèque où voisinent les résumés et les curiosités que l'archiviste est constamment occupé à réarranger et à réévaluer ; le passé est sans cesse recomposé par le présent, mais la plus grande part de ce travail de fabrication et de refonte s'exécute dans l'inconscient. Les canons de la perception opèrent instantanément, et nous n'arrêtons pas de jouer le jeu, sans en connaître les règles. » (A. Koestler).

La perception consciente qui participe de notre *structure anonyme* procède de *mécanismes* mentaux et physiques partagés par tous les êtres humains ; tandis que ma perception consciente qui participe de ma *structure personnelle*, fondée sur moi en particulier, résulte d'un choix ancré dans mes préjugés, dans mes croyances, dans ma situation socioculturelle, mes facteurs héréditaires propres, ma mémoire... La perception qui participe de notre *structure anonyme* est le principe commun d'où émerge, sélectivement, la perception en fonction de notre *structure personnelle*. Schématiquement, il y a d'abord une perception globale inconsciente à l'intérieur de laquelle "chaque hiérarchie réduit la perception à l'essentiel conformément à des critères de signification qui lui sont propres" ; cette réduction à l'essentiel est la perception consciente en fonction de notre *structure anonyme*, c'est la *pensée naturelle* générale et

généralement admise par la majorité qui se trouve interprétée partiellement et partialement par notre *structure personnelle*. Notons encore que si la perception globale inconsciente n'était pas réduite à l'essentiel dans la *région* de la pensée consciente, cette dernière serait submergée par un flot incessant d'informations qui s'achèverait dans une totale incohérence mentale.

Prenons un exemple de la vie quotidienne. Un employé du chemin de fer voit un train, il pense à son travail ; pour une autre personne cela évoque les magnifiques voyages qu'il a faits ; pour une autre encore, le même train remémore l'accident dans lequel son ami a perdu la vie, il pense à la mort. Cependant, le principe de ces multiples pensées conscientes est identique pour tous, à savoir la perception globale inconsciente du train réduite à l'essentiel pour devenir perception consciente en fonction de notre *structure anonyme* ; perception consciente commune à tous puisqu'elle est fonction d'un déterminisme ancré dans la structure phylogénétique de l'organisme psycho-physique humain. Cette perception, en interférant avec notre *structure personnelle*, se trouve interprétée partialement pour s'accomplir (dans le sens de *se comprendre*) dans notre *monde-représentation*. En quelque sorte il y a donc deux *mondes-représentation*, l'un est relativement commun à tout le genre humain, l'autre est limité aux particularismes individuels.

Ce qui précède nous amène à évoquer le "silence intérieur" et à constater d'emblée que l'observation silencieuse est un "ne pas faire mental" que nous ignorons presque totalement. Nous entendons par *silence* le silence de la "pensée psychologique d'identification" – les deux *mondes-représentation* confondus avec un *hypothétique monde réel* s'apparente à la "pensée psychologique d'identification" – et non le refus des évidences intellectuelles. Les mots, associés à des images mentales et des états émotifs de tonalités variables auxquels sont identifiés les événements pour créer une représentation objectivée du monde et de nous-mêmes, constituent ce que nous appelons les "pensées psychologiques d'identification". Par contre, les évidences intellectuelles procèdent de ce que nous désignerons comme des "pensées intellectuelles" ou techniques (Krishnamurti) qui ont pour vocation d'organiser pratiquement notre vie quotidienne ; elles fondent les modèles des sciences et techniques ; elles constatent l'"ordre explicite" (Bohm) des êtres et des choses sans poser des jugements partiels. Les "pensées intellectuelles" forment des conceptions limitées aux vérités relatives qu'elles peuvent remarquer. Ces conceptions sont soumises aux lois du changement en même temps qu'aux lois de notre pensée dépendantes de la structure de nos organes sensoriels et des territoires cérébraux afférents.

Toute l'histoire des sciences est une longue lignée brisée marquée par des avancées et reculs pour tenter, grâce à des modèles, de décrire l'"ordre explicite" relatif. Ces modèles, même s'ils ne satisfont pas aux vérités relatives qu'ils tentent de décrire, peuvent néanmoins être conformes aux lois de notre pensée ; ces modèles ne cessent de se transformer conformément aux impératifs qui régissent les opérations mentales de la "pensée intellectuelle" ; le *vrai* d'hier peut être le *faux* d'aujourd'hui. Cela est représentatif de la "pensée intellectuelle" fondée sur la mémoire technique et historique de l'humanité. D'ailleurs, le déroulement historique du cosmos, du monde vivant sur Terre, de la lignée humaine, sont inséparables d'informations accumulées au cours de millions d'années.

En fait, du point de vue de la "pensée intellectuelle", le mot est une convention à caractère prioritairement pratique ; mais, du point de vue de la "pensée psychologique d'identification", il est confondu avec la chose elle-même. La nuance est d'importance puisque dans un cas, les mots sont des "outils" pratiques qui permettent une compréhension très spéciale inhérente à l'opération mentale réflexive par laquelle l'être

humain ne se vit pas seulement comme un corps, mais il s'affirme en tant que "je" en disant : "j'ai un corps". Cette utilisation abstraite du langage offre une alternative supplémentaire, les mots peuvent sortir de leurs fonctions limitées, et dans ce cas, comme le dit H. Benoit : « Plus est grand le danger de mal penser, à propos du mot, à la chose ; plus sont grands les risques d'erreur, d'absurdité, de délire, avec toutes sortes de conséquences déplorables dans nos actions. »

Nous allons tenter de résumer le modèle proposé à votre attention. Quand un événement interfère avec notre *structure anonyme* psychosomatique, il s'ensuit une perception sensorielle associée à des *pensées naturelles* d'où la formation d'une représentation, pensée et sentie, relativement adaptée du phénomène. La conjonction des facteurs instinctifs avec la représentation relativement adaptée stimule notre pôle affectif d'où jaillissent des émotions de tonalités agréables ou pénibles. Celles-ci à leur tour sont interceptées par la *pensée naturelle* et associées à un complexe structuré de mots. Ce qui précède est une réaction *normale* au sens où elle est conforme aux lois de notre pensée et de notre affectivité. Face à cette réaction spontanée, seul le *silence mental* a vocation de ne pas nous *décentrer* de notre être intérieur dans cet instant unique où la dualité sujet-objet s'absente devant la Présence *non-mentale* de "ce qui est".

Cette *attitude non-mentale* est rare – nous la vivons parfois, mais dans l'ignorance – car généralement nous pratiquons la "pensée psychologique d'identification" en confondant le complexe "mots-images-sensations-émotions" avec un *hypothétique monde réel*. Cette *attitude non-mentale* est Présence inconditionnelle à l'événement sans aucun médiateur, c'est-à-dire sans que rien ne se superpose à nos fonctions naturelles de perceptions physiques, mentales et affectives. Cette attitude, à la fois lucide et pratique, affirme singulièrement notre "moi" dans un monde relatif. Cette maturité intellectuelle manifeste *l'intelligence indépendante* qui indique la possibilité pour l'être humain d'accepter les *contraires*, sans exception, car tout "ce qui est" advient spontanément de l'Énergie cosmique Une. Nous pourrions dire que *l'homme réalisé*, grâce à la maturité de son intellect, est expansif à la Totalité cosmique Une, il est ouvert à l'Être essentiel. Ses joies et peines ne sont pas supprimées, elles sont intégrées d'instant en instant ; les facteurs instinctifs, affectifs et intellectuels sont actifs mais subordonnés à la Conscience universelle. Le mode somatique de notre être ne peut participer de la puissance totale de son mode psychique qu'à la condition qu'il soit arrivé lui-même à une totale maturité. De même, le mode intellectuel de notre être ne peut participer de la puissance de la Conscience universelle qu'à la condition qu'il soit lui-même parvenu à une totale maturité.

Nous ne pouvons remettre en cause l'utilité réellement indispensable de la mémoire des faits passés, des connaissances acquises dans le domaine des techniques, de l'organisation sociale et individuelle de la vie quotidienne, de nos amitiés, de nos intérêts personnels, de nos préférences, de notre sensibilité propre, etc. Mais la lucidité intérieure ne peut être vécue que dans l'instant présent de la vraie Connaissance qui est "vide" de toute pensée personnelle. Pour autant que notre intellect soit complètement développé (maturité vécue), les choses sont très simples au sens où *l'intelligence indépendante* accepte non seulement mon *monde-représentation* focalisé sur moi en particulier, c'est-à-dire sur ce qui est sensé pour moi ; et accepte aussi le *monde-représentation* focalisé sur la Totalité cosmique et tous les événements qui contrarient mon "moi", c'est-à-dire ce qui est insensé pour moi¹. Seule cette complète maturité de l'intellect révèle la

¹ Dans un tout autre registre, notons que la physique classique est centrée sur la *causalité locale* pour expliquer les phénomènes macrophysiques ; et la physique quantique indique la *causalité statistique* (globalité) pour expliquer les phénomènes microphysiques ; tandis que la réalité est *locale-globale*.

possibilité pour l'être humain d'une ouverture à la Conscience universelle qui se manifeste chez *l'homme réalisé* dans l'accomplissement de *l'intelligence indépendante* où l'intellect fonctionne en *mode centré*, concentré sur son "moi" en particulier ; et en *mode décentré*, coextensif à la Totalité cosmique : l'intuition métaphysique de l'Énergie cosmique Une, de virtuelle qu'elle était est maintenant actuelle. Certains enseignements traditionnels évoquent la possibilité de *mourir à soi-même* pour renaître à la Conscience universelle. Ces enseignements mettent en avant que l'être humain, habité virtuellement par l'intuition métaphysique, est spontanément centré sur son "moi" individuel ; mais il a aussi la possibilité de se décentrer (*mourir à lui-même* en tant qu'entité séparée) et de s'identifier à Totalité cosmique Une. En étant à la fois centré et décentré dans le monde phénoménal, c'est-à-dire complètement accompli du point de vue de son intellect, *l'homme réalisé* participe du Déterminisme supérieur non-centré-non-décentré.

Chapitre 4 Les visages de l'émotion

(Des sentiments aux émotions vers la pensée)

Dans ses grandes lignes, l'émotion est un mouvement de l'organisme face à une situation déterminée à laquelle s'associe une représentation mentale conjuguée avec l'instinct de *survie*.

« De la conjonction de l'instinct avec une représentation adéquate naît l'émotion... »

« ... De la perception éveillant l'instinct la grande émotion était née. Inversement, l'instinct aiguisé suscite la représentation et, par là, l'émotion... »

« ... La face psychique de l'émotion (le désir, l'aversion, la colère, la peur...) appartient à l'animal comme à l'homme, mais l'énorme développement de l'écorce cérébrale ayant, chez ce dernier ouvert à l'intelligence des voies nouvelles, les rapports entre l'affectivité et le psychisme y revêtent de ce fait une complication extrême, créant en particulier des émotions fines, sentimentales, esthétiques, morales... qui restent fermées à l'animal. » (Dr. Jeandidier)

Nous pouvons distinguer les émotions étudiées traditionnellement par les psychologues et neurologues qui tendent à susciter un comportement agressif ou défensif ; et celles retenant moins l'attention, parce que parfois considérées comme des pseudo-émotions, qui apaisent l'organisme dans un sentiment de *bien-être holistique*. La première catégorie d'émotions, celle qui active l'organisme (le désir, la peur, la colère...), se met au service de l'affirmation de soi et est accompagnée d'états affectifs de tonalité pénible ou agréable selon que la situation tourne (ou pas) à notre avantage. Dans cette situation, l'individu protège et affirme sa particularité propre dans la *proclamation* de soi qui est l'expression dynamique de son existence en tant que *tout* relativement autonome.

La deuxième catégorie d'émotions, celle qui apaise l'organisme exprime l'expérience de la transcendance, voire de l'auto-transcendance ou le "moi" est comme absorbé par une autre dimension. Ces états d'âme se rencontrent parfois dans la contemplation d'un beau paysage, dans l'écoute d'une symphonie, dans la pratique de la méditation.

Laissons de côté (c'est un euphémisme) les attitudes fanatiques religieuses, idéologiques, nationalistes, etc., qui encouragent le "moi" à s'identifier à un autre "moi collectif" possédant des caractères d'isolement, d'égoïsme et de violence sous couvert d'une collectivité tyrannique. Le fanatique ne transcende pas les limites du "moi" entité séparée ; il peut donner sa vie (ou prendre la vie des autres) au *nom* d'une idéologie à travers laquelle son "moi" désorienté trouve sa raison d'être.

Revenons à ce qui nous intéresse ici, c'est-à-dire un *lien d'appartenance* avec une expérience transcendante où les limites de l'ego s'évaporent momentanément. Dans cette situation, l'individu manifeste sa tendance innée à l'intégration vécue comme un désir de participation avec une *totalité* qui l'englobe, un sentiment d'oubli de sa condition limitée en tant que "moi" distinct. Il ne cherche plus à s'identifier à une défense protectrice puisqu'il a provisoirement le sentiment d'appartenir à la totalité de l'univers.

Nous pouvons encore indiquer une troisième catégorie d'émotions, celle qui constitue une *combinaison* complémentaire des deux précédentes. L'exemple le plus significatif peut être observé dans l'émotion appelée "amour" qui contient une tendance à l'affirmation de soi et à la transcendance sous forme d'identification avec l'être aimé. La *personne amoureuse* est comme *habitée* par un sentiment tacite de bien être (même si la personne aimée est éloignée) car son "moi" est *transporté* inconsciemment au-delà de lui-même et fait l'expérience d'un *lien expansif*. Il serait faux de penser que la catégorie des émotions représentant l'*affirmation de soi*, et que la catégorie des émotions représentant l'*auto-transcendance* soient des catégories d'émotions spécifiques. Ces deux catégories sont plutôt des tendances qui entrent dans la composition de toutes les émotions et en modifient la spécificité selon que l'une ou l'autre domine.

« ...Chaque holon [1] tend à préserver et affirmer son système particulier d'activité. Cette tendance à l'affirmation de soi est une caractéristique fondamentale et universelle des holons qui se manifestent à tous les niveaux de la hiérarchie sociale et de toute hiérarchie. »

« Au niveau de l'individu un certain degré d'affirmation de soi – ambition, initiative, esprit de compétition est indispensable dans une société dynamique. En même temps l'individu dépend de son groupe social, auquel il doit s'intégrer. S'il est bien adapté, sa tendance à l'affirmation de soi et sa tendance contraire s'équilibreront à peu près... »

« ... Un homme n'est pas une île. C'est un holon, une entité à tête de Janus qui, vers l'intérieur, se voit en totalité unique et autonome, et en parcelle dépendante quand il regarde à l'extérieur... »

« ... Disons seulement ici que la tendance à l'affirmation de soi exprime la totalité du holon et que la tendance à l'intégration en exprime la partiellité. » (A. Koestler).

La conscience vécue d'une solidarité holistique *du tout et des parties* indique la présence de la Totalité cosmique Une comme Réalité ultime immanente et transcendante à toute manifestation phénoménale. « *Se dressant contre la conviction commune, le sentiment commun, que l'individu possède une existence séparée, Krishnamurti ne cesse de répéter que cet individu n'a pas de réalité hors des relations qu'il soutient avec le milieu ou avec ses propres éléments constitutifs...* »

« *S'éloignant, du moins en apparence, des perspectives du cogito cartésien, il proclame obstinément : "Vous existez parce que vous êtes reliés".* » (R. Fouéré).

Revenons aux *différents visages de l'émotion*. Contrairement à l'instinct qui est directement animé par des stimuli hormonaux et sensoriels, l'émotion s'anime chez l'animal (mammifère supérieur) et chez l'humain chaque fois qu'ils peuvent se représenter (*via* des images ou des récits) une situation et leurs propres sentiments et sensations internes, en les associant singulièrement avec l'instinct *ad hoc*. Ce processus d'association interfère avec l'existence propre de l'animal ou de l'humain en situation, avec leur *volonté de vivre* en général qui ne les distingue en rien de leurs congénères ; il constitue l'émotion elle-même accompagnée d'états affectifs de tonalité pénible ou agréable. Une multitude d'images ou de sentiments et de sensations mémorisés peuvent éveiller un caractère instinctif spécifique et une nouvelle collection de sentiments et de représentations du monde intérieur, c'est-à-dire des émotions extrêmement nuancées, voire carrément différentes d'un individu à l'autre.

¹ Le terme "holon" a été créé par Koestler pour symboliser les membres d'une hiérarchie qui ont, comme le dieu Janus, deux faces qui regardent en sens opposés, l'une tournée vers le niveau inférieur est celle d'un tout autonome, l'autre tournée vers le haut est celle d'une partie subordonnée.

L'instinct symbolise le "code fixe" déterminant de manière basique une part du comportement animal et aussi humain ; mais la stratégie mise en place pour orienter formellement un comportement procède des sentiments et des sensations mémorisés et associés à des images et des récits plus complexes en relation symbiotique avec les *patterns* instinctifs. L'émotion est née et avec elle la mémoire qui non seulement réinvente le passé, mais aussi anticipe le futur et crée tout un *monde* d'une infinie complexité où les perceptions des *mondes* intérieur et extérieur sont en relation symbiotique. L'objectif recherché par l'organisme, mais aussi par tous les éléments qui le composent (cellules, tissus, organes...), a un caractère fondamentalement homéostatique, c'est-à-dire un équilibre dynamique et constructif entre les perceptions internes (sensations, sentiments, émotions) et les perceptions externes associées aux images et aux récits qui, tant bien que mal, fondent les liens entre nos corps et le *monde* extérieur au sens large, ainsi qu'entre l'histoire (la mémoire) mouvante qui *court* sur l'axe du temps passé-présent-futur.

« La force qui pousse le marcheur en avant, c'est le "Trieb", l'impulsion, l'instinct (le mot étant entendu dans le sens large) ; c'est l'obscure et convergente volonté de vivre, dans l'individu et dans l'espèce, des innombrables cellules de l'organisme, traduite, à la lumière de la conscience, par la faim, la soif, l'appétit sexuel... »

« Si la multitude cellulaire s'en remet au pouvoir central, c'est-à-dire au cerveau, pour interpréter et satisfaire ses aspirations, elle se passe parfaitement par ailleurs de son intervention... » (Dr. Jeandidier).

La particularité unique de l'être humain procède du fait que les événements n'interfèrent pas seulement avec son *organisme anonyme* manifestant le *vouloir exister* en tant qu'*être universel*, mais aussi et en plus avec l'image qu'il a de lui-même en tant que distinct du reste de l'humanité. C'est ainsi que l'*avis de Monsieur X*, s'il contrarie l'image que nous avons de nous-mêmes, ou les idées auxquelles nous sommes fortement attachés, peut engendrer des sentiments et des émotions et des images et des pensées que nous pourrions éprouver si nous étions en face d'un danger *réel*. Chez l'humain, il n'est pas rare que le *moi-image* soit identifié au sentiment d'être et, dans ce cas, toute négation de l'*entité séparée* est ressentie comme une négation de l'être lui-même profilant à l'horizon le spectre de la mort. Du point de vue chronologique, homo sapiens s'identifie d'abord au corps, c'est-à-dire aux perceptions intérieures (sensations et sentiments) et construit progressivement un *schéma corporel*, c'est ce que nous avons déjà évoqué en parlant du *moi organique*. Il rencontre des conditions de toutes sortes, bien sûr biologiques et héréditaires, mais aussi familiales, sociales, culturelles, et en subit l'influence. Ces multiples spécificités tant intérieures qu'extérieures guident, par tâtonnements successifs, l'orientation que chacun donnera à sa vie et à sa personnalité. Spontanément, l'*image* corporelle va se projeter dans des situations correspondant aux intérêts propres à chacun. Le *moi organique*, via la projection, s'identifie à des représentations à travers lesquelles il s'aime en réalité lui-même. Dès cet instant, l'être humain n'est plus seulement un corps avec des sentiments et des perceptions, il a un corps, il a des sentiments, il a des perceptions. Nous assistons alors à la naissance du *moi idéal* que l'on sent comme étant réel parce qu'en son centre le *moi organique*, ce sentiment basique d'exister, y est solidement établi. Nous avons noté qu'au début de son développement, c'est par tâtonnements successifs que l'individu projetait son *moi organique* dans des situations extérieures puisque son *moi idéal* n'était encore que très faiblement structuré. Par la suite, le *moi idéal* se renforçant considérablement, des directions déterminées prennent assurance et remplacent les tâtonnements successifs. Le *moi organique* se projette alors *habituellement* dans une direction exclusive, celle que lui impose le *moi idéal* ou *image de soi* liée au sentiment d'être une entité séparée.

Je propose l'équation suivante : une connexion efficiente *via* les sentiments avec les processus du *monde* intérieur, c'est-à-dire les *ressentis* du corps – et la possibilité de les exprimer spontanément – est égale (=) à une diminution considérable de l'importance attribuée à un *moi idéal* qui serait, au fond, l'*expédient* nécessaire d'un développement intellectuel procédant d'une *imagerie symbolique* inhérente à la complexité du cerveau humain. La compréhension que cette *imagerie symbolique* – description intellectuelle du ressenti intérieur *enrichi* d'idées, d'images, d'émotions, stimulées elles-mêmes par le *ressenti* – est une traduction intellectuelle de sentiments enfouis dans les profondeurs du corps et est peut-être la source dynamique du processus créatif dans les arts, la poésie, les sciences, ou simplement la conscience d'être.

Je suggère le résumé suivant. Le corps est habité de sensations et de sentiments. Ceux-ci ont des caractères indiquant des puissances attractives ou répulsives selon que les sensations et les sentiments sont favorables ou délétères à notre *bien-être*. Les perceptions extérieures et les *récits verbaux* qui les accompagnent sont connectés au *monde intérieur* (sensations et sentiments pouvant eux aussi s'intégrer dans des *récits verbaux*), le tout se suscitant mutuellement. Les émotions (désir, peur, colère, amour...) mettent en mouvement la partie motrice du corps afin d'agir sur l'environnement. Les émotions seraient les *liens* entre le "monde intérieur primaire" (cellulaire, viscéral enveloppé dans notre *sac de peau*), source des sensations/sentiments, et le "monde extérieur", *via l'appareil squelettique et musculaire* ainsi que le *mental-cerveau* qui les (émotions) actualisent dans l'*agir* (lutte, fuite, inhibition...) et dans les pensées. Soyons bien conscients que ces différentes entités ne sont nullement séparées, elles s'intègrent de manière holistique dans l'unité du corps-esprit.

L'homme particulier, vous et moi, émerge de l'homme primordial, universel, commun à tous ; celui-ci plonge ses racines dans la nature animale, dans le monde cellulaire, dans la chimie organique, dans les particules élémentaires ; tout cela s'intègre dans l'ensemble de la nature, dans ce qu'on pourrait appeler l'évolution cosmique ou l'histoire de l'univers et de la vie. Au plus profond d'elle-même, à la Source informelle de l'énergie, la Conscience embrasse tout l'univers et n'est plus qu'univers.

Cette seconde partie tente à préciser l'étiologie des émotions. La complexité de la conscience perceptive du monde extérieur liée à nos sens périphériques, la complexité de la perception de nos sentiments, la complexité du discours narratif, et la complexité des processus intellectuels qui créent "lien" entre tous ces éléments à la fois présents et mémorisés nous éloignent du "code fixe", de l'instinct de base et du comportement réflexe. Mais ne soyons pas dupes, dans notre condition habituelle, l'intellect est *serviteur* des sentiments qui s'élaborent au plus *profond* de l'organisme, et non l'inverse. Seul l'*homme réalisé* peut entrevoir la possibilité d'un *retournement* des valeurs en développant une Intelligence indépendante de la partialité affective.

Essayons, autant que possible, d'y voir clair. Prenons pour exemple l'araignée qui tisse sa toile. Elle *travaille* instinctivement et arrive toujours au même dessin symétrique conforme aux règles fixes, innées et invariables qui régissent cette activité : c'est la rigidité du système. Mais voyons aussi qu'elle a une aptitude certaine à s'adapter au *terrain* afin de réaliser son *projet* ; cette adaptabilité met en évidence ses capacités à percevoir l'environnement pour y construire sa propre façon de vivre ; elle fait des *choix* stratégiques (la toile sera-t-elle pentagonale ou hexagonale ?) : c'est la souplesse du système. Nous croyons qu'il n'est pas interdit de penser, à titre d'hypothèse, que l'araignée soit douée d'*esprit élémentaire*. Elle peut, en effet, prendre conscience de son environnement (une représentation du monde) afin de l'intégrer à

son *monde intérieur* (un sentiment diffus d'une issue favorable), et donc d'agir de telle sorte qu'elle puisse maintenir un équilibre dynamique entre ce qu'elle est fondamentalement et un milieu souvent hostile et changeant. Cet *esprit élémentaire* soustrait quelque peu l'organisme à sa *rigidité comportementale* innée et instinctive, il rend possible l'application de règles fixes dans un environnement complexe. Ne sommes-nous pas interpellés par l'ébauche d'une forme certaine d'*intelligence*, c'est-à-dire cette aptitude à *comprendre* une situation donnée, et d'en tirer profit afin de réaliser ses fins propres.

« Dans le contexte biologique le mot "finalité" n'implique ni un auteur ni une image toute faite du but ultime à atteindre... La finalité se trouve en chacun des organismes vivants qui, depuis le commencement de la vie, luttent et travaillent pour utiliser aux mieux leurs possibilités limitées. » (A. Koestler).

Nous pensons couramment, et selon nous à tort, que la différence fondamentale distinguant l'être humain de l'animal est fondée sur le fait que l'un aurait l'*intelligence*, tandis que l'autre en serait privé. L'auteur de science-fiction bien connu, Isaac Asimov, et aussi excellent porte-parole des sciences contemporaines disait : « L'*hiatus* se produirait non pas quand le raisonnement commence à intervenir, mais s'il atteint et dépasse un certain niveau. On peut supposer que ce niveau est celui de l'abstraction : il est atteint quand le raisonnement en arrive à remplacer par des symboles les concepts qui ont déjà pris la place des ensembles d'objets, d'actes ou de qualités... Le mot est donc l'abstraction d'une abstraction. »

C'est l'instinct qui pousse l'araignée à suspendre sa toile, elle arrive toujours aux mêmes dessins symétriques déterminés par les règles fixes qui guident une part importante de son activité. Toutefois nous la pensons douée d'*esprit élémentaire* qui l'oriente vers l'utilisation optimale de ses possibilités limitées dans une situation donnée ; cela concorderait avec la manifestation d'une *volonté intelligente*, dont dispose tout organisme, de s'intégrer avantageusement au milieu changeant. Toujours et partout nous rencontrons les deux faces d'une même médaille des opposés incorporés dans le phénomène observé, en l'occurrence ici nous constatons que rigidité et souplesse adaptative constituent les deux faces opposées des activités du *vivant*.

Il ne faut évidemment pas attendre de l'araignée qu'elle fasse un nid de mousse et de lichen. De même que l'herbivore ne s'alimentera jamais comme un carnassier, l'agneau est à peine né de quelques semaines que déjà il "chique" l'herbe de la pâture. Le jeune chien de quelques semaines est, lui, déjà irrésistiblement attiré par l'odeur du *burger* qui cuit sur la poêle. Mais, le comportement animal n'est pas que cela : « Jusqu'à une époque récente, on pensait que l'*intelligence* était l'apanage des êtres humains, les animaux ne pouvant être guidés que par leurs "instincts". Les ruses les plus extraordinaires des bêtes sauvages étaient tenues pour des comportements innés, préformés, ne mettant en œuvre aucune "intelligence"... Cette croyance n'est plus admise aujourd'hui. On a pu filmer (F. Rossif dans son œuvre consacrée aux animaux) un renard affamé simulant la mort pour attirer des corbeaux, dont il fait son repas ensuite. » « On rapporte même (Linton) que des lions du Kenya, chasseurs solitaires, se sont mis à chasser en troupe, rabattant le gibier vers le point central où un lion se trouve en embuscade... » (Extrait du dictionnaire de la psychologie, éd. Larousse).

Je pense avoir déjà évoqué cette idée de l'homme défendant avec véhémence une idée à laquelle il s'identifie solidement, n'est-il pas à ce moment *poussé dans le dos* par l'instinct ? La manifestation de celui-ci sur le plan du concret sera couverte par une stratégie extraordinairement variée, à tel point que l'instinct lui-même sera à peine, voire aucunement, identifiable. Pourtant, les idées fougueuses et parfois violentes n'auront qu'un seul objectif, dérivant directement de l'instinct de conservation, à savoir : dominer l'autre, le soumettre, lui imposer notre point de vue et, plus fort encore, l'humilier, le diminuer au regard des autres et de lui-même.

« Aussi puissant et vivace chez l'homme que chez l'animal, l'instinct se dissimule chez lui derrière les séductions et les rationalisations de la logique sentimentale qu'il utilise avec une délicatesse infinie de nuances en agissant sur un clavier prodigieusement étendu de gestes réalisateurs. On peut dire que, dans l'expérience humaine courante, l'instinct est le seul but de la vie dont l'activité logique n'est qu'un moyen. » (Hesnard).

Je sais que les paroles qui précèdent sont très dures au regard de la noble idée que nous souhaiterions avoir de la nature humaine. Mais les faits sont nombreux pour mettre en avant la misère humaine, et d'autres mettent aussi en avant notre grandeur d'âme, telle est la condition humaine que nous devons voir et comprendre si nous souhaitons réaliser notre potentiel métaphysique. Nous savons que la satisfaction de ses besoins vitaux, et bien plus encore, ne rend pas l'être humain vraiment heureux. L'idée intuitive de l'existence d'une dimension *supérieure* éveille en chacun de nous un sentiment de "vide" que rien ne peut combler car en tant qu'être humain nous sommes virtuellement doués d'intuition métaphysique, de raison divine. C'est précisément ce caractère de *virtualité* qui, inconsciemment, alimente notre insatisfaction fondamentale, un *manque* indéfinissable persiste au plus intime de nous-mêmes aussi longtemps que n'est pas accompli le passage du virtuel à l'actuel.

Revenons encore un peu sur l'*intelligence basique*, ou *esprit élémentaire*, qui maintient l'équilibre dynamique de tout organisme avec son environnement immédiat. Il s'agit de cette faculté – naturelle à tous les organismes vivants – d'être conscient de ses *données propres* et de les intégrer dans l'environnement afin d'assurer la continuité individuelle et celle de l'espèce. Dans ce contexte, tout être est *conscience*, il voit ses propres données ; il est aussi *intelligence* dans le sens qu'il les exprime dans une forme à la fois physique et comportementale. Vue sous cet angle, l'*intelligence* est donc une propriété fondamentale à tous les êtres vivants et qui consiste à utiliser au mieux leurs possibilités limitées et transmises par hérédité en les actualisant typiquement dans l'environnement. Même les *savants* d'aujourd'hui ne sont pas plus intelligents que ceux d'hier, ils travaillent seulement sur des données accumulées de génération en génération, et exploitent donc des possibilités d'application fondées sur des données plus vastes et plus complexes que par le passé. Il en est de même de l'évolution biologique, de l'étoile à la cellule et de la cellule à l'homme, le potentiel s'informe (prend forme) graduellement, et l'*actualisé* augmente grâce au jeu d'une même *conscience-intelligence*. Bien entendu, les *derniers venus* ont un potentiel d'information plus vaste et plus complexe sur lequel l'*intelligence* – c'est-à-dire cette capacité qu'a tout organisme de voir ses données propres afin de maintenir dans le milieu son *être matériel* – opère afin de former des êtres plus complexes avec des capacités d'adaptation accrues.

« La thèse que "tous les êtres sont également intelligents" permet de comprendre que la vie et même la "vie" des individualités dites physiques manifestent à tous les niveaux la même fantastique ingéniosité. »
« Il y a autant d'ingéniosité dans l'organisation de la termitière, de la ruche, dans l'agencement des cellules qui édifient un cœur ou un œil..., dans la nage du dauphin, dans les techniques chimiques ou mécaniques de la vie la plus élémentaire, que dans les techniques humaines correspondantes. »
« L'unité d'ingéniosité de toutes ces performances disparates manifeste l'unité de la conscience-intelligence. » (R. Ruyer).

En résumé. La *conscience individuelle* procéderait de la *perception* qu'a tout organisme de ses *données propres* en même temps que la possibilité – variable en fonction des organes périphériques récepteurs et des territoires cérébraux correspondants – d'extraire des informations du milieu. Tandis que l'*intelligence* serait l'aptitude qu'a tout organisme d'utiliser à la fois ses *données propres* et celles qu'il extrait de l'environnement afin de se donner forme à lui-même par l'exercice de la *conscience-intelligence*.

Au vu de ce qui précède, la caractéristique essentielle de l'être humain est de disposer d'une *subjectivité forte*. Homo sapiens n'est pas seulement imprégné de sensations, de sentiments, d'émotions, d'images, de

pensées ; il affirme posséder toutes ces *données* qui sont, selon lui, déposées dans ce qu'il définit comme étant son *moi*. L'être humain affirme **avoir** des sensations, des sentiments, des émotions, des images, des pensées, dont son *moi* serait le propriétaire. Bien entendu, nous l'avons d'ailleurs mis en avant, chaque organisme est porteur de *données propres*, mais nous ignorons généralement que le Connaissant n'est pas identifiable à un *moi* imaginaire, celui-ci n'étant qu'un élément de nos *données propres* connues par la Conscience impersonnelle (le Connaissant). En confondant la Conscience impersonnelle avec un *moi* imaginaire, l'être humain n'a de cesse de consolider la *virtualité* de son intuition métaphysique. En d'autres termes, il sait qu'il y a un Connaissant, mais il ignore qu'il le confond avec le *moi* imaginaire, d'où l'impossibilité de passer de l'*intuition métaphysique virtuelle* à l'*intuition métaphysique actuelle* ; c'est-à-dire de passer du faux sentiment du *moi* imaginaire *sujet* conscient à l'impersonnelle Conscience-Présence contenant un *moi* imaginaire *objet*, et contenant d'ailleurs la somme totale de tout ce qui est expérimenté.

Chapitre 5

La conscience “bissociée”

Le terme *bissociation* a été forgé par A. Koestler afin d'établir une distinction entre la routine de la *pensée paresseuse* disciplinée à se référer à des processus associatifs du bon sens et de l'habitude et, d'autre part, la *pensée créatrice* qui réalise le bond novateur en reliant des systèmes de référence qui jusqu'alors étaient séparés. Contrairement à la pensée routinière qui est disciplinée à fonctionner dans un seul univers du discours, sur un seul plan de référence, l'*acte bissociatif* nous montre le monde sur plusieurs plans à la fois.

Dans le cadre de cet essai, nous reprenons le terme de Koestler pour l'intégrer dans un contexte de pensée différent et assez éloigné, tout au moins dans sa forme, de la pensée de l'auteur qui l'intégrait dans le contexte de la découverte scientifique, de l'expression artistique et humoristique. Pour notre part, nous allons essayer de mettre en avant la *pertinence pédagogique* du terme *bissociatif* dans le contexte d'une quête spirituelle axée pour l'essentiel sur la connaissance de soi.

L'être humain est soumis à un double fonctionnement, l'un tourné vers le corps qui manifeste notre *spécificité animale* (être vivant organisé et doué de sensibilité et de mobilité) commune à tous et aussi le *caractère technique* extraordinairement développé chez l'être humain ; l'autre fonctionnement est tourné vers la raison conçue comme un mode de pensée indépendant des affects et préjugés habituels dans nos relations avec le *réel*. Au regard de ce qui précède nous pouvons entrevoir que la condition humaine est le siège d'abondantes contrariétés, de tensions inhérentes à cette dualité fondamentale opposant l'affectivité irrationnelle et certaines propositions émanant de notre intellect. La *conscience bissociée* dans laquelle s'intégreraient les *informations* incompatibles de l'affectivité et de la raison, cette forme de conscience unificatrice de toutes les *puissances* de l'être n'existe pas spontanément chez la créature humaine. Généralement, affectivité et raison ont chacune leur système de référence avec lequel elles sont logiquement compatibles ; mais entre eux, ces modèles de l'information s'excluent souvent mutuellement, ils ne forment pas un système intégré qui les *bissocierait* complémentirement. Il est probable que cette incapacité procède d'une maturité non synchronisée des deux processus. Les états affectifs de tonalités pénibles ou agréables sont vécus dès les premiers âges de la vie, tandis que la possibilité d'une *pensée indépendante* des affects et préjugés ne vient que bien plus tard quand nos mécanismes affectifs sont déjà fortement structurés.

Nous pensons pouvoir affirmer que la *conscience-bissociée*, vu le sens que nous lui donnons, est l'*écho* des anciennes traditions spirituelles qui mettaient en avant la possibilité de constituer une *nouvelle structure hiérarchique* – issue d'une véritable mutation psychologique – qui subordonnerait les structures anciennes qui, au centre même du cerveau, gouvernent les instincts, les passions, les pulsions biologiques, et nos facultés intellectuelles d'abstraction dans une Conscience entièrement vouée à l'acceptation de *ce qui est*.

Constamment provoquée par les événements, la conscience identifiée au moi existentiel focalise son attention alternativement sur l'un ou sur l'autre des deux aspects de son être qui est cependant indivisible en essence ; parfois la conscience s'identifie aux impératifs affectifs et puis, alternativement, à ceux de l'intellect. La prise de position en faveur d'un des termes antagonistes est fonction de l'aspect dualiste du *moi* lui-même, d'une part, le *moi affectif* habité par une infinité de sentiments et de sensations et, d'autre part, le *moi idéal, raisonnable* habité par une infinité de pensées. Celles-ci sont parfois légitimes,

relativement justes, mais quelquefois *à côté de la plaque*, c'est-à-dire non conformes aux lois de notre pensée. Affectivité et intellect subissent le jeu de leur dualité endémique, l'unité intérieure ne peut être déterminée par l'initiative de l'une ou de l'autre.

Chez *l'être humain réalisé*, l'affectivité et l'intellect sont *bissociés* à la Conscience cosmique ou Conscience d'être dont RIEN n'est hors d'Elle. C'est seulement dans cette situation d'éveil à la réalité informelle de son être que l'humain ne subit pas le jeu contradictoire de l'affectivité et de l'intellect qui sont *réduits* à leur fonction purement informative en vue d'assurer singulièrement notre existence dans un monde relatif. Ce discernement essentiel procède d'une somme d'informations non contradictoires, il y a simplement des informations. Dans ces conditions, l'intellect peut être vu comme un *récolteur* d'informations en amont des partialités affectives et intellectuelles, et dont les pensées expriment la perspective non-duelle, elles sont relatives à l'ultime Réalité et nous écartent progressivement du sentiment d'être exclusivement un *moi séparé*.

Dans notre condition habituelle, l'affectivité irrationnelle et l'intellect non exercé au discernement philosophique fonctionnent chacun pour leur propre compte. Faute d'une intelligence indépendante, l'être humain est ignorant de la perspective non-duelle, et il n'est pas rare de voir un intellect conditionné par les passions, ou les passions défavorisées par un intellect "bien-pensant". Le corps-mental est un édifice psychosomatique, depuis la cellule jusqu'au néocortex en passant par les systèmes intermédiaires, nerveux, viscéraux, musculaires, sanguins, affectifs, instinctifs, sensoriels, intellectuels... Cette totalité psychosomatique représente notre façon d'être lorsque notre pensée fonctionne selon les impératifs inhérents à notre structure biologique, y inclus le cerveau et les informations qu'il génère. C'est d'une certaine manière le langage de la nature en nous ; c'est encore la sensation spontanée d'être un moi distinct du reste de la création ; c'est aussi notre vie personnelle avec ses désirs, ses passions, ses peurs, ses pensées..., que l'intellect cherche à accomplir ou fuir selon nos réactions affectives en général. Mais l'être humain est aussi autre chose que cette manière d'être lorsque la pensée fonctionne de façon égotiste (référence au corps et ses intérêts propres, à la fois biologiques, affectifs, sociaux et intellectuels), il peut exprimer l'intelligence indépendante généralisatrice, en amont de la partialité égotiste. La pensée peut alors fonctionner selon une *intelligence supérieure* indépendante de la vie affective ; c'est la pensée relative à la perspective non-duelle de l'ultime Réalité ; c'est voir que la Raison impartiale ou Conscience universelle se manifeste en toute liberté dans notre histoire personnelle.

La Source de *toutes choses* est la Conscience-Présence-Absolue-Indifférenciée qui s'identifie provisoirement avec une infinité d'*êtres* et de *choses* : ce sont les *consciences relatives manifestées* dans l'existence du monde dont nous sommes. Ces *consciences individuelles* n'ont de cesse de s'associer les unes avec les autres, d'être en interrelation : c'est l'*amour unificateur* (particules, atomes, molécules, planètes, galaxies..., cellules, organes, organismes...s'agrègent). Les *consciences individuelles* manifestées fondent les distinctions entre les êtres et les choses ; tandis que l'*amour unificateur* tend à les unir. L'unification totale est phénoménalement impossible (elle signifierait l'extinction du monde), et ce *déficit* d'amour par rapport à la *conscience distinctive* est compensé, chez l'être humain, par l'insatisfaction associée à la volonté d'avoir *toujours* plus de tout, tant matériellement, qu'intellectuellement et qu'affectivement.

La seule issue à cette *misère psychologique* est la compréhension irréfutable que *toutes choses*, y compris l'espace et le temps, sont le *rêve tangible* de la Conscience-Présence-Absolue-Indifférenciée, c'est-à-dire *expérimenter* que la création, la substance et la connaissance du monde sont une seule et même réalité. Généralement nous l'ignorons, Cependant nous sommes prioritairement cette Réalité car RIEN n'est hors d'Elle. Le corps-mental que nous pensons être exclusivement est aussi un *objet* éphémère du *rêve cosmique*, sinon que cet *objet* a la particularité d'être doué d'un intellect lui donnant le sentiment d'être réellement un *moi séparé* d'une importance considérable, adulé pour ses *réussites* et accablé pour ses *échecs*. Le corps-mental procède du *rêve cosmique*, mais le *moi séparé* est un élément surajouté par un mode de fonctionnement très spécial du processus mental lui-même.

L'univers manifesté est animé par le *couple* conscience-amour ; l'intuition de l'unité foncière de ce que représentent ces deux termes (distinguer pour réunir) est aussi l'intuition de la présence de *notre* "Je" nouménal, du Soi Immuable.

Chapitre 6 Cerveau et conscience

«L'Esprit, comme thème, ou idée, ou conscience, ou projet, est formateur, enveloppant, anticipant les structures de ses supports matériels. La Gnose est essentiellement antimatérialiste. Une réalité matérielle, physique ne peut précéder la conscience. La conscience est à la fois l'endroit et l'enveloppe constituante de la réalité matérielle.»

«Il est absurde, remarquent les Gnostiques, de considérer le cerveau, et le système nerveux en général, comme un organe à fabriquer de la conscience, à faire qu'un organisme supposé d'abord sans conscience devienne conscient grâce à cet organe. Tout organisme, comme toute forme individualisée, est, à l'endroit, domaine de conscience. Le cerveau est un organe à recueillir les éléments matériels d'information venus du monde extérieur et, en les recevant sur le tissu vivant, à les faire participer à la "subjectivité" du domaine organique. Il fait donc apparaître, au sein de la conscience que l'organisme a de lui-même et par laquelle il "voit" sa propre forme, une conscience perceptive par laquelle il voit la forme d'objets extérieurs.»

« ... Le cerveau est une aire de la "surface organique" prêtée au traitement des informations externes. »

«Le cerveau fait déborder l'organisation, instinctive et intelligente, déjà à l'œuvre dans l'organisme, sur le monde extérieur. Il n'invente, en technique externe, que par la même invention organique par laquelle il s'est formé d'abord lui-même, et selon la même logique matricielle.»

« ... La conscience cérébrale créatrice ne peut naître dans un organisme qui, lui, dériverait d'un fonctionnement mécanique aveugle et qui, sans le savoir et stupidement, édifierait un organe à inventer.»
(R. Ruyer dans la "Gnose de Princeton")

Au regard des pensées mises en avant par des scientifiques participant de la *nouvelle* gnose, le cerveau n'est pas la conscience, mais seulement le support organique de celle-ci d'où émerge une forme particulière de conscience qui est perception des éléments matériels d'information du monde extérieur. Ces éléments sont imaginés subjectivement sur "tissu vivant".

Cette conscience perceptive du monde extérieur est bien entendu dépendante de la structure et des fonctions cérébrales ; mais la conscience créatrice et originelle, à partir de laquelle le cerveau – comme toutes choses d'ailleurs –, s'est informé lui-même est, selon nous, infiniment supérieure, en tant qu'elle est le Principe fondamental de création, à toutes ses manifestations formelles.

Le cerveau n'est-il pas d'ailleurs, en tant qu'il est lui-même un principe de création mentale, infiniment supérieur à ses modèles, ses techniques externes, puisqu'il en est, en tant que source inspiratrice, le principe immanent, et en même temps il transcende les créations qu'il a inspirées en ne se laissant pas absorber par les conditions limitées et limitantes de celles-ci. Notons que le cerveau, chez l'être humain, est inséparable de la pensée ; et nous pouvons admettre comme le fait Krishnamurti que la pensée est matérielle car elle procède de l'entité cerveau-pensée, et même cerveau-pensée-perception-sentiment.

Mais revenons quelques instants à cette mystérieuse Source de l'univers, à cette Conscience-Une indifférenciée qui est potentialité infinie et infiniment créatrice. Par sa simple présence elle donne aux multiples domaines manifestés et en interdépendance mutuelle l'inspiration fondamentale et infinie qui s'actualisera, partiellement et particulièrement, selon les possibilités stratégiques, choisies adéquatement, en fonction de l'intégration singulière de chaque *domaine de conscience* dans le tout de l'univers considéré comme un seul "grand Vivant".

Inspiration originelle, autonomie stratégique des *domaines de conscience* manifestés et influence du milieu par l'interdépendance des parties intégrées dans l'organisation holistique d'un univers en développement, font que les systèmes, nous y compris, se créent eux-mêmes, non exclusivement selon un plan déterminé à l'avance, mais en conjuguant sans cesse leur *participation domaniale personnelle*, la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, qu'ils ont de leur potentiel actualisable avec le milieu dans lequel il s'intègre.

Il est contre intuitif non seulement de croire, mais aussi de concevoir que le cerveau et la *pensée* qui l'habite puissent être le résultat d'une évolution aveugle et hasardeuse d'où serait absente toute Conscience inspiratrice et créatrice. Nous rejoignons la doctoresse Brosse avec son concept dualistique de l'Énergie-Conscience et de la Conscience-Énergie où l'Énergie est la Conscience, elle est même la Conscience-Une qui se formalise particulièrement dans la multiplicité des apparences. Il est inutile d'essayer de se représenter la Conscience-Présence, nous n'aboutirons qu'à des images et des concepts procédant de nos mémoires perceptuelles et intellectuelles calquées exclusivement sur l'aspect superficiel des êtres et des choses.

Dans le cadre de notre hypothèse, les informations énergétiques que nous captions ne sont pas *pure énergie*, mais les résultantes d'influences mutuelles par l'interpénétrabilité des domaines de conscience. En fait, nous percevons le manteau des apparences. La conscience dépendante des fonctions et structures cérébrales n'est donc pas, selon nous, la conscience, mais seulement domaine de conscience, partie de conscience, dans le sens qu'elle est conscience de quelque chose : c'est la Conscience-Une identifiée temporairement à des particularismes (êtres, choses, évènements). Le cerveau humain, grâce à ses capacités extraordinaires, traduit la conscience simple de quelque chose en conscience de la conscience qui pose le monde, et nous-même aussi, comme objet en face du sujet que la partie consciente pense être.

«On passe d'une seule Conscience à une multitude de consciences, en accolade, dont chacune reçoit et aussi modifie sa mission.»

«L'erreur est de s'imaginer que la sélection naturelle dispense de toute intervention de la conscience.»

«La sélection est certainement très efficace ... Mais elle ne vaut, pour construire, que sous couvert d'un thème conscient.» (R. Ruyer)

«Cette mystérieuse source de l'univers et de nous-même (...) n'a pas créé le monde, elle est cette création même, cette éternelle création. Il n'est pas en dehors d'elle, si ce n'est en mode imaginaire.»

«Avec des yeux sans nombre – indestructibles dans leur principe, mais impermanents dans leur manifestation –, elle se regarde elle-même, ou du moins, regarde ce voile d'images dont elle se recouvre, dont elle enveloppe et dissimule sa nudité métaphysique, ontologique. Et elle est au fond de chacun de ces regards, tournés vers l'extérieur qu'elle a fait surgir.» (R. Fouéré)

Comprendre réellement que nous sommes – nous, le corps-mental ainsi que le monde – littéralement contenus par la Conscience-Énergie-Une en nous détachant psychologiquement de l'identification du monde et de nous-même avec nos constructions mentales, c'est réaliser, dans le vécu de l'existence quotidienne, que l'Être de tous et de toutes choses n'est rien d'autre, en essence, que cette Conscience-Une.

CONSCIENCE JAILLISSANTE ET CONSCIENCE ENVELOPPANTE

Du point de vue de l'ontogenèse, c'est-à-dire de l'étude du développement de l'individu, depuis la fécondation jusqu'à l'état adulte, la cellule, l'œuf fécondé est le sommet de la hiérarchie, il est ce que nous appellerons la conscience créatrice JAILLISSANTE. Par contre, du point de vue de la phylogenèse, c'est-à-dire l'évolution des espèces, l'organisme est le sommet de la hiérarchie avec la cellule comme « particule » vivante élémentaire qui s'intègre dans des systèmes holistiques à divers niveaux. En ce cas, l'organisme est ce que nous appellerons la conscience coordinatrice ENVELOPPANTE.

L'embryogenèse nous montre que plus on s'approche de la cellule primitive (œuf fécondé), c'est-à-dire plus on s'éloigne de la différenciation et de la spécialisation, plus alors les potentialités des aires embryonnaires rencontrées ont la possibilité de s'engager dans n'importe quelle direction au sein de la hiérarchie du développement.

Ces multiples possibles manifestent la conscience créatrice jaillissante, prête à prendre la direction adéquate à l'environnement. Mais quel est l'élément qui détermine que telle fraction, plutôt que telle autre, des multipotentialités des cellules, constituant une aire embryonnaire, se manifestent sous forme graduellement différenciée jusqu'à leur spécialisation finale. C'est, pensons-nous, la conscience coordinatrice enveloppante qui détermine l'actualisation de telle portion des multipotentialités des cellules en fonction de leur intégration, de leur position dans le corps embryonnaire en formation.

Nous savons maintenant que toutes les cellules du corps d'un être vivant unique, quelle que soit leur fonction, ont la même conscience créatrice jaillissante prête à s'actualiser, à s'informer dans toutes les directions, c'est la détermination de la cellule à s'affirmer en tant que tout relativement autonome. Mais à mesure que l'embryon évolue, la différenciation et la spécialisation des aires embryonnaires augmentent, tandis que la souplesse des systèmes concernés diminue jusqu'à atteindre un point de non-retour, d'irréversibilité, qui obligera le tissu en développement à s'investir dans une seule direction en mettant en sommeil la plus grande part de son potentiel créateur, c'est la manifestation de la "tendance participative" qui veut que tout système s'intègre dans un ensemble plus vaste et se subordonne à la conscience enveloppante. Conscience créatrice jaillissante, et conscience coordinatrice enveloppante sont les deux faces d'une même médaille.

«Le sort d'une cellule dépend donc finalement de la position de cette cellule dans l'embryon en croissance ... Les cellules qui appartiennent au même champ morphogénétique doivent avoir la même orchestration génétique et se comporter en partie d'unité cohérente; et leur spécialisation ultérieure de « soliste » dépendra encore de leur position à l'intérieur du champ. Chaque bourgeon d'organe est un holon bifronts: par rapport aux premiers stades de son développement, son destin est, dans l'ensemble, irrévocablement déterminé; mais, par rapport à l'avenir, ses parties sont encore "dociles" et vont se différencier en empruntant la voie de développement la mieux adaptée à leur environnement local. "Détermination" et "docilité", potentiel d'affirmation de soi et potentiel d'intégration sont les deux côtés d'une même médaille.» (A. Koestler).

Notons encore la remarque de Ruyer qui nous dit que *«le cerveau, chez l'homme, est une aire embryonnaire organique, qui reste indéfiniment à l'état d'ébauche embryonnaire, de manière à pouvoir produire, sans s'engager organiquement, des organes externes outils et machines, alors que les autres ébauches embryonnaires se différencient sur place, irréversiblement, en organes internes.»*

«L'unité de direction que nous montre l'évolution biologique n'implique pas nécessairement une intention. Les potentialités infinies de l'essence de la matière agissent par simple présence.» (R. Linssen).

Nous pensons que l'évolution se dessine graduellement par différenciation et spécialisation qui sont des manifestations partielles des multipotentialités infinies de l'essence de la matière. Celles-ci s'actualisent particulièrement dans le monde formel en fonction de leur position dans la hiérarchie « embryonnaire » d'un univers en création continue. L'énergie jaillissante symbolise l'immanence de la Source cosmique. L'énergie coordinatrice, ou enveloppante symbolise la transcendance de la Source cosmique. Immanence et transcendance sont une fois encore les faces opposées d'une même médaille, Conscience-Une et Totalité cosmique Une sont une seule et même réalité.

Sans la Source inspiratrice originelle l'univers n'existerait pas, car il est, en essence, cette Source même qui est elle-même Création, Connaissance et Substance de tout *ce qui est*. Mais aussi, le monde créé ne peut être que dans la complémentarité des différences exprimées au sein d'une hiérarchie en développement continu qui actualise singulièrement l'infinité des possibilités de manifestation de la Conscience-Une sous-jacente à l'univers manifesté. L'Essence ultime de l'univers n'est ni existence ni non existence, elle est possibilité infinie indifférenciée. Mais l'existence est faite de différences complémentaires qui se manifestent dans l'expression vivante de la conscience enveloppante : l'unité de structure rappelle l'unité de principe dans l'équilibre complémentaire des opposés.

Note complémentaire: Les centres nerveux supérieurs.

Le cerveau le plus primitif, que MacLean a appelé le “cerveau reptilien”, constitue une structure extrêmement ancienne commune à toutes les espèces dotées de centres nerveux supérieurs. Cette structure nerveuse est encore présente chez l'homme: c'est ce qu'on appelle l'hypothalamus et le tronc cérébral. Elle a pour fonction de capter l'état d'équilibre ou de déséquilibre de la société cellulaire organique et d'essayer d'y répondre adéquatement. C'est donc qu'elle contient les mécanismes essentiels des régulations internes, des comportements primitifs déterminés par les instincts ou les réflexes. Elle joue aussi un rôle dans le maintien de la vigilance et dans le sommeil.

Prenons un exemple: la faim est une réaction instinctive déterminée par le déséquilibre du milieu intérieur constituant le signal interne qui, en stimulant les régions adéquates de l'hypothalamus, va déclencher le comportement de recherche de nourriture et, en conjonction avec les organes des sens, amener l'organisme à agir sur le milieu. Grâce donc aux organes des sens, ce cerveau primitif pourra, en plus de la captation des signaux internes, capter des éléments d'information dans l'environnement. La conjonction dans le cerveau primitif des informations d'origine interne, et d'autres lui venant du milieu extérieur, va permettre à cette structure nerveuse, par l'intermédiaire d'autres formations cellulaires (système neuromusculaire), de mettre l'organisme tout entier en mouvement. Le but sera d'agir sur l'environnement de façon à ce que la survie de l'ensemble cellulaire soit maintenue. Si l'action globale parvient à rétablir l'équilibre du milieu intérieur, l'organisme retrouvera progressivement son apaisement initial. Une région précise de l'hypothalamus commandera alors une sensation et un comportement conforme à l'équilibre retrouvé.

Le mécanisme décrit ci-dessus déterminant le comportement de l'instinct de faim, est applicable à tous les autres comportements qualifiés d'instinctifs. Ces comportements sont directement embrayés sur le code rigide de la structure même du système nerveux. Ces comportements sont en apparence incapables de tenir compte de l'expérience car le système nerveux dont ils dépendent, qui en permet la manifestation, est doté de ce qu'il est convenu d'appeler une “mémoire à court terme”. Ils dépendent donc de la mémoire génétique de l'espèce qui est insensible à l'expérience.

Cependant, chez les mammifères primitifs est apparu, en plus et en “superposition” du “cerveau reptilien”, des formations cellulaires nouvelles (rhinencéphale) ; il est convenu d'appeler ce nouvel ensemble le système limbique ou “ancien cerveau” par rapport au néocortex qui fit son apparition seulement chez les mammifères supérieurs. Ce nouvel édifice neuronal joue un rôle essentiel dans l'établissement d'une “mémoire à long terme” et aussi des émotions qui permettront l'expression de l'affectivité, c'est-à-dire la possibilité de reconnaître une situation, déjà éprouvée antérieurement, comme étant agréable ou désagréable, c'est-à-dire source d'équilibre ou de déséquilibre pour l'organisme.

L'apparition de la “mémoire à long terme” va donc permettre le passage progressif de la détermination rigide, en fonction du programme de la structure même du système nerveux, aux mécanismes d'adaptation sensibles à l'expérience acquise et mémorisée. Comme nous l'avons dit précédemment, c'est chez les mammifères supérieurs qu'apparaît le néocortex (son développement chez l'homme et principalement dans les régions orbito-frontales dépasse toutes les autres espèces) qui permettra l'association des éléments mémorisés.

Nous savons que les éléments informationnels du monde extérieur pénètrent dans notre système nerveux par des canaux sensoriels différents qui aboutissent à des régions séparées du cortex. Les informations contenues dans ces différents centres corticaux vont, par l'exercice d'une région cérébrale dont le rôle est avant tout associatif, s'assembler au moment où l'individu (homme ou animal) est concentré sur un seul objet duquel il reçoit des sensations séparées (visuelles, auditives, tactiles ...). Au départ distinctes les unes des autres, les informations, issues de canaux sensoriels différents, se trouveront associées dans un certain ordre. Il s'agit là d'associations “factuelles” fondées sur l'ordre linéaire imposé par le milieu. L'animal exécute aussi bien que l'homme ce type d'association d'où émerge ce que Laborit appelle un « modèle neuronal du monde qui nous entoure ».

Mais l'homme – en fonction de la complexité accrue de son néocortex et plus particulièrement encore de la masse de cellules nerveuses purement associatives qui résident dans la région orbito-frontale –, peut transgresser les associations “factuelles” imposées par le déroulement linéaire que montre l'expérience de l'environnement. Il peut le faire *en « associant entre elles des voies nerveuses codées par l'expérience et les voies nerveuses qui assurent le fonctionnement du système limbique, celui de la mémoire à long terme »* (Laborit).

L'homme peut donc associer les informations mémorisées de façon différente de celle qui s'est effectivement déroulée dans l'expérience de l'environnement. En fait, en dépassant l'association “factuelle” imposée par le milieu, il devient capable d'imaginer quelque chose qui n'existe pas dans le monde qui l'entoure, d'associer ses expériences mémorisées dans tous les sens, de faire des hypothèses de travail orientées vers une finalité précise. Plus encore, *« la manipulation de l'abstraction par les systèmes associatifs donne à l'homme des possibilités presque infinies de création »* (Laborit).

Nous avons déjà insisté sur le fait que la créativité humaine en même temps que sa pathologie est inhérente au développement fabuleux de la structure imaginaire qui distingue l'homme de toutes les autres espèces connues. Il existe en fait une disparité énorme entre nos facultés intellectuelles et l'ancien cerveau qui, *« une fois en éveil, tend à dominer toute la scène »* (Koestler).

Ces deux mondes, que nous le voulions ou non, et l'expérience nous le montre quotidiennement, se contrarient souvent mutuellement. Seul l'éveil d'une *conscience nouvelle*, basée sur une juste utilisation de la pensée, peut mettre un terme à cette dualité intérieure. En effet, cette dualité n'est pas selon nous

anatomique comme le propose Koestler, mais psychologique, c'est-à-dire inhérente à une illusion endémique d'être en tant que moi distinct et opposé. L'être humain, par exemple, ne se contente pas d'être simplement bienfaisant dans ses actes, mais il se veut bienfaisant en tant que distinct.

Notons encore que le siège de la conscience et même de la conscience de soi ne peut être localisé dans une région précise. La seule chose que l'on puisse dire c'est que le cortex cérébral est le principal appareil qui engendre la pensée réflexive; mais le sentiment d'exister, d'être conscient ne peut résulter que de la coordination complémentaire de tous les sous-ensembles organiques depuis la cellule jusqu'au néo-cortex.

Nous terminons cette note complémentaire en essayant d'établir une nette distinction entre instinct et émotion. Un instinct est une impulsion produite dans le cerveau primitif par la conjonction de stimuli hormonaux et sensoriels; le rôle du cortex est extrêmement limité, il ne fait que filtrer les messages bruts qu'il reçoit par les sens.

Par contre une émotion résulte de la conjonction d'un instinct et de processus relevant du cortex, d'une représentation adéquate en fonction d'une situation déjà éprouvée antérieurement comme étant agréable ou désagréable. L'émotion agréable résulte donc du transfert de l'instinct d'équilibre biologique, de cette fameuse volonté de vivre, sur une représentation mentale d'une situation éprouvée antérieurement et qui favorise (réellement ou symboliquement) cet équilibre. L'homme pouvant s'émotionner à partir du symbolique, ses émotions (rudimentaires chez l'animal) peuvent prendre des formes nuancées à l'infini. L'émotion désagréable est évidemment contraire, elle résulte d'une représentation mentale d'une situation qui défavorise (réellement ou symboliquement) l'équilibre biologique.

Les émotions sont donc élaborées par le cortex (la mémoire, l'association, le raisonnement) à partir d'instincts primitifs projetés sur des situations représentées. Elles sont le résultat de l'interpénétration d'un film élaboré par le cerveau primitif instinctif qui ressent l'état d'équilibre ou de déséquilibre intérieur, et d'un autre issu du cortex.

Les ruminations mentales constituent souvent des préjugés résultant d'une mauvaise utilisation de notre outil intellectuel. Ces préjugés, cette utilisation incorrecte de nos facultés intellectuelles, divisent l'homme intérieurement en perturbant la coordination, pourtant naturelle, entre l'affectivité et la raison. Cependant nous perdons de vue que l'émotion correctement vécue, c'est-à-dire complètement assimilée dans l'instant, constitue une synthèse naturelle entre une représentation adéquate de l'évènement et l'instinct qui s'y retrouve sous une forme nouvelle par le phénomène d'association.

La complexité exceptionnelle des centres coordinateurs préfrontaux de notre cerveau permet, si ces centres sont utilisés adéquatement, l'association complémentaire de nos formations intellectuelles et instinctives au sein de l'instant affectif et émotionnel.

Cette position contredit donc la théorie que défend Koestler et selon laquelle il y aurait une rupture quasi incurable, inhérente à une erreur de l'évolution, entre le cerveau primitif affectif (système limbique) et le nouveau cerveau (néocortex). Nous pensons (P. Chauchard a d'ailleurs émis cette hypothèse avant nous) que le cerveau primitif affectif et nos facultés intellectuelles trouvent le chemin de la réconciliation par l'exercice de cette "troisième" région du cerveau (qui n'existe que chez l'homme) dont la fonction est purement associative. Quand cette région fonctionne adéquatement l'animal et l'humain en ont fini de s'exclure mutuellement, la voie de la réconciliation est enfin trouvée. Mais une éducation inadéquate engendre, dans cette région coordinatrice du cerveau, des associations elles aussi inadéquates, des fausses identifications qui perturbent une harmonie qui devrait être spontanée entre l'"animal" et l'"humain". En

utilisant incorrectement ses fonctions associatives – c'est-à-dire en confondant notre vision du monde avec le monde en soi –, l'être humain, et non l'évolution, est le propre artisan de son manque d'unité intérieure. Bien entendu, le modèle de l'esprit présenté ci-dessus n'est évidemment valable que dans les limites qu'il s'impose à lui-même. La réalité, par la gamme infinie de toutes ses nuances, dépasse toujours nos plans intellectuels, notre structure imaginaire.

Chapitre 7

La conscience de l'ignorance

La question: « qui sommes-nous réellement ? », quand elle constitue une interrogation sérieuse, directe et objective, fait apparaître clairement que nous sommes sans réponse, sans une origine profondément vécue. Alors un bouillonnement d'incertitudes envahit tout notre esprit, l'inconnu est à nos portes et fait peser sur notre vie une angoisse inhérente à l'ignorance de ce que nous sommes réellement. Cette angoisse fondamentale – n'étant pas supportable par notre organisme – détermine un puissant désir de certitude, d'où l'adhérence à des certitudes imaginaires.

En fait nous avons la sensation d'une absence fondamentale que nous devons nécessairement compenser par la mise en place d'artifices de toutes sortes dont le but est d'apaiser l'angoisse de n'être pas réellement dans le vécu de l'existence quotidienne. Certes, nous existons, nous nous agitons, mais plus au fond, nous ressentons un vide de sens.

Nous voyons donc que, faute de certitudes réelles quant à notre identité profonde, nous sommes obligés d'user de compensations auxquelles nous nous identifions pour créer de toutes pièces un faux-semblant d'identité : le moi séparé et son cortège d'états égotistes qui nous séparent de l'Être essentiel. Faute d'être réellement nous-mêmes dans l'instant présent, nous avons besoin de nous sentir être quelque chose en pensée, de nous référer à une « image d'être » pour pouvoir supporter ce que Roger Godel appelait « l'angoisse de la condition séparée ».

« Au centre de moi, en ce centre encore inconscient aujourd'hui, réside l'homme primordial, uni au principe de l'univers et par lui au tout de l'univers, se suffisant totalement, un principiel, ni seul ni non seul, ni affirmé ni nié, en amont de tout dualisme. C'est l'être primordial, sous-jacent à tous les états égotistes qui le recouvrent dans ma conscience actuelle. Parce que je suis ignorant aujourd'hui de ce que sont mes états égotistes, ces états constituent une sorte d'écran qui me sépare de mon centre, de mon moi réel. Je suis inconscient de mon identité essentielle avec le tout et je ne me considère qu'en tant que distinct du reste de l'univers. L'ego est illusoire, puisque je ne suis pas en réalité en tant que distinct; tous mes états égoïstes sont également illusoires.» (H. Benoit)

Étant dans l'incapacité de lever le voile qui couvre sa nature profonde, l'être humain est une sorte d'exilé spirituel. Sa seule alternative, afin de compenser ce manque d'unité intérieure, cette séparation brutale avec son Moi réel, c'est d'adhérer, de coller littéralement à une image mentale de lui-même à laquelle il s'identifie absolument. Mais généralement, nous ignorons que le fait de nous identifier à quelque chose détermine l'incapacité fondamentale d'être conséquent avec nous-mêmes pour l'être avec une image de soi en tant que distinct.

Dans cette situation caractéristique de la majorité des hommes, « l'angoisse de la condition séparée » est inévitable, c'est notre lot fatal au sein duquel nous sommes coupés de notre Être essentiel et du monde. Pour compenser l'ignorance de son essence divine l'homme est donc obligé de devenir en tant que distinct, en tant que moi séparé. La conscience, même diffuse, de cette déchirure est à la fois toute sa tragédie et sa chance unique, lesquelles s'inscrivent dans la dualité fondamentale de son affectivité et de sa raison (soma et psyché).

Par sa raison, la créature humaine peut prendre conscience de son ignorance essentielle qui l'oblige à une remise en question par rapport à ce qu'il pense être ; en même temps, par son pôle affectif, allié à une représentation mentale, il connaît, dans les profondeurs de son être, l'« angoisse de la condition séparée ». Ce doute de soi est le seuil d'une fantastique aventure intérieure où pour la première fois de sa vie, le moi en tant qu'être est mis en péril. Nous nous tournons enfin vers la source, nous touchons le processus fondamental qui déracine spirituellement l'être humain en assimilant son moi séparé à son être.

Tous nous croyons en quelque chose qui détermine le sens que nous voulons donner à notre vie, et de plus, ce quelque chose nous laisse supposer que nous ne sommes pas égarés dans un océan d'incertitudes quand nous abordons la question de notre destinée. Cette absence de doute – néanmoins perturbé par des crises d'angoisses chroniques – à propos de nos convictions métaphysiques nous apaise intellectuellement, nous décharge provisoirement du fardeau pesant d'une pensée qui doute. Mais cette forme de stabilité intellectuelle n'assure pas pour autant l'unité globale de l'individu, quelque part en lui-même, la peur de l'obscurité subsiste tant que des certitudes imaginaires cherchent à combler le vide que laisse planer derrière elle la conscience, même diffuse, de ne pas savoir.

Tous soumis à l'angoisse de l'ignorance, notre position devant l'inconnu est toujours déterminée par un désir de certitude que la raison ne peut assouvir réellement. Devant ce gouffre insondable, les alternatives sont multiples. Analysons sommairement quelques-unes d'entre elles.

Si en dernière analyse nous pensons n'être que ce corps limité, que ce moi imagé et égaré, alors, inévitablement, notre perception du devenir, de notre devenir, ne peut cheminer que vers l'insécurité totale de la mort, d'un néant absolu. Cela met un terme à tous nos souhaits de donner à notre vie un sens acceptable par l'être animal qui, en nous, veut vivre, exclusivement vivre ; mais aussi par l'être humain qui veut comprendre. Si au contraire, nous pensons que l'apparence des êtres et des choses n'est que « l'envers » d'un « endroit » beaucoup plus vaste, alors nous devons admettre l'existence d'une réalité « autre » que nous sommes incapables d'éprouver réellement dans notre situation présente. L'alternative laisse peu de marge, car vous admettez que notre perception commune nous montre un univers qui évolue dans une direction entropique, dans une direction qui nivelle imperturbablement les différences pour destiner à chaque individualité apparente l'issue fatale de la mort.

Si nous avons pour unique contexte référentiel l'apparence des êtres et des choses, nous ne pouvons vivre que dans l'angoisse entropique, il s'agit là d'un comportement, d'une réaction qui est logiquement compatible avec le plan référentiel du moi distinct. Dans notre interprétation des faits, l'apparence est la seule réalité possible, l'effacement des apparences est donc ressenti comme un effacement de l'être lui-même.

Si d'autre part nous croyons en l'existence d'une réalité sous-jacente, nous devons l'éprouver réellement avec tout notre organisme, faute de quoi nous vivons alors sur les bases d'une croyance non vécue mais seulement espérée intellectuellement. Dans cette situation, l'angoisse est aussi notre lot fatal mais nous parvenons à mieux nous la dissimuler à notre propre regard en admettant, sans le vivre concrètement, que la nature des êtres et des choses est divine, absolue, inaltérable au-delà du langage entropique, au-delà du nivellement des qualités particulières de la multiplicité des apparences.

L'angoisse que détermine l'incertitude devant l'inconnu, appelle un puissant désir de certitude intérieure que la raison assouvit dans l'imaginaire. L'imaginaire englobe une multitude de croyances en des pseudo-réalités particulières qui sont satisfaisantes pour les individus convertis puisqu'elles assouvissent leur besoin de certitude intérieure en leur donnant l'assurance d'un univers qui commence et fini par une réalité qu'ils définissent plus ou moins précisément.

Parmi les innombrables croyances, il en existe une qui est considérée, à tort, comme étant plus objective, plus rationnelle parce qu'elle affirme qu'il n'y a pas de réalité autre que le phénomène. Pour les individus qui adhèrent à ce type de croyance, l'extinction du paraître détermine la fin du « phénomène d'être », l'origine est néant, la fin lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Ces individus ne peuvent concevoir leur vie que comme étant un essai constant en vue de satisfaire leurs désirs particuliers, leurs ambitions personnelles, ainsi que de se distraire des questions fondamentales qui ennuient leurs esprits rationnels.

En fait il s'agit là d'une croyance qui ne se distingue, dans son principe, en rien des autres. Elle affirme, implicitement ou explicitement, que ce que nous voyons est le TOUT, et pourtant, n'est-il pas plus rationnel de concevoir que nous percevons toutes choses selon la structure de nos organes sensoriels et non telles qu'elles sont dans leur réalité propre, dans leur TOTALITÉ visible et invisible, manifestée et non manifestée. Quoi qu'il en soit, le dilemme existence ou non d'une réalité ne peut se résoudre par le moyen de la pensée, la question ne peut être résolue définitivement en fonction des limites de la connaissance intellectuelle sinon par l'adhérence à des certitudes imaginaires. Par rapport au contexte limité de nos perceptions sensorielles et mentales, il est logiquement compatible d'affirmer que ce que nous voyons et croyons comprendre n'est pas le tout mais seulement une partie de l'ensemble et, d'autre part, il est préférable de s'abstenir de vouloir définir trop précisément ce que nous ne voyons pas afin d'éviter l'envoûtement facile des certitudes imaginaires. Cette courte étude d'un sujet extrêmement vaste démontre une fois de plus la relativité de la pensée, sa limitation fonctionnelle. Elle ne peut agir adéquatement que quand elle est logiquement compatible avec un cadre référentiel très limité. Dès l'instant où elle cherche à opérer globalement sur tous les plans à la fois pour essayer de saisir la totalité du réel, alors elle se leurre, elle oublie que la partie ne peut saisir le tout, sinon, une fois de plus, dans le monde de l'imaginaire en confondant partie et tout. Le moi séparé est une construction illusoire bâtie dans la confusion de la pensée dualiste. À mesure que grandit notre confiance en l'Inconnu, la croyance en l'existence d'un moi séparé s'amenuise ; et l'ouverture de notre conscience individuelle à la Vie universelle devient, et est, la seule alternative face à l'« angoisse de la condition séparée ».

Chapitre 8

Événement - Émotion - Identification

Dans des circonstances semblables chacun d'entre nous réagira autrement, cela n'a rien d'étrange puisque la réaction n'est pas causée par la situation seule mais par interférence avec notre structure personnelle : affective, intellectuelle et culturelle. C'est l'ensemble des qualités qui nous singularisent au sein de la multiplicité des êtres et des choses ; ce sont nos caractéristiques affectives, mentales, physiques et même matérielles, les unes sont acquises héréditairement, et les autres, socialement, culturellement ou personnellement.

Nous souhaitons mettre en avant le point de vue selon lequel ces caractéristiques ne sont pas notre « Moi réel », notre « Être essentiel » : nous identifier exclusivement avec nos qualités particulières constitue une confusion fondamentale entre l'avoir et l'être. Mais qui serions-nous dans notre conscience si l'on cessait brusquement de s'identifier uniquement à notre structure personnelle, à notre avoir ? Ce que nous sommes réellement n'est peut-être pas seulement notre corps-mental et son histoire singulière : nous sommes Cela qui est conscient (et qui ne change jamais) de notre singularité.

Avant de continuer notre exposé, et pour éviter toute confusion, nous pensons qu'il est important de bien comprendre la distinction entre « pensée psychologique » d'identification et « pensée naturelle ». La « mémoire psychologique » où sont stockées les « pensées psychologiques » d'identification, n'est pas seulement le résultat de l'identification de l'individu avec sa structure personnelle, avec la « mémoire naturelle » de l'avoir, elle résulte aussi de l'identification de l'événement avec la traduction intellectuelle partielle du phénomène émotionnel qu'il engendre. Cette forme particulière d'identification a une influence significative sur notre comportement.

Que se passe-t-il exactement ?

La « pensée naturelle » constate, elle est une sorte de miroir intellectuel qui voit la réaction affective de notre organisme face à l'événement ; elle traduit intellectuellement une sensation intérieure – un sentiment qui est la perception d'une émotion – que la « pensée psychologique » identifie à l'événement lui-même.

Prenons un exemple. Par la « pensée naturelle », fondée sur la mémoire des faits, nous sommes doublement conscients, à la fois du monde extérieur et aussi de notre monde intérieur. L'exemple de la mort est significatif. D'une part, nous sommes conscients de son évidence extérieure et, d'autre part, nous sommes aussi conscients de l'inconfort (l'émotion) qu'elle provoque en nous et qui, perçu, se transmue en sentiment d'angoisse dès que nous discernons sa présence réelle ou imaginaire.

La « pensée psychologique » étant réactive par rapport à la « pensée naturelle », elle lui succède chronologiquement, c'est alors qu'elle identifie la conscience de l'angoisse devant la mort avec la mort elle-même. Nous confondons la chose, par le processus d'identification, avec la réaction affective qu'elle engendre quand nous sommes affectés par sa présence. Faute de penser simplement et justement que, dans notre état actuel, la mort nous angoisse, en plus, par la « pensée psychologique » d'identification, nous pensons la mort comme étant un phénomène absolument négatif.

La pensée est un merveilleux outil à condition qu'il soit utilisé dans les limites de ses possibilités fonctionnelles. Au-delà de ses cadres référentiels précis il perd toute sa valeur constructive et utilitaire.

Répétons une fois encore qu'une conception peut ne pas coïncider parfaitement avec la vérité relative qu'elle tente de déterminer et néanmoins être conforme aux lois de notre pensée. Toute l'histoire des sciences est une longue ligne brisée, ponctuée par des progrès et reculs significatifs de chaque époque, vers une conception s'approchant progressivement de « l'ordre explicite relatif ».

En général, la pensée sort de ses fonctions naturelles dès l'instant où elle oublie de se faire précéder par la conscience vécue de la relativité de toute connaissance en fonction de nos multiples conditionnements, et des limites structurales de l'outil.

Si nous revenons à l'exemple de la mort, nous remarquons de fait qu'elle nous dérange, qu'elle nous angoisse et, par automatisme mental, par insuffisance de pénétration intellectuelle nous assimilons la mort elle-même avec la « définition affective » que nous en avons. Le docteur Benoit parle d'une partialité affective irrationnelle qui se transmue en partialité intellectuelle. La première citée est naturelle, nous ne pouvons rien ni pour ni contre, elle est parfaitement irrationnelle ; par contre, la partialité intellectuelle est conditionnée par une utilisation inadaptée de notre outil intellectuel.

L'essence des êtres et des choses est inaccessible avec les médiums que sont les mots, les idées et images mentales que nous employons habituellement. La connaissance vécue du grand mystère, dans l'hypothèse de sa réalisation possible, ne peut être liée à une accumulation de savoirs intellectuels, la seule « voie » concevable est le détachement progressif par rapport à nos fausses identifications, à l'étroitesse de nos points de vue dualistes selon lesquelles nous sommes des moi séparés des autres et du monde.

Résumons. Le secteur d'influence de la « pensée naturelle » se situe au niveau de « l'ordre explicite » des êtres et des choses. La rencontre de certaines caractéristiques singulières de « l'ordre explicite » – ce peut être un événement, une personne, la maladie, une situation familiale ... – avec la conjonction de l'instinct et de la perception sensorielle implique l'émotion et le sentiment ; la « pensée naturelle » traduit ce flux d'informations en une représentation adéquate générale et généralement admise par tous les hommes. Cette représentation, mise en réserve dans la mémoire des faits, est relativement adéquate puisqu'elle est directement utilisable dans l'existence quotidienne avec une relative efficacité. Jusque-là, la réaction de l'individu est compatible avec les lois de notre pensée et de l'affectivité. Mais dès l'instant où nous créons l'image psychologique de l'événement en transformant notre partialité irrationnelle en jugement intellectuel partial, le relatif devient l'absolu ; l'émotion et le sentiment sont associés à l'événement. Dans l'exemple de la mort, nous ne la percevons plus seulement comme un événement qui nous est pénible affectivement, mais elle devient dans notre jugement partial un néant absolu. L'événement perçu par notre structure anonyme nous affecte dans l'instant, par contre, le jugement partial nous affecte dans la durée, il crée un état émotif permanent et sous-jacent à notre vie quotidienne.

Il est curieux de constater que l'analyse du processus du moi relève de l'exercice de la « pensée naturelle » qui observe nos propres états d'âme ; mais le moi lui-même, dans son existence propre, relève de l'exercice de la « pensée psychologique » d'identification ; c'est un personnage historique définissant lui-même ses propres limites qui constituent conjointement ses faiblesses et ses caractères affirmatifs et oppositionnels (il n'y a pas de qualités en soi) ainsi que ses avoirs.

Nous savons que dans notre condition présente il y a toujours entre nous et les faits des constructions mentales déterminées par une vision partielle et partielle qui recréent dans notre conscience les événements qui se présentent à nous. Mais sommes-nous conscients que cette forme de dualité sujet-objet n'existe pas uniquement entre nous et le monde extérieur ? Elle est aussi présente dans notre propre intériorité par le jeu d'observation très particulier que nous exerçons sur nous-mêmes pour toujours mieux nous identifier à ce que nous croyons être. Cette image, cette définition de nous-mêmes est le cercle fermé dans lequel, psychologiquement, nous évoluons. Le domaine du moi au cours du temps s'agrandit progressivement en s'identifiant avec tout ce qui l'affirme favorablement, et il se protège en excluant tout ce qui pourrait nuire à son intégrité imaginaire. Notre vie intérieure est donc une succession d'événements qui étendent spatialement et temporellement le domaine du moi, et d'autres qui le nient en profilant à l'horizon le spectre de la mort.

« Cessant d'absorber ou de se subordonner les éléments du non-moi – comme dans la dilatation spatiale –, il va, dans la dilatation temporelle ici envisagée, se laisser passivement absorber, à ce qu'il semble, par une réalité plus durable que lui ... »

« Il se laissera inclure dans l'autre comme il pénétrerait dans une arche destinée à préserver son être propre d'un engloutissement dans le fleuve de la durée. »

« C'est par une mainmise que le moi s'agrandit dans l'espace des possessions, mais c'est par un sacrifice apparent qu'il espère accroître sa durée propre au-delà du tombeau ... »

« Agressivité et sacrifice ne sont que les deux faces d'une même médaille des « opposés » (R. Fouéré)

Souvenons-nous quelques instants du concept d'ordre hiérarchique que nous proposait Koestler en affirmant que tout est « holon », c'est-à-dire que chaque chose manifeste une tendance à l'affirmation de soi en tant que tout relativement autonome (agressivité), et conjointement une tendance participative en tant que partie s'intégrant naturellement dans un ensemble plus vaste (sacrifice).

La pensée est incapable de dépasser le cadre de la dualité sujet-objet, son objectif se limite à relier fonctionnellement, pratiquement, le monde extérieur et l'individu. Mais d'autre part il est dans ses fonctions fondamentales de mettre en évidence ses limites, ses erreurs d'interprétation, ses fausses identifications que nous pourrions éviter par une connaissance appropriée des possibilités réelles de ce que Krishnamurti appelle la « pensée technique ».

Notre point de vue est que nous confondons l'image de soi avec la réalité profonde qui est source unique et intemporelle de l'être et de toute chose ; nous oublions que le moi est une somme de mémoires passées et non une réalité présente, celle-ci est le mouvement total de l'univers qui d'instant en instant donne vie à cette chose particulière que nous appelons moi, l'autre, et le monde connu. Cependant, la réalité ultime des êtres et des choses n'est identifiable à aucune de nos conceptions quelle qu'en soit l'origine philosophique, religieuse, scientifique, ... "Se libérer du connu" (Krishnamurti) est la condition sine qua non de l'éveil spirituel, il ne s'agit pas de se libérer de telle ou telle autre chose particulière, nous devons nous détacher du processus fondamental qui engendre l'identification à des images qui associent la réalité originelle à des idées relatives. La recherche intellectuelle est mémoire, la Vérité ne peut être mémoire de quelque chose.

Dans notre condition présente, même si nous pouvons plus ou moins nous libérer des contraintes extérieures, même si nous pouvons exercer notre pensée à propos d'un sujet choisi en touchant de près

l'impartialité intellectuelle, toujours et inévitablement nous sommes mus par des mécanismes intérieurs qui nous poussent, par désir ou crainte, à faire ou à ne pas faire. Chez l'homme ordinaire, l'affectivité, par sa nature énergétique, domine tout le comportement humain en fonction de l'attraction ou de la répulsion que nous éprouvons à travers elle devant les événements quotidiens. L'environnement agit, si l'on peut dire, par rétroaction sur nos mécanismes intérieurs qui sont un système de comportement préexistant que le milieu stimule, guide ou stabilise. Nous sommes d'abord conditionnés par nos mécanismes intérieurs, l'influence rétroactive du milieu est secondaire, mais son importance est capitale en ce qui concerne le développement moteur, affectif et intellectuel de l'être humain.

En fait nous sommes toujours conditionnés dans chacune de nos pensées et actions, nous sommes l'objet de conditionnements précis, de forces intérieures qui nous agissent (réaction) et qui s'inscrivent, échelon par échelon, dans notre structure organique et mentale. Au bas de l'échelle, chacun de nos gestes est rigoureusement déterminé par le système musculaire qui est le dernier exécutant de notre hiérarchie psychomotrice, il est conditionné par le jeu des cellules médullaires qui le font réagir. À leur tour, les cellules médullaires sont soumises au jeu des cellules corticales par les « articulations » intermittentes appelées synapses. Il faut savoir que les cellules nerveuses (neurones) sont caractérisées par des prolongements de deux types différents qui émergent de leurs surfaces. Il y a d'une part, à l'un des pôles, les dendrites qui se ramifient rapidement, et le second type de prolongement, à l'autre pôle du neurone, est l'axone. Celui-ci constitue la fibre nerveuse type, il n'y a qu'un axone par neurone et, beaucoup plus long que les dendrites, il ne se ramifie qu'à son extrémité en fibrilles. Dans un organisme vivant, l'influx nerveux est normalement à sens unique. L'influx des dendrites se dirige vers le corps de la cellule, celui des axones va vers les fibrilles terminales. Deux neurones peuvent communiquer l'un avec l'autre par les ramifications des dendrites de l'un avec les fibrilles correspondantes de l'axone de l'autre. Il n'y a pas de contact direct entre ces extrémités cellulaires, le point de jonction extrêmement fin qui les sépare est la synapse. La transmission de l'influx nerveux est assurée par la coordination d'un double effet, chimique et électrique, mais seul l'effet chimique franchira la synapse.

Les fibrilles d'un axone peuvent être en relation avec un autre organe qu'une cellule nerveuse ; une cellule médullaire transmettra par exemple l'influx nerveux de ses fibrilles terminales vers la fibre musculaire correspondante pour provoquer la réaction désirée, c'est-à-dire une contraction musculaire. Ici aussi il n'y a pas de contact direct entre les extrémités de la fibre nerveuse et la fibre musculaire, seul l'effet chimique franchit la « synapse » (jonction myoneurale). Quand l'impulsion atteint l'extrémité de chaque fibrille, des gouttelettes d'un excitant chimique passent dans la fibre voisine. Ce processus permet le passage de l'impulsion d'une cellule nerveuse à l'autre ou à une fibre musculaire. Notons encore que la synapse est la connexion qui relie entre eux deux neurones, tandis que la jonction myoneurale est la connexion qui relie chimiquement une cellule médullaire avec une fibre musculaire. Et aussi, toutes les fibres musculaires connectées avec les terminaisons d'un même nerf qui enveloppe un ensemble de fibres nerveuses indépendantes réagissent simultanément ; ces groupes de fibres musculaires sont appelés les unités motrices.

En résumé, chacun de nos gestes est rigoureusement déterminé par le système musculaire qui est soumis au système cérébro-spinal. Au sommet, l'instance supérieure qui détermine la direction que nous voulons donner à une action quitte le domaine du visible et de l'activité inconsciente, nous entrons dans le champ de la pensée, invisible au microscope mais, visible à travers la conscience qu'elle a d'elle-même et qui

manifeste le vouloir vivre en tant que distinct. Celui-ci est issu du vouloir vivre en général, de l'exister universel qui se manifeste singulièrement à travers notre moi distinct.

Du point de vue du conditionnement initial, le vouloir vivre en général constitue le sommet de la hiérarchie, il est la source jaillissante des singularités à venir. Mais du point de vue de l'organisme formé, le vouloir vivre en général devient partie d'un tout, il se subordonne à la conscience enveloppante de l'organisme formé en mettant en sommeil une partie de son potentiel. En fait, le vouloir vivre en tant que distinct n'est qu'une partie actualisée d'un potentiel infiniment plus vaste. Dans un chapitre précédent, nous avons vu quelque chose de semblable en montrant que, du point de vue de l'ontogenèse, la cellule est le sommet de la hiérarchie, mais au sein de l'organisme formé elle est unité vivante et participative d'un tout enveloppant, elle limite l'actualisation de ses multipotentialités en fonction de sa position dans la hiérarchie organique. Tout est relatif à tout, il n'y a pas de sommet absolu, pas plus d'ailleurs qu'il n'y a de subordination absolue, sommet « subordonnant » et partie subordonnée sont les composants complémentaires de tout organisme vivant.

La cellule est le sommet « subordonnant » par rapport à ses parties constituantes et son potentiel génétique, elle est conscience enveloppante d'elle-même, elle est l'unité vivante et créatrice de tout organisme de l'amibe à l'homme. L'émergence des formes et des fonctions à partir des multipotentialités de la conscience créatrice jaillissante de la cellule est fonction de l'environnement dans lequel elle s'intègre. Elle met ses potentialités à disposition d'une conscience enveloppante plus vaste qu'elle-même, elle se subordonne en mettant en sommeil une partie de son potentiel créateur, elle se laisse actualiser par les besoins du nouveau tout dans lequel elle s'intègre en tant que tendance participative.

Il est curieux de constater que le potentiel d'un ensemble ne s'actualise singulièrement qu'en se subordonnant à un autre ensemble plus vaste ; la position participative dans la hiérarchie en développement est l'élément qui détermine l'actualisation singulière des possibilités infinies de l'essence de la matière. Cet aspect multipotentiel constitue « l'unité de direction » de l'évolution, non pas selon un plan déterminé à l'avance mais selon une simple présence s'actualisant particulièrement en fonction du « paysage » qui se dessine graduellement d'instant en instant. C'est la source qui alimente le cours d'eau, mais c'est le paysage dans lequel celui-ci s'intègre qui détermine sa forme particulière et unique ; la source n'est pas la forme prédéterminée, elle est potentielle de forme qui s'actualise par intégration, par subordination à l'environnement. Elle est d'un certain point de vue, sommet créateur, source absolue de toute chose, mais d'un autre point de vue, elle est partie soumise et participative d'un tout qui l'englobe, et c'est en tant que tel qu'elle se différencie et se spécialise singulièrement. Il s'agit là évidemment d'une image extrêmement simplifiée de la réalité [1]. En fait, il y a interaction mutuelle entre « l'acteur » et la « scène » sur laquelle se

¹ « *Quand les évolutionnistes orthodoxes parlent d'« adaptation », ils pensent à un processus foncièrement passif, entièrement régi par les contingences de l'environnement* ». Cette conception s'accorde peut-être avec leur philosophie mais certainement pas avec les faits qui prouvent, comme l'écrit Caghil, que « *l'organisme agit sur le milieu avant de réagir au milieu* ».

« *Presque à l'instant de son éclosion ou de sa naissance, l'animal attaque le milieu solide ou liquide à l'aide de cils, de flagelles ou de muscles ; il palpite, il rampe, il glisse, il nage ; il gigote, crie, respire, se nourrit de ce qui l'environne. Il ne se borne pas à s'adapter au milieu, il adapte le milieu à ses besoins : il mange et boit son milieu, ..., il ne se contente pas de « répondre » au milieu, il l'interroge et l'explore* ».

« *... En s'appuyant sur une série d'exemples, Hardy estime que le principal facteur du progrès de l'évolution n'est pas la pression sélective du milieu, mais l'initiative de l'organisme vivant ... C'est ce qu'on*

joue l'action, en l'occurrence ici l'émergence de la vie. L'univers est une totalité holistique ; les parties apparemment séparées sont traversées par le flux de la totalité ; elles sont en un certain sens la totalité ; le concept tout-partie est conventionnel car rien n'est d'aucune façon que ce soit séparé.

De conditionnement en conditionnement, seul le Principe Absolu est inconditionné, il englobe, domine et détermine toutes les manifestations visibles et invisibles. Il est à la fois le sommet originel absolu (immanence du principe) par ses potentialités infinies, et le sommet enveloppant absolu (transcendance du principe). Seul l'être humain qui discerne l'existence du Principe Absolu entrevoit qu'il est le flux de la totalité cosmique ; il n'y a aucune séparation entre nous et le monde pas plus qu'entre le monde et la Conscience universelle impliquant la création, la substance et la connaissance du monde.

Parce qu'homo sapiens se focalise exclusivement sur sa « petite vie », il ne peut que refuser la mort et ainsi s'interdire à lui-même d'accéder à la conscience universelle, à l'unité du Principe Causal. L'homme qui a réalisé ce discernement veut aussi, en fonction de sa nature animale, vivre, mais il est prêt, en fonction de la conscience vécue de sa nature divine, à accepter réellement sa mort. En fait, il accepte sa mort comme il accepte sa vie parce qu'en réalité, il sait que l'essence de son être est universelle Présence.

pourrait appeler la théorie du progrès par l'initiative ».

« ... Mais à la réflexion, j'y vois une faille importante puisque la théorie compte toujours sur les mutations fortuites pour réaliser les modifications terriblement complexes du système nerveux qui sont nécessaires pour insérer une habitude, une technique nouvelle, dans l'équipement inné d'un organisme » (Koestler).

Selon le texte de Koestler, du point de vue méthodologique, il semble préférable de supposer que les « changements évolutifs » pénètrent dans les chromosomes d'un individu selon un processus inconnu parce qu'ils étaient utiles, plutôt que d'invoquer encore la pieuse formule Darwinienne fondée sur des mutations génétiques fortuites sélectionnées ensuite par le milieu. *« On peut considérer chaque espèce vivante comme une expérience de l'évolution, le produit de millions d'années d'interactions entre les gènes et le milieu » (E.D.Wilson).*

Chapitre 9

La complémentarité

« ... La métaphysique traditionnelle nous présente la création universelle comme étant le jeu concomitant et concilié de deux forces qui s'opposent et se complètent. La création résulte donc de trois forces : une force positive, une force négative et une force conciliatrice »

(H. Benoit)

Partout dans la nature, le jeu de l'opposition complémentaire s'observe, c'est le jour et la nuit, le bien et le mal, la vie et la mort, etc. Les exemples sont évidemment illimités. Retenons que des infiniment petits phénomènes atomiques aux grands événements galactiques en passant par tous les phénomènes qui constituent la vie quotidienne, rien ne serait s'il n'y avait cette opposition complémentaire entre un processus positif relatif et un processus négatif relatif au sein de chaque manifestation.

Soutenons la théorie par l'exemple en prenant pour référence un art martial bien connu, le judo. Le but hors compétition du judo n'est pas de gagner au détriment de l'autre, pas plus d'ailleurs que de perdre au détriment de soi-même, mais de CRÉER, par la participation commune des deux adversaires en présence, un mouvement « parfait ». Ce mouvement n'est possible qu'en fonction de la complémentarité effective entre celui qui agit en engageant un mouvement d'attaque et de celui qui subit, par réaction, en chutant. Le mélange des deux forces, l'une active, l'autre passive forme le mouvement général qui englobe, domine et réunit les deux principes relatifs positif et négatif pour le service d'une cause commune. Plus l'alliance est harmonieuse, plus elle est équilibrée et plus le mouvement approchera aussi de la perfection et d'une certaine beauté du geste. Il est bien entendu que le jeu de celui qui attaque est action, et le jeu de celui qui subit est réaction ; les deux ensembles, c'est le témoignage créateur de l'Un immuable à travers la complémentarité des opposés.

« ... Ces deux principes inférieurs ... relèvent, indépendamment l'un de l'autre d'une cause première au regard de laquelle ils sont rigoureusement égaux. Mais, dès que nous les envisageons dans leur jeu, nous voyons le jeu de la force active causer le jeu de la force passive. Et tant que les deux principes inférieurs jouent et créent, le principe positif déclenche le jeu du principe négatif, et il possède donc en cela une indiscutable supériorité sur le principe négatif. » (H. Benoit)

En tant qu'être vivant, nous sommes les représentants d'un aspect particulier du principe positif relatif au sein d'une totalité dans laquelle nous nous intégrons, et par rapport à laquelle nous pouvons nous définir relativement. D'autre part, en tant qu'individu, en tant que système relativement autonome nous sommes aussi – malgré le fait que nous symbolisons un aspect particulier du principe positif relatif – le siège d'un jeu équilibré entre les forces positives et négatives qui nous construisent et nous organisent.

« Mon corps, par exemple, n'a pas été créé seulement le jour où j'ai été conçu ; il est créé sans cesse ; en chaque instant de toutes mes années, mon corps est le siège de la naissance et de la mort des cellules qui le composent, et c'est cette lutte équilibrée entre le yang et le yin qui me crée jusqu'à ma mort. » (H. Benoit)

Une fois l'équilibre rompu, brusquement ou progressivement, nous basculons dans un autre monde, nous passons du jour à la nuit, du visible à l'invisible, de la vie à la mort. Dès cet instant où nous passons sur l'autre versant, nous devenons les nouveaux représentants d'un aspect particulier du principe négatif relatif tout en restant, en tant que nouvelle totalité, le symbole parfait d'un autre équilibre complémentaire. Toute entité – de l'atome à la cellule et de la cellule à l'être humain – procède du jeu dynamique où s'organise, d'instant en instant, l'équilibre complémentaire entre les forces participatives du yang et du yin, de la vie et de la mort, qui soutiennent l'existence de toute chose ; et qui n'existent que dans leurs liaisons complémentaires.

Comme notre corps qui se crée sans cesse jusqu'à notre mort, il est évident qu'une société d'individus, elle aussi, se crée sans cesse en étant de fait le siège des naissances et morts successives des individus qui la composent. En fait, tous les phénomènes qui se manifestent dans l'univers sont toujours le siège du jeu d'un couple de forces en équilibre complémentaire ; et telle une roue incessante de naissances et morts successives nous passons, puisque nous sommes aussi des systèmes manifestés, du symbolisme positif au négatif dans une totalité indivisible que nous créons et partageons tous en commun. En réalité c'est seulement par référence à l'image du moi que nous pensons le changement, qui est une rupture d'équilibre, en termes de « bien » et de « mal ». L'univers est une dualité dynamiquement complémentaire entre les énergies positives et négatives, au même titre que la bipolarité énergétique de notre constitution psychique conscient-inconscient. L'absence de cette dualité dynamiquement complémentaire sonne le glas de tout ce qui existe, c'est le retour au néant. Ce qui précède est symboliquement exprimé par le diagramme du Taiji qui suggère l'union complémentaire des forces positives (yang) et des forces négatives (yin) animant l'ensemble du cosmos. Le cercle qui entoure le tout symbolise le Tao, force conciliatrice supérieure, Conscience cosmique. On constate que la partie noire (yin) contient un point blanc, et la partie blanche (yang) un point noir. Cette symbolique tend à montrer qu'aucun élément du monde observable n'est ni absolument positif ni absolument négatif. La création universelle manifeste le jeu dynamique, concomitant et concilié de ces deux forces où l'alternance des complémentaires donne sens à l'opposition des contraires.

Nous terminons ce court chapitre par deux citations, la première de Heisenberg cité par Koestler dans son livre « *Les racines du hasard* », et la seconde de Fouéré.

« Le concept de complémentarité a pour but de décrire une situation dans laquelle on peut regarder un seul et même événement dans deux systèmes de référence différents. Ces deux systèmes s'excluent mutuellement. Mais en même temps ils se complètent, et seule la juxtaposition de ces systèmes contradictoires procure une vision exhaustive des apparences des phénomènes ». (Heisenberg)

« Si l'on veut rendre à la mort une signification positive, il faut la relier organiquement à la vie, il faut saisir comment mort et vie se suscitent mutuellement, s'entrelacent dialectiquement. Sans la mort – c'est-à-dire sans le changement qui ne se laisse pas concevoir sans qu'elle intervienne sous quelque forme – il y aurait un enlèvement infini de la vie, un arrêt de la conscience dans la stupeur de l'identité... »

« ... Ainsi la mort, en essence, n'est pas l'opposé de la vie mais sa condition même, l'instrument de sa richesse (...) la source des renouvellements infinis. Aucune vie qui ne soit tissée, pénétrée de mort. L'une et l'autre sont comme les pôles, les fonctions constitutives de l'ultime réalité, qui n'est ni vie ni mort, mais incessante oscillation de la mort à la vie, et de la vie à la mort ... »

« C'est donc en intégrant consciemment la mort dans la vie que nous réaliserons la pleine, l'exacte signification de la vie. C'est en faisant de chaque instant la synthèse de la mort et de la vie que nous parviendrons à une vie sans illusion, que nous nous éveillerons à une perception authentique de la réalité. » (R. Fouéré)

Notons encore que Fouéré, faisant preuve d'une remarquable lucidité, voit la mort comme une fonction « négative » de la vie et nullement négatrice car, une fois encore, ce que nous appelons les opposés ne sont nullement des entités juxtaposées en interrelation. Les opposés n'existent que pendant leurs liaisons complémentaires dans l'instantanéité, dans la densité de l'éternel Présent.

Chapitre 10

Le moi et le tout

« On définit généralement l'individu comme une entité (...) douée d'une existence distincte et indépendante. Mais en ce sens absolu on ne trouve d'individus ni dans la nature ni dans la société, de même que l'on ne trouve nulle part des totalités absolues. Au lieu de séparation et d'indépendance, il y a partout coopération et interdépendance, depuis la symbiose physique jusqu'à la cohésion de l'essaim, de la ruche, du banc de poissons, du troupeau, de la famille et de la société » (Koestler)
« Vous existez parce que vous êtes reliés ». (Krishnamurti)

Un des faits le plus significatif de la condition humaine est la conscience de soi en tant que distinct dans l'isolement du processus « moi entité séparée ». C'est une des attributions d'*Homo sapiens* d'être un animal doué d'intellect ! Et pourtant, rien dans l'univers n'a la possibilité d'exister isolément. Tout est relation, l'univers est un tissu d'événements où chaque chose ne doit son existence qu'à la somme des relations qu'elle entretient avec tous les autres événements et réciproquement. En fait, nous faisons partie d'un ensemble coordonnateur des multiples fonctions individuelles, où chacun des éléments constituants participe à l'édification du tout en général et de chacune des choses en particulier.

Il est curieux de constater que cette solidarité universelle est (presque) complètement endormie dans la conscience humaine, recouverte qu'elle est par une image de soi en tant que distinct qui puise son énergie dans l'ignorance de l'Être essentiel. En réalité, l'homme est relié, et psychologiquement il est isolé dans et par la croyance d'être un moi séparé. Rappelons encore que la différence est réelle et naturelle, c'est l'isolement de la différence qui est un produit illusoire de la conscience humaine, avec pour corollaire la croyance d'être *au contrôle*.

L'existence de l'être humain est interdépendante de son environnement, du passé, du présent et du devenir de cet astre qu'on appelle la terre et sur laquelle il évolue. La terre est elle-même interdépendante du système solaire qui s'intègre à son tour dans un système galactique plus vaste encore et puis dans un amas galactique ... Ainsi de suite pour en arriver à l'univers dans sa totalité indivisible.

Qu'est l'univers, sinon le résultat et la condition d'entretien d'une multiplicité d'événements en état d'interdépendance, d'interconnexion, d'interliaison qui s'interconditionne mutuellement ? L'ensemble est organisé conformément au concept « d'ordre hiérarchique » en divers niveaux de complexité croissante. Chacune des parties se comporte comme un « holon » relativement autonome tout en subissant, par intégration, l'influence du tout. En d'autres termes, l'univers dans sa totalité résulte du jeu d'interconditionnement entre ses éléments constitutifs procédant à leur tour, par réaction complémentaire, de l'influence relationnelle qu'ils subissent en s'intégrant dans le tout qui les englobe. Tout et partie sont inextricablement solidaires au même titre que vie-mort, jour-nuit ... Dans cet ordre d'idée, chaque « holon » a donc des propriétés singulières qui sont déterminées par ses constituants élémentaires et aussi par son intégration dans une entité plus vaste. « Le tout est plus que la somme de ses parties », c'est évident puisqu'il intègre, il englobe, il coordonne en structurant une forme d'organisation hiérarchique (*holarchique*) entre chacun de ses éléments pour créer un ensemble relativement cohérent, un « holon » autonome (semi-autonome). Finalement, nous pouvons constater que d'intégrations en intégrations nous finissons par partager tous en commun le même grand ensemble universel.

Retenons deux points importants.

- 1) Chaque système possède indiscutablement une certaine autonomie individuelle en tant que totalité qui intègre d'autres sous-ensembles.
- 2) Chaque système ne peut exprimer ses propriétés singulières qu'en s'intégrant dans un autre ensemble qui l'englobe et dans lequel il occupe une place plus ou moins déterminée [1].

Chaque structure a donc une tendance à s'intégrer et une autre à asservir. Le « mesuré » (dans le sens d'une *attitude mesurée*) c'est évidemment l'équilibre entre l'autonomie individuelle d'un ensemble donné, qui témoigne alors en faveur d'une totalité relativement autonome, et d'autre part, une tendance à se subordonner, à s'intégrer comme sous-totalité dans un ensemble plus vaste (c'est un fait qui a déjà été analysé avec plus de précision dans les chapitres précédents). La *prérogative* de l'existence humaine est probablement liée à la (possible) conscience vécue que, bien qu'étant chacun unique en notre genre, notre unicité n'a d'existence réalisable qu'en fonction de la relation vitale que nous assumons avec le Tout universel. Notre vie ne peut se réaliser pleinement que si nous intégrons consciemment notre structure personnelle dans l'Organisme universel. Cette relation vécue nous permet d'exprimer dans l'instant présent notre manière d'être en harmonie avec le grand Tout et cela en vertu de l'unité universelle.

Il n'y a qu'une seule chose qui existe isolément : c'est la conscience du moi séparé. Mais cette conscience est illusoire. Alors, peut-on raisonnablement parler de l'existence d'une illusion ? Tout au plus nous pouvons dire que nous vivons dans un rêve : le rêve de la conscience séparée.

Nous savons aujourd'hui que l'évolution biologique et humaine est intimement liée à toute l'évolution cosmique. En fait nous le savons intellectuellement mais nous sommes incapables de l'éprouver réellement avec tout notre organisme, nous n'en avons pas une conscience vécue, nous sommes réceptifs aux mots mais non aux faits. L'être humain a toujours plus ou moins l'impression d'être « tombé » à un moment donné sur la terre, comme une apparition spontanée venue d'un « autre part ». Pourtant, de plus en plus clairement, la pensée scientifique de notre époque justifie l'existence de l'homme en affirmant que nous sommes tous les « enfants des étoiles », qu'en fait nous ne sommes pas « tombés » sur la terre, plus exactement, l'univers a « accouché » de l'homme, comme d'ailleurs de toutes les choses. Aucune singularité définie n'a d'existence possible si elle ne s'intègre pas dans le « corps universel ». Finalement, c'est le fait fondamental des relations qui assure, paradoxalement, l'existence des individualités qui ne sont séparées qu'en apparence.

Autrefois nos ancêtres pensaient que la vie trouvait spontanément son origine dans la matière inanimée. Le dix-neuvième siècle a vu la naissance de deux personnages qui ont marqué singulièrement la science de la vie et de son évolution.

1) Pasteur a posé un problème quasi insoluble en démontrant irréfutablement que les germes microbiens, en étant présent, partout, contaminent les endroits favorables à leur développement. Ainsi « les générations spontanées » de micro-organismes s'expliquent parfaitement par le phénomène de contamination ; il a démontré que la vie ne pouvait provenir que d'une vie préexistante, d'où la question insurmontable : comment la vie a-t-elle commencé ?

2) Darwin apporta une esquisse de solution en essayant d'expliquer que la vie serait apparue graduellement et par évolution en utilisant le temps, le temps qui additionne les données acquises dans le passé pour complexifier les formes vivantes que l'on voit dans le présent. Selon Darwin, ces différentes formes vivantes ne seraient pas apparues spontanément mais par de multiples modifications génétiques et fortuites

¹ « En descendant La hiérarchie qui constitue les organismes vivants des organes aux tissus, cellules, organites, macromolécules, etc., on n'arrive jamais à toucher le roc, on ne trouve nulle part les ultimes constituants auxquels s'attendaient autrefois les conceptions mécanistes de la vie. La hiérarchie est ouverte vers le bas comme vers le haut » (Koestler).

(?) [2] qui, par la sélection naturelle aidée par le temps et l'hérédité des nouvelles caractéristiques au bénéfice des descendants, aboutiraient finalement aux espèces connues aujourd'hui. Nous retiendrons essentiellement que Darwin, indépendamment du fait que sa théorie *doit* être remise en question, est le premier à avoir insisté réellement sur le fait que la vie en général n'a pu apparaître que par une succession de modifications selon la thèse du *hasard* associé à la *sélection naturelle*. Il a donné à la science de la vie en particulier et de la nature en général l'idée essentielle du temps historique qui additionne les acquisitions du passé et les nouvelles caractéristiques sélectionnées d'instant en instant.

La polémique ne porte pas tellement sur l'évolution (le déroulement temporel des événements) elle-même, mais plus exactement sur le comment de cette évolution chronologique qui n'a pu être cohérente et constructive que sous couvert d'une *involution causale* : la matière est *forte* de la vie, la vie est *forte* du psychisme individuel ; et la matière, la vie, le psychisme individuel sont *forts* de la Conscience universelle. La thèse de l'évolution temporelle – marquée par des *antériorités chronologiques* successives de l'atome à la cellule et de la cellule à l'être humain – n'est qu'une demi-vérité si elle n'est pas associée à son complémentaire qu'est l'*involution*, ou *antériorité causale* en tant que Présence intemporelle de l'Esprit Absolu comme Thème, ou Idée, ou Conscience, anticipant les structures matérielles, organiques et mentales.

Cependant, la croyance en un moi séparé est probablement l'obstacle majeur à l'intuition de la Conscience universelle ; et cette croyance est partiellement déterminée par la « force d'habitude » associative présente

² À ce propos notre position rejoint celle de R. Linssen qui se situe « *au-delà du hasard et de l'anti- hasard* ».

« ... *Ce que nous appelons évolution n'est que la distance entre la puissance (les potentialités infinies de l'essence de la matière) et l'acte (la manifestation ou l'actualisation de ces potentialités) au cours du temps ...* »

« ... *Il semble que les directives fondamentales présidant à tout le devenir évolutif émergent des profondeurs de la matière elle-même ...* »

« ... *Nous nous trouvons ici à un niveau et dans une optique se situant au-delà de nos catégories de hasard et d'anti-hasard par la mise en évidence d'une réalité qui les englobe et les domine ...* »

« ... *L'unité de direction que nous montre l'évolution biologique n'implique pas nécessairement une intention. Les potentialités infinies de l'essence de la matière agissent simplement par présence ...* » (R. Linssen).

Notons encore que le chapitre 6 aborde le même sujet sous un autre angle. A ce propos nous y citons Ruyer qui disait que « *l'erreur est de s'imaginer que la sélection naturelle dispense de toute intervention de la conscience. La sélection est certainement efficace ... mais elle ne vaut, pour construire, que sous couvert d'un thème conscient* ».

Remarquons qu'à propos de la finalité et de la causalité, Koestler nous dit que « *les débuts de l'évolution se cachent dans la brume (...) elle est un voyage dont on ignore le point de départ et la destination (...) et pour nier qu'il y ait un vent qui gonfle la voile il ne faut pas seulement aimer les hypothèses gratuites, il faut avoir aussi une certaine hargne métaphysique. Mais quant à dire que ce vent, venu du fond de l'histoire, pousse le navire devant lui, ou au contraire il le tire dans l'avenir, c'est une simple affaire de commodité ...* »

« ... *L'évolution n'est ni une foire d'empoigne qui ne dépendrait que du hasard, ni l'exécution du programme rigidement prédéterminé d'un ordinateur. Elle serait comparable à une composition musicale de type classique dont les possibilités sont limitées par les règles de l'harmonie et par la structure de la gamme, règles et structures qui néanmoins permettent un nombre infini de créations originales ...* »

« ... *On peut oublier la vieille devinette du grand architecte caché derrière la finalité. Le grand architecte, c'est depuis le commencement de la vie chaque organisme individuel qui a lutté pour tirer le meilleur parti possible de ses possibilités limitées ; et la somme de toutes les ontogenèses reflète l'effort de la matière vivante orienté vers la réalisation optimale du potentiel évolutionnaire de la planète* ».

dans l'évolution chronologique de la matière, de la vie et du psychisme individuel suggérée par Darwin, mais sans évoquer la notion d'*involution* expliquée plus haut.

« L'avidité de « devenir » provient d'une force d'habitude fondamentale. C'est sous son action que nous opposons le « vouloir vivre » au fait de vivre simplement. Le vouloir individuel s'arrogeant les seuls droits à l'existence s'oppose au « non-vouloir » d'un processus cosmique se suffisant à Lui-même ... »

« ... Notre passé biologique résulte depuis des temps immémoriaux de processus de devenir et de croissance. Notre structure psychologique tend à emboîter le pas aux habitudes qui depuis si longtemps ont régi nos structures matérielles et celles dont nous sommes issus. L'erreur consiste donc à superposer au devenir impersonnel des faits, une avidité, une identification, un attachement psychologique ... »

« L'histoire d'un univers est celle d'un processus d'associations continues (...) Dans cette perspective Les atomes s'associent aux atomes et forment les molécules. Les molécules s'associent aux molécules et forment les grosses molécules, bases des premières cellules. Les êtres monocellulaires s'associent entre eux et forment les êtres pluricellulaires (...) Cette force d'habitude associative se poursuit en nous par des tendances qui nous sont familières (...) La force d'habitude associative étendra les prolongements de son processus opérationnel dans le monde psychique. Le « penseur » s'associe à ses possessions matérielles et spirituelles (...) Aussi longtemps qu'en nous, le penseur s'imaginera « posséder » toutes ces choses, il sera « possédé » par elles ... » (R. Linssen)

Chapitre 11

L'individuel et le collectif

«Une nouvelle société n'est possible que si, au cours de son développement, un nouvel être humain se développe également ou, en termes plus modestes, si un changement se produit dans la structure de caractère de l'homme contemporain ». (E. Fromm)

Nous sommes cependant confrontés à une évidence quotidienne, un peu partout dans le monde nous assistons à des conflits et destructions tant individuels que collectifs (conflits économiques, problèmes migratoires, conflits armés, inégalité abusive de la répartition des richesses monétaires et planétaires, pollution, etc.). Au fond de nous-mêmes, nous voudrions que cela change, nous sommes parfois révoltés, nous ne voulons pas nous résigner à l'existence de la misère en nous et autour de nous! Nous savons bien, mais pas assez, que *nos âmes peuvent mieux*, que *quelque chose* en nous compromet l'orientation des actions humaines dans une direction spontanément positive, sensible et cohérente pour tous.

« Tel comportement destructeur de l'homme "méchant" peut paraître manifester une initiative, peut paraître résulter du jeu d'une force destructive active. En fait, cet homme "méchant" agit initialement pour s'affirmer (construction); c'est en vertu d'associations inexactement forgées dans l'ignorance que l'acte, commencé nécessairement pour construire, aboutit à une destruction prédominante. Si la pierre que je veux ramasser est trop lourde, ce n'est pas elle qui monte mais moi qui descend ; mais la force initiale active n'en a pas moins été dirigée vers le haut. » (H. Benoit)

La cause réelle de toutes ces souffrances ne peut pas être liée à la nature profonde de l'homme puisque, dans notre condition actuelle, notre comportement n'est pas déterminé par cette nature, mais par l'ignorance qui engendre l'identification à une image distincte de soi. Pour assumer cette image, l'individu s'engage dans un processus qui aboutit, d'une part, à l'isolement conflictuel entre les créatures apparemment séparées, et d'autre part, à la création de collectivités foncièrement égoïstes, isolées et conflictuelles. Nous sommes passés des conflits tribaux à des conflits entre les nations, puis à des rivalités économiques entre les continents ; aujourd'hui nous appréhendons des cyberattaques au niveau mondial, car l'ensemble de nos activités sont traitées par des systèmes informatiques. Donc, de l'épée au *numérique* rien ne change vraiment puisque nous nous préparons à des conflits pour le contrôle de l'information au sens le plus large du terme. Face à cette menace, imposée par quelques décideurs ignorant les lois fondamentales de la vie, de devenir des êtres conditionnés par l'idée d'un *consumérisme tyrannique* comme *archétype* du bien-être. Que faire ? Pour trouver *l'axe de notre bonheur*, il faut que notre esprit s'éveille à l'*intelligence intégrale*, une inspiration intuitive de *diriger notre attention vers l'intérieur*. Et cela à contre-courant de notre époque et de la mentalité actuelle qui sont entièrement tournées vers les progrès techniques, et tournent le dos aux recherches de la métaphysique traditionnelle (porteuse du patrimoine de sagesse immémoriale de l'humanité) en quête de "ce qui est beaucoup plus illimité", sans lequel la vie n'a aucun sens.

Le groupe, la nation, le monde lui-même sont, du point de vue moral, des formes de consciences collectives dépourvues d'organisation relationnelle ; ce « manque » prive ces collectivités des qualités essentielles qu'a un organisme, un tout organisé par les liaisons intimes de ses parties constituantes. De ce point de vue moral, le monde n'est donc pas plus que la somme de ses parties ; il est le résultat d'une simple addition des déterminations individuelles égotistes dont la caractéristique essentielle est l'isolement conflictuel. Observons par exemple une foule en mouvement où l'individu, en s'identifiant à celle-ci, se croit investi de pouvoirs spéciaux et en particulier sa capacité « innée » d'asservir, de dominer, se trouve

dangereusement augmentée. En fait, l'individu, pour mieux asseoir sa sécurité personnelle, se subordonne au groupe. Cette recherche de sécurité personnelle aboutit, paradoxalement, à une forme d'insécurité générale où les groupes respectifs s'affrontent, essaient de dominer les autres pour apaiser l'angoisse des individus qui s'y intègrent.

Dans cet ordre d'idée l'état « moral » du monde est la résultante de l'addition de milliards de nous-mêmes où chacun possède les mêmes caractéristiques fondamentales : égoïsme, isolement, état conflictuel. Krishnamurti déclarait fréquemment que « le problème du monde est un problème individuel ». *« Il est, selon lui, peu utile de changer les cadres extérieurs, les structures économiques, politiques, sociales, juridiques, si préalablement à ces réformes "de surface" on ne procède pas à la transformation radicale du cœur et de l'esprit des hommes destinés à utiliser ces structures nouvelles. »*

L'identification au groupe constitue une fois de plus la réponse que donne l'individu à son besoin irrationnel de transcendance. Ne pouvant trouver à l'intérieur de lui-même une identité profonde et réelle transcendant les limites de son moi apparent, l'individu s'intègre dans un groupe (religieux, politique, idéologique...) auquel il s'identifie. Le groupe devient vérité absolue qu'il n'est évidemment pas et au nom duquel l'individu agit ; en quelque sorte, et là est le grand danger, dès l'instant où nous nous identifions au groupe nous agissons par procuration, sans nous poser les bonnes questions, et surtout sans tirer les leçons de nos expériences de vie.

« L'homme naît fils de Dieu et totalement participant de la nature du principe suprême de l'univers, mais il naît amnésique, oublieux de son origine, illusoirement convaincu qu'il n'est que ce corps limité et mortel que perçoivent ses sens. Amnésique, il souffre de se sentir illusoirement abandonné de Dieu, et il s'agit dans le temporel en quête d'affirmations divinissantes qu'il ne saurait y trouver. » (Benoit).

La masse qui scande fanatiquement le nom de son idole est moins que la somme de ses parties puisqu'elle annihile le potentiel créateur de chacun des individus qui la compose. Mais une société organisée qui intègre complémentirement le potentiel créateur de chacun de ses membres rend possible la réalisation de grands projets qu'un seul individu, quelles que soient ses capacités, n'aurait jamais pu mettre en œuvre. Dans ce cas, la société d'individus est alors plus que la somme de ses parties. Cependant, l'utilisation des réalisations techniques et spéculatives serviront le bien-être de l'humanité, et non sa destruction, seulement si nous surmontons le *mur* entre notre évolution morale et technique par l'exercice de l'*intelligence intégrale*.

Paradoxalement, nous constatons que la créativité collective s'ébauche au sein d'une société d'individus qui est plus que la somme de ses parties ; l'utilisation négative des inventions nouvelles se fait souvent au nom d'un nationalisme idéologique qui met en danger l'existence même de la planète et de la vie qui l'habite depuis des millions d'années. En fait, quand des individus mettent leurs individualités créatrices en participation avec l'ensemble, nous assistons à un phénomène de société qui se veut fondamentalement constructif. Mais quand ces mêmes individus s'identifient au système et à leurs ambitions personnelles, nous assistons à un phénomène de société préparé à se laisser aller dans une *dérive identitaire* destructive.

À travers ce phénomène d'identification, l'individu et la masse exercent un dangereux sectarisme à l'égard de ceux qui n'appartiennent pas à leurs normes arbitraires. L'affirmation excessive des individualités considérées « isolément » (relation d'individu à individu) ne risque pas de déboucher sur des massacres collectifs. Ces derniers ne sont pas dus à l'affirmation individuelle mais, plus exactement, à l'intégration d'un certain nombre d'individus dans un système de référence auquel ils s'identifient démesurément. Toutefois, La raison de ce que nous pouvons considérer comme un dysfonctionnement de notre caractère individuel (le besoin de nous identifier à *quelque* chose) est que nous sommes rarement dans l'*action créatrice*, et plus souvent dans la *réaction* conditionnée par nos culpabilités, nos avidités, notre orgueil,

nos colères, nos jalousies, etc., qui sont des *écrans* émotionnels placés entre nous et notre *peur fondamentale de n'être plus*. C'est le paradoxe de notre condition humaine qui découle de la conscience d'être un *objet éphémère* dans le monde, mais sans être conscient simultanément et spontanément de notre Origine divine ; d'où la nécessité d'une compréhension intégrale dirigeant notre attention vers l'intérieur, vers la Présence de la Conscience universelle en nous.

De tout temps, depuis les massacres rituels jusqu'aux guerres impérialistes en passant par tous les conflits idéologiques, politiques, économiques, etc., les hommes s'entre-tuent par millions au nom d'un groupe qui serait le détenteur de la seule et juste vérité. Une (fausse) vérité qui tue! Mais en dernière analyse, le groupe, compris comme mouvement de masse qui étouffe l'*unicité individuelle* et non comme organisation créatrice au service de l'unité et du mieux-être collectif, n'existe que parce que l'individu a un besoin irrésistible de s'identifier à *quelque chose* qui sécurise illusoirement sa fragile existence en tant que moi distinct. Que nous le voulions ou non, l'initiative de base revient toujours à l'individu. Nous rejoignons donc parfaitement les termes de Fromm qui est cité en début de chapitre en insistant, en plus, sur la nécessité de *tourner notre attention vers l'intérieur* car l'*âme humaine* a pour fonction d'unir pratiquement le *dedans* et le *dehors*.

Chapitre 12

Le moi et la peur du non-moi

« Plus donc je m'affirme, c'est-à-dire plus je rentre en moi, dans mes minuscules frontières, et plus je me sens une pauvre chose entourée de menaces innombrables. »

« ... Or, plus je m'enfonce dans mon moi et plus tout ce qu'il exclut, c'est-à-dire le non-moi, devient effrayant. En d'autres termes, plus je m'affirme, plus je m'isole, et plus je prends peur. »

« ... La peur fondamentale donne naissance à la hantise de la sécurité. Identifié à ce moi fragile, dérisoire, la conscience individuelle tremble pour son destin. Toutes ces démarches sont une poursuite incessante des moyens par lesquels elle va pouvoir protéger cet édifice microscopique et menacé. » (R. Fouéré)

Dans cette multitude d'images mentales qu'on appelle le moi, l'être humain pense trouver une certaine sécurité, mais c'est un manque de pénétration psychologique qui lui fait croire cela, en réalité à force de chercher sa sécurité dans le processus du moi, il ne fait qu'accroître, et de plus en plus, son angoisse intérieure.

Le moi en tant qu'être qu'il n'est pas est une abstraction psychologique à laquelle nous nous identifions absolument. Pour imaginer l'événement nous pouvons comparer le moi à une propriété privée virtuelle qui a la possibilité d'agrandir son espace imaginaire en accumulant des « choses » intellectuelles, matérielles, affectives, ... conformes à l'histoire du propriétaire.

Le moi, en accumulant des choses qui l'affirment pense qu'il est plus, en réalité, il a plus.

Ce qui est fondamental, c'est que le domaine du moi, même s'il a la possibilité de s'agrandir indéfiniment jusqu'à sa mort, il n'en restera pas moins circonscrit dans les limites mentales qu'il s'impose en vue de correspondre à l'image créée. Cette situation entraîne évidemment un état d'isolement de plus en plus précis qui détermine rigoureusement la dualité moi/non-moi. Il est normal et naturel que nous ayons une personnalité distincte, au même titre qu'en observant une mosaïque on distingue une variété de couleurs s'harmonisant et se complétant mutuellement pour former un tout cohérent. En réalité nous avons un moi (même de multiples "moi"), mais nous ne sommes pas ce moi ou ces "moi". La nuance est essentielle.

L'erreur consiste à identifier l'être au moi, à nos particularités relatives que nous consacrons absolument dans l'image de soi en tant que distinct, et au sentiment d'être le maître du jeu. L'être humain, pour se sentir exister, doit donc correspondre obligatoirement et rigoureusement à l'image qu'il a de lui-même en tant que distinct associée à des états affectifs propres à chacun.

Il semble évident que plus l'individu se définit précisément, plus aussi il s'oblige, par besoin de sécurité personnelle, à coller vigoureusement à son moi limité en se détachant et en s'opposant à tout ce qui ne lui est pas directement bénéfique. La peur du non-moi est maintenant établie : l'individu, refusant l'échec que l'adversité pourrait lui imposer, tremble devant l'éventualité de sa mort inscrite en négatif dans tout ce qui n'affirme pas directement ou indirectement sa représentation égotiste.

En d'autres termes, nous constatons que le moi ne peut s'affirmer qu'en s'isolant, qu'en s'enfermant dans des limites de plus en plus précises. Il cherche la sécurité dans un processus qui est par lui-même générateur d'angoisses. En effet, le phénomène d'identification insécurise par peur de n'être pas conforme à l'image de soi, et il y a évidemment une multitude d'événements non affirmatifs qui sont alors inévitablement considérés comme une menace pour notre moi s'en trouvant totalement insécurisé dans les profondeurs de son existence réelle et imaginaire.

Essayons, même au risque de nous répéter, d'encore préciser la situation. Chaque événement qui ne confirme pas notre moi, chaque humiliation (la plus petite soit-elle), chaque échec (le plus petit soit-il), en

bref tout ce qui contrarie notre définition de nous-mêmes et, plus généralement, notre sentiment d'équilibre intérieur est radicalement exclu ou même détruit en fonction de nos possibilités d'action sur les événements profilant à l'horizon le spectre de la mort en général et de celle du moi en particulier.

En réaction à cette peur fondamentale de n'être plus ^[1] nous renforçons le processus de fausse sécurisation que sont la consolidation de notre monde intérieur et l'angoisse devant l'immensité intraitable du non-moi. Le cycle est ainsi bouclé, et tout recommence indéfiniment, car seule l'extinction du moi en tant qu'être qu'il n'est pas (rappelons-nous : le moi n'est qu'avoir et avoir plus) peut mettre un terme au processus. Précisons que le moi se consolide de diverses façons, en accumulant des biens matériels ou intellectuels, en se couvrant de l'amitié des autres, en s'identifiant à un groupe social, à une idéologie, à des compétences particulières, à des désirs assouvis ou non, à des peurs ... Le non-moi n'est pas nécessairement tout ce qui est extérieur à nous. Les autres, les événements, les situations nouvelles etc., quand ils ne contrarient pas notre image intérieure sont en quelque sorte assimilés, digérés par le processus du moi qui intègre alors le monde extérieur dans le cadre rigide de sa structure personnelle afin de consolider, de renforcer le système de référence ou ego. Dans ce cas précis, le monde extérieur (les autres, les événements ...) constitue la « nourriture » indispensable donnant force et vigueur à notre volonté égotiste d'être en tant que distinct. Notons encore que le processus contraire se réalise aussi quand c'est l'individu lui-même qui se laisse absorber par le monde extérieur, il se subordonne à lui parce que celui-ci est trop vaste pour être assimilé par une structure personnelle (songeons par exemple à la nation à laquelle certains individus s'identifient énormément).

Le non-moi, ce n'est donc pas le monde extérieur en soi, mais, plus exactement, le monde extérieur qui contrarie l'existence du processus du moi ^[2].

¹ Assimilant le moi à l'être, toute négation du moi ne peut être ressentie que comme une négation de l'être lui-même. La négation du moi, pas seulement du moi physique mais aussi de l'image psychologique, est vécue comme la mort de l'être.

« *Le vœu profond de l'homme, c'est la sécurité de tout ce qui compte pour lui. Le « paradis » n'est pas un lieu où on triomphe de son adversaire, mais un lieu où il n'y a pas d'adversaire.* » (H. Benoit).

² À lire absolument, le livre de René Fouéré *Krishnamurti, la révolution du réel*, Le Courrier du Livre.

Chapitre 13

Déconcertante réalité psychologique

« Ce que nous avons conscience d'être, ce que nous prétendons être, nous ne le sommes pas ! C'est un fait déconcertant mais psychologiquement indiscutable. » (R. Fouéré)

Chacun d'entre nous a l'intime conviction d'avoir une connaissance parfaite de soi, c'est d'ailleurs une de nos certitudes la plus permanente qu'à ce propos nous n'avons rien à apprendre qui puisse nous faire douter de ce que nous pensons être.

Et pourtant... L'étonnante réalité psychologique démontre régulièrement que nous ne sommes pas ce que nous pensons être.

Plus exactement, nous aimons nous attribuer des qualités particulières en vue de toujours mieux affirmer l'image distincte que nous avons de nous-mêmes. Il y a dans notre psychisme une dualité paradoxale inhérente à « notre vouloir être en tant que distinct ». C'est-à-dire qu'en apparence, aux yeux des autres et aussi suivant l'image que nous avons de nous-mêmes, nous avons tous des caractéristiques qui nous singularisent. C'est un fait observable quotidiennement, nous disons par exemple de quelqu'un qu'il est bon, courageux, intelligent, etc. Mais la réalité psychologique, dès lors qu'elle se situe dans le cadre du « vouloir être en tant que distinct », est totalement différente.

Précisons la question. La direction particulière que nous donnons à nos activités est conditionnée par l'image intérieure qui se veut distincte et qui n'a d'existence possible en tant que telle que si l'image opposée existe quelque part. C'est grâce à ce principe, à ce système de dualité conscient que toutes les qualités distinctes, qui se veulent distinctes au sein d'un moi conscient de lui-même, doivent leur existence.

Dès lors, on commence à très bien comprendre que le fait même de s'affirmer en tant que distinct en se couvrant de vertus particulières, impose à l'individu, soi-disant vertueux, le désir que ses qualités ne se généralisent pas, sinon son affirmation distincte perdrait tout de sa valeur subjective, plus rien qui puisse consolider l'existence de son moi et son caractère fondamentalement égotiste. C'est-à-dire l'exaltation du « moi personnalité » en tant que « personnage distinct » habité par le sentiment d'être une entité séparée.

Peut-on raisonnablement penser qu'un être humain spontanément “bon” (par opposition à un être qui se veut bon en tant que distinct, qui “aime être appelé bon”) puisse désirer, consciemment ou non, que la méchanceté, l'indifférence, en bref tout ce qui est contraire au principe même de la bonté et qui est nécessaire à la consolidation de son affirmation distincte, continuent à exister “en dehors de lui” ?

Nous voyons donc qu'il y a une différence fondamentale entre, d'une part, être simplement et naturellement bon et, d'autre part, garantir le moi des qualités qui consolident l'image extérieure de la bonté, et ce pour s'affirmer en tant que distinct. L'être humain qui est spontanément lui-même n'a aucune conscience de lui en tant que distinct, et se trouve dans l'impossibilité psychologique de se regarder vivre. D'ailleurs, dans les instants d'actions spontanées, la dualité penseur-pensée se dilue complètement, nous sommes psychologiquement hors du temps, il n'y a pas l'identification aux mémoires passées.

« Comme l'expansion du moi, née d'un désir de sécurité crée l'insécurité sociale, on a développé une morale qui s'oppose en apparence à cette expansion, mais qui n'est encore qu'une recherche de sécurité et d'affirmation personnelles plus subtiles.

Cette morale invite l'individu à détruire en lui-même certains caractères réputés « égoïstes », pour acquérir des caractères « opposés » qui passent pour généreux et vertueux.

Mais, quoi que ces derniers puissent être en soi, dès que l'individu les revendique consciemment, s'en prévaut, en fait des attributs flatteurs de son personnage, ils se trouvent falsifiés, corrompus.

Ils deviennent de simples instruments de définitions, d'affirmations personnelles, et, par-là, se révèlent de même essence que les caractères qu'ils remplacent et auxquels on prétend les opposer.

L'être qui a besoin de se sentir revêtu d'une qualité – et les morales traditionnelles s'attachent à cultiver en chacun de nous ce besoin – s'oblige implicitement à vouloir que soit maintenue en existence la "qualité contraire". » (R. Fouéré)

L'être humain n'éprouve pas habituellement la réalité sous-jacente à la multiplicité infinie des êtres et des choses ; pas plus qu'il n'éprouve ordinairement ce qui globalise la multiplicité par l'intégration effective des parties dans l'indivisible totalité de l'univers envisagé comme un tout organique. Il ne perçoit pas ce qui est sous-jacent à la multiplicité infinie des phénomènes, pas plus qu'il ne perçoit leurs liaisons intimes et variées à l'infini qui les relie explicitement dans le Grand Tout Cosmique.

C'est un peu comme si nous ne pouvions porter notre regard qu'au-dessus de l'unité de principe des choses manifestées, et qu'en dessous de l'unité de structure qui les relie inextricablement pour former un ensemble indivisible. « Au-dessus » et « en dessous », Homo sapiens ne peut voir que l'apparente séparation des êtres, des choses et des événements. À ce niveau de perception il est incapable de vivre pleinement leur unité originelle et leur unité de structure manifestant l'Un immuable dans la cohésion du Tout. L'être humain, dans sa conscience dualiste des choses, vit comme s'il était une singularité isolée du fonctionnement spontané de la totalité.

Il nous faut distinguer la personne qui se contente d'exprimer ses qualités singulières selon sa propre sensibilité et celle qui tient à tout prix à insister sur sa distinction, sur sa différence particulière. En agissant de la sorte, cette personne transforme sa différence, ce qui la distingue de tous les autres êtres en une valeur arbitraire sur laquelle repose un jugement qualitatif et partial par comparaison avec autrui. Il y a là, confusion entre différence et identité. La personnalité de l'une se contente d'être, sans jugement de valeur. Celle de l'autre est essentiellement distinctive et oppositionnelle puisqu'elle repose, pour l'essentiel, sur des jugements de valeur non relativisés et trouvant leur pleine signification dans l'opposition avec les autres afin de renforcer l'image initiale. Par rapport à ce qui vient d'être dit, nous pouvons avancer l'idée que la personne qui est spontanément elle-même en fonction de sa sensibilité profonde n'a aucune conscience d'elle en tant que distincte et opposée. En elle, la dualité penseur-pensée s'est complètement dissoute, elle est jaillissement de conscience dans l'instant présent ; et à l'intersection du moi et du monde elle exprime spontanément son unicité individuelle. Cette personne a, en quelque sorte, franchi l'abîme séparant la « conscience oppositionnelle » de soi et la « conscience relationnelle » de soi. La première affirme et renforce la solitude du moi devant autrui et le monde, elle est séparatrice et conflictuelle, elle crée l'illusion d'une existence indépendante. La seconde affirme et renforce l'interdépendance du moi,

d'autrui et du monde, tout interpénètre tout ; elle est unificatrice et montre que le fait relationnel est fondamental et inséparable de l'unité originelle.

Chapitre 14

L'Immortalité psychologique

Le titre de ce chapitre est sans ambiguïté, il implique la possibilité d'un vécu, sous forme de sensation, de la vérité globale, de la totalité de ce qui est. Il s'agit d'une Présence où passé, présent, futur sont comme enroulés et existent simultanément ; d'une Présence où l'espace n'est pas fragmenté entre un ici et un là-bas ; au cœur de la Présence, les intervalles usuels dans les déclinaisons du temps et dans les grilles spatiales sont absents, car la sensation de vérité globale est prioritaire sur la pensée et l'émotion.

« Chaque matin, à mesure que nous reprenons conscience de nous-mêmes, nous voyons resurgir l'insistant cortège des projets qu'hier n'a pas achevés, des problèmes qu'il n'a pas résolus. Il nous semble que nous tournons en rond; que l'échelle que nous gravissons se ploie, s'enroule sur elle-même, devient cage d'écureuil; la cage du processus du moi, des montées illusoire, des ascensions stériles. »

« ... Dans son aspect logique, l'immortalité peut être conçue comme une sorte d'équilibre, qui est dépassement, entre deux notions, contradictoires et communes, ayant entre elles un rapport secret dont nous ne prenons que rarement conscience. » (R. Fouéré)

La première chose qu'évoque le mot immortalité c'est l'idée de continuité, et plus exactement encore la continuité de notre moi dans l'espace et dans le temps, peu importe finalement d'être ici ou autre part, l'important pour nous c'est la persistance de la conscience du moi et de ses intérêts particuliers. Dans ces conditions tout serait formidable [¹], la peur fondamentale de n'être plus (image de mort) disparaîtrait pour toujours, nous pourrions enfin vivre la certitude apaisante que notre moi subsistera par-delà l'espace et le temps.

Essayons un peu d'oublier le concept commun d'immortalité, ce que nous avons appris à propos de la vie et à propos de la mort. Essayons de penser indépendamment de nos idées reçues, d'imaginer un état d'être qui se renouvelle indéfiniment, qui se vit totalement dans l'instant présent, jusqu'au bout de lui-même, jusqu'à sa propre mort vécue consciemment pour renaître à soi-même, complètement libéré du fardeau de notre passé mémoriel et de notre implantation spatial sur la Terre, car la vérité globale est sans limite.

La vie est un processus en évolution, la mort est un processus qui arrive au bout de lui-même, c'est le « vide » nécessaire qui rend possible la naissance d'une ère nouvelle. Tout ce qui est vivant évolue globalement vers la mort, mais la mort elle-même est un processus de l'instant, l'aboutissement et le point de départ de toute chose.

Nous constatons donc que tous les systèmes évoluent dans la direction de la mort. Tant que le système est globalement vivant, il l'est parce qu'il réalise, d'instant en instant, une synthèse parfaite entre la construction et la destruction (phénomène de renouvellement) de ses éléments constitutants. Nous sommes intégrés dans un processus où naissance-vie-mort cohabitent complémentaires pour créer, sans commencement ni fin, le fait stupéfiant de l'existence de l'univers dans sa totalité et aussi dans ses singularités indéfinies.

Cesser de s'identifier au moi est la condition sine qua non pour réaliser effectivement et en pleine conscience le fait de l'immortalité. L'identification au moi – à nos limites considérées comme nos seules réalités fondamentales – nous ferme, psychologiquement, à l'épanouissement dans notre conscience du processus naissance-vie-mort.

¹ La certitude de notre mort est un élément fondamental dans la structure de notre psychologie. À elle seule, cette certitude anime le débat intérieur entre l'être et le néant en fonction que les événements nous affirment ou non dans l'image distincte que nous avons de notre être. Il n'y a pas de moi heureux, les croyances quelles qu'elles soient n'effacent pas la condition insatisfaisante du processus du moi.

Par rapport à notre moi, la mort symbolise le néant absolu, mais dans l'optique du détachement, la mort n'est plus le néant absolu, elle se présente sous forme d'un « passage », d'un « espace-temps » vide qui nous renouvelle d'instant en instant. Dans cet ordre d'idée, la mort est le fondement même de l'acte créateur, c'est la capacité intérieure que possède tout organisme d'associer complémentaires les phénomènes de vie-mort-naissance pour se restructurer, se renouveler de moment en moment.

Cette capacité intérieure de renouvellement, notre corps physique la détient, nous savons effectivement qu'en chaque instant de toutes nos années, les cellules de notre corps meurent et se renouvellent pour nous créer jusqu'à notre mort globale. Par contre, dans notre conscience limitée à notre moi, la continuité voulue prédomine incontestablement ; nous sommes incapables d'expérimenter consciemment le fait de l'immortalité dans le processus naturel naissance-vie-mort puisque nous vivons en fonction de notre passé psychologique (le moi) qui veut durer dans une continuité statique. Dans cette situation, l'angoisse de la mort est prédominante, cette prédominance engendre un refus de la mort qui interdit partialement la conscience vécue de la complémentarité des phénomènes de la vie et de la mort, c'est-à-dire la sensation de la vérité holistique.

Nous savons, depuis Darwin et Pasteur, que la théorie des « générations spontanées » est une représentation du monde vivant, de son évolution, peu crédible. En réalité, toutes les formes vivantes, l'homme y compris évidemment, sont les résultats et les conditions d'entretien du processus de l'évolution cosmique, biologique et humaine dans le cadre de l'unité universelle qui englobe un temps « historique », un temps qui accumule les informations passées et les éventuelles mutations successives. La mort n'est pas l'effacement de tout dans le sens de la destruction, elle est l'aboutissement complémentaire de l'aspect vie d'un système déterminé au sein d'une réalité globale indivisible qui se crée et se recrée sans fin en mettant en jeu, dans son intimité élémentaire, le processus complémentaire de vie-mort-naissance.

Dans le cadre de cette complémentarité impartiale, l'aspect mort de l'existence en particulier renouvelle probablement l'aspect vie de l'existence en général. Dans notre organisme en perpétuelle recréation, la mort de l'aspect vie des cellules en particulier, renouvelle l'aspect vie de notre corps en général. Notons que le jeu vie-mort-naissance ne soutient pas uniquement l'existence organique végétale, animale et humaine, mais aussi l'existence de tous les phénomènes à la fois physique, biologique et cosmique. Nous savons, par exemple, que les noyaux atomiques sont formés de particules élémentaires qui changent continuellement d'individualité pour soutenir la cohésion, donc l'existence, du tout.

Au-delà de ces aperçus philosophiques, la seule chose qui nous importe réellement dans le présent, c'est la réalisation vécue, dans le cadre de notre conscience, du fait de l'immortalité dans l'expérience effective, sous forme de sensation, de l'existence complémentaire de la vie, de la mort et de la naissance. La complète réalisation de l'homme, « l'éveil suprême » à l'ultime réalité de son être et du monde doit obligatoirement passer par la mort du moi, la mort de ce désir insatiable d'être et de rester quelque chose conformément à l'image psychologique que nous avons de nous-mêmes.

En fait nous perpétons indéfiniment dans notre présent notre passé psychologique en nous identifiant avec notre mémoire de nous-mêmes dans ce passé. Le moi, qu'on le veuille ou non, est la manifestation d'un désir de continuité. L'effacement du moi marque l'avènement d'une conscience nouvelle où les pensées et les actes ne cherchent plus systématiquement à se donner une continuité en fonction de l'image de soi. Chaque pensée, chaque acte, constituent en eux-mêmes et par eux-mêmes une véritable naissance, dans cet état de conscience nous vivons, psychologiquement, une succession de morts (les pensées et les actes s'achevant complètement sans continuité voulue) et de naissances (les pensées et les actes n'étant pas subordonnés partialement à leurs antécédents). La Présence vécue de la sensation de la vérité globale est comme sous-jacente à chacune de nos expériences, et donne à celles-ci une dimension nouvelle.

Fouéré fait remarquer très justement « *qu'il existe deux types de continuité, dont l'une est celle de l'être même, et l'autre, celle d'une idée que cet être se fait de son être.* »

L'être humain, de son vivant, aurait la possibilité de mourir à lui-même en tant que moi pour renaître d'instant en instant au sein d'un éternel présent. Il cesserait de penser dans la « durée » qu'il est un moi distinct en fonction de l'identification au passé. La connaissance vécue de sa propre illusion lui permettrait de se restructurer, de se réorganiser en adéquation parfaite avec le mouvement présent de la vie qui est totalité indivise.

Seule cette expérience unique et ultime peut libérer Homo sapiens de sa peur ancestrale de la mort, il comprend enfin que mort et vie sont phénoménalement complémentaires l'une de l'autre, elles participent toutes deux de la création universelle. Quelle que soit notre position dans l'univers, nous sommes toujours, par rapport à un ensemble déterminé, soit les représentants de l'aspect positif relatif, soit les représentants de l'aspect négatif relatif. D'autre part, en tant que tout, en tant qu'ensemble relativement autonome nous restons fondamentalement les représentants de l'union complémentaire des deux aspects relatifs qui manifestent en « surface » l'ultime Présence à la source des « dix milles choses ». Il est probable que l'être humain a la possibilité d'embrayer sa conscience (qui exprime alors l'intelligence indépendante) sur ce lien intime qui unit, à la source inexprimable, la multiplicité des êtres et des choses, multiplicité qui retrouve un équilibre complémentaire dans le tout indivisible. En réalité, seul est le Principe Absolu, le reste est vie-mort-naissance...

Chapitre 15

Conscience universelle et principe unitaire

Nous pensons qu'il y a deux formes fondamentalement différentes de croyances quant à la réaction mentale qu'elles engendrent selon que nous adhérons à l'une d'elles.

D'une part, nous constatons l'existence d'une multitude de croyances qui affaiblissent la vitalité naturelle de l'esprit dans une sorte de complaisance religieuse, philosophique, morale... Elles n'impliquent aucune réalisation consciente et vécue puisqu'elles constituent par elles-mêmes une finalité en dénouant illusoirement nos incertitudes intérieures en CERTITUDES imaginaires.

D'autre part, il y a la « croyance postulat » qui, pour se réaliser effectivement dans notre vie quotidienne, doit être reliée à un travail intérieur fondé sur la vigilance de l'instant. C'est-à-dire une attention optimale de notre intelligence ayant pour objectif de « vider » l'esprit de toutes les certitudes imaginaires, de nos fausses identifications et d'aboutir « au silence mental ». Ce « non-faire » mental actualise en nous une conscience fondamentalement nouvelle, en résonance authentique avec « ce qui est », indépendamment de toutes formes de préjugés et de compositions intellectuelles figées.

En écrivant ces lignes nous exprimons notre foi en l'existence d'un principe universel actualisable concrètement dans notre conscience (passage de la « croyance postulat » à la réalité vécue) ; nous pensons que cette actualisation concrète est inhérente à l'ultime croyance qui consiste à admettre (et puis à accepter) qu'il n'y a réellement rien à croire, que la réalité ne peut vraiment s'inscrire consciemment dans le vécu de l'existence que dans la foulée de « l'Inimaginable », de « l'Indéfinissable », de « l'Indescriptible » transcendant nos conceptions traditionnelles et duelles de bien et de mal, de vie et de mort, de dieu et de diable, etc. Alors, comment imaginer quelque chose qui n'est ni « dieu » ni « diable » mais qui en est, à la fois et en même temps, le principe immanent et transcendant. Comment, sinon en excluant à ce niveau précis l'imaginaire – qui fut une aide dans la formation du postulat mais une entrave pour sa réalisation vécue –, en comprenant une fois pour toutes que ce « quelque chose » de fondamental est foncièrement inaccessible au processus de notre pensée.

Uniquement un esprit « vide » de toutes croyances, de toutes pensées ayant pour thème le réel peut s'éveiller spontanément à l'être de tous et de toutes choses. Admettre qu'il n'y a rien à croire implique nécessairement le seul travail intellectuel de déblayage que nous puissions faire dans le cadre d'une possibilité d'éveil spirituel.

« La mission suprême de la pensée consiste, provisoirement, à prendre conscience de ses limites, pour se laisser dépasser par une vision globale d'un niveau supérieur ... » (R. Linssen)

Quand l'homme transcende la dualité corps-esprit présente dans la dysharmonie parfois palpable de sa raison et de son affectivité, il retrouve enfin la liberté de la « condition non séparée », la liberté d'être réellement lui-même – c'est-à-dire libre du sentiment d'être une entité séparée – en chaque instant de son existence. Coïncider parfaitement avec soi-même, c'est aussi coïncider parfaitement avec toute chose et cela en vertu de l'unicité originelle de la multiplicité.

La conscience vécue de la « condition non séparée » en fonction de l'origine nouménale de toute chose, et manifestant sa présence dans l'univers par le caractère indissoluble et complémentaire de ses parties apparemment séparées, est la cause-effet de l'extinction du processus du moi, extinction qui nous solidarise à la totalité de l'univers et à son principe unitaire. En d'autres termes : **L'ultime réalité des êtres et des choses se manifeste existentiellement dans l'indivisibilité de l'univers envisagé comme un tout organique ou chacune des parties est solidaire de toutes les autres. La prise de conscience de cette**

solidarité indissoluble implique probablement et en même temps la conscience vécue de la nature profonde de l'homme et de l'univers. Nous touchons ici l'Inexplicable : le silence mental s'impose, il est à la fois libérateur et révélateur.

Il est étonnant de constater avec quelle acuité intellectuelle nous pouvons prendre conscience de l'absurdité de certains de nos comportements sans pour autant changer effectivement.

D'une part, la raison démontre irréfutablement le caractère erroné de certaines de nos réactions face à l'événement et, d'autre part, nous sommes dans l'incapacité de changer effectivement dans le vécu quotidien en percevant globalement l'événement à travers notre réalité psycho-physique.

D'où vient cette difficulté de faire coïncider parfaitement les évidences intellectuelles et l'attitude juste de l'être humain qui, harmonisant toutes les puissances de son être, met sur la même longueur d'onde à la fois sa raison et son affectivité. C'est précisément le caractère fragmentaire de notre personne qui fait défaut. Dans notre situation habituelle, nous percevons les événements en fonction d'une affectivité et d'une raison qui se contrecarrent mutuellement. Mais dès que le mental cesse enfin de créer et de recréer indéfiniment une image intériorisée de nous-mêmes nous cessons alors de chérir un moi illusoire pour adhérer à l'unité originelle de l'être, en nous s'éveille la « Conscience- Présence ».

L'être humain « réalisé » situe ses perceptions premières en amont de ses réactions physiques, affectives et mentales. Il est déterminé par une conscience dégagée du processus d'identification psychologique ; ses caractères affectifs et rationnels se subordonnent à la « Conscience-Présence » qui englobe et domine les deux pôles relatifs (affectif et intellectuel), et s'ajustent au mieux à « ce qui est » : c'est l'action de l'« intelligence indépendante » en nous ou de l'« individuation », c'est-à-dire la réalisation de notre « unicité individuelle ».

L'état précédent était marqué par la rupture affectivité-raison, ayant pour seul point de référence une sensibilité affective et une posture intellectuelle disjointes. Par la prise de conscience de l'unité sous-jacente, nous rencontrons la possibilité de réconcilier toutes les puissances de l'être devant le monde perçu dans son unité de principe et de structure ; nous sommes consciences du centre unique et principiel de la pluralité infinie des mondes et de notre monde dont, désormais, nous appréhendons l'unité fondamentale avec le « Tout-existant ».

L'avènement de l'« être nouveau », sa naissance, est inhérent à la mort du « moi » en tant qu'entité séparée. Cette mutation psychologique, si elle est bien précédée par un long travail préparatoire ne peut, en fonction de sa nature même, que s'actualiser brusquement dans une forme de présence totale ; le travail intérieur précède la « réalisation totale » sans en être pour autant la cause première. **L'éveil à l'« ultime réalité » ne peut se réaliser que lorsque tout travail cesse définitivement. L'« ultime réalité » n'étant rien d'autre que l'« ultime compréhension » qu'il n'y a aucune séparation entre le Soi et le monde phénoménal, pas qu'il n'y a de désunion entre une chose particulière et la Totalité Une.**

Il faut comprendre que tout travail intérieur habituel laisse supposer un résultat. Psychologiquement, nous sommes dans l'attente d'une réalisation prochaine qui nous emprisonne dans les mailles du temps, d'un temps qui est l'exclusivité de l'être pensant. En fait nous vivons dans l'attente de devenir quelque chose d'autre que ce que nous sommes. Mais la réalité est intemporelle, elle ne peut résulter de l'attente de quelque chose. La réalisation complète de soi est donc une forme d'adhérence peu ordinaire à l'instant présent. Plus ou moins libre, plus ou moins soi-même n'existe pas car dans le domaine de la pure compréhension, il n'y a pas de demi-mesure, pas de marchandage possible. Le seul instant qui est réellement, c'est le moment présent au sein duquel nous sommes toujours proches de l'unité fondamentale, mais victime d'une ignorance complète, nous vivons dans l'illusion du « moi », dans la dualité être-paraître

qui est compensée par l'adoration d'une image de soi en tant que distinct. La vérité ne se construit pas, elle est en absolue indépendance, il n'y a dans ce domaine rien à faire, l'approche est indirecte et négative dans le sens d'un détachement progressif par rapport à nos représentations mentales car la partie ne peut saisir le tout. Aucune démarche intellectuelle ne conduit à la vérité profonde des êtres et des choses, elle ne peut foncièrement pas être un résultat, elle nous envahit quand nous nous perdons totalement dans l'instant présent.

« ... Si en la cherchant ailleurs nous ne trouvons pas de réponse à l'énigme que le monde paraît nous poser, si personne d'autre ne peut nous la donner, c'est sans doute parce que, à notre insu, elle se trouve en nous-mêmes, masquée ou déformée par l'illusion de notre séparation d'avec le monde, d'avec autrui. » (R. Fouéré)

« La vérité est un pays sans chemin » (Krishnamurti)

Dans un monde d'insensibilité organique et affective, le chaud, le froid, la joie, la peine, etc., n'existeraient pas. En fait, seul existe un mouvement général de la matière qui, en se donnant à nos sens divers et les territoires cérébraux correspondants, prend une forme particulière que nous appelons, suivant les cas, lumière, chaleur, musique, etc., et que nous jugeons positivement ou négativement. La matière possède des potentialités infinies qui pour s'actualiser singulièrement doivent nécessairement interférer avec un appareil récepteur. C'est de la sorte que le rayonnement électromagnétique devient lumière dans un monde de voyants; les vibrations de molécules d'air deviennent des sons dans le monde des entendants; l'intensité des mouvements moléculaires devient sensation de chaud ou de froid dans le monde de la sensibilité tactile... Il s'établit entre le monde et nous des contacts relationnels engendrant des perceptions partiellement adéquates. Nous parlons de perceptions partielles parce que sujet et objet ne combinent que leur périphérie respective. Mais perceptions relativement adéquates puisque nous constatons qu'il y a entre le monde et nous une relative possibilité d'existence commune et des résonances particulières impliquant que les données issues de nos perceptions sont utilisables dans le vécu quotidien. Nous sommes consciemment connectés aux autres et au monde par les caractères superficiels des uns et des autres ; et nous sommes spontanément incapables d'appréhender de manière holistique, et surtout en toute conscience, l'intimité et la simplicité de nos relations avec la totalité de « ce qui est ». Sans l'ultime compréhension il est impossible d'entrevoir l'unité fondamentale de tout ce qui existe, et de voir que l'Essence des êtres et des choses, de ces infinies différences qui peuplent les mondes, est pure « Conscience-Présence ».

Chapitre 16

Science et connaissance de l'homme

La science a attiré mon attention dans la mesure où elle convergeait vers certaines notions issues de la métaphysique traditionnelle plusieurs fois millénaire, et prioritairement cette idée d'une unité fondamentale présente et agissante à tous les niveaux de la réalité.

Les données abordées dans ce chapitre sont évidemment loin d'épuiser le sujet. Elles constituent la confirmation de notions qui pourront éventuellement nous aider à comprendre l'unité organique de l'univers à la fois un et multiple. J'ai toutefois l'intime conviction que la science ne lèvera jamais complètement le voile sur l'essence ultime de la matière, la science moderne elle-même confirme d'ailleurs ce doute.

« Il existe une limite dans l'infiniment petit où cesse toute possibilité de divisions ultérieures parce qu'au-delà de cette limite se situe l'unité indivisible de la pure essence. » (R. Linssen)

L'ultime réalité des êtres et des choses, « Là » où il n'y a aucune désunion entre une existence particulière et la Totalité Une cosmique, se « situe » au-delà de toutes nos conceptions traditionnelles ; elle fait appel dans sa manifestation consciente à une forme d'intelligence complètement nouvelle, une intelligence de soi et une lucidité holistique apparentées à une véritable transformation psychologique et intellectuelle.

Quelques faits marquants :

A. Quelle que soit notre position dans l'univers nous aurons toujours l'impression d'occuper la place centrale. Heureusement, Copernic, suivi de Galilée et Kepler, voyant au-delà des premières apparences, ont remis les choses en place, non seulement du point de vue de la position relative des astres, mais aussi psychologiquement. En effet, depuis nous savons avec certitude que nous occupons dans l'univers une position non préférentielle, nous ne sommes plus, ni dans le cosmos, ni dans notre mental, le centre de l'univers. Nous retrouvons là une forme d'humilité naturelle fondée sur une connaissance cohérente de la cartographie céleste. L'égoïsme et l'anthropocentrisme sont désormais sans fondement !

B. Toute l'évolution universelle est irréductiblement associée au fait fondamental que « le tout est plus que la somme des parties ». Le tout, que ce soit un atome, une cellule, un organisme multicellulaire, etc., n'est pas un assemblage hétéroclite de pièces détachées, mais une organisation précise de ses constituants élémentaires en vue de former une totalité ordonnée.

Nous sommes évidemment, en tant qu'être humain, associés aussi à cette loi naturelle : nous existons à la fois comme un tout et comme une partie. Cette vision en tant qu'organisme qui s'intègre parfaitement dans le cosmos renforce l'idée fondamentale qu'exister, comme l'affirmait Krishnamurti, « c'est être relié » ; c'est maintenir, dans l'instant présent, une relation essentielle, je dirais même une relation vitale avec notre environnement spatio-temporel en dehors duquel notre existence ne serait pas viable. Cette même vision nous incite à comprendre intellectuellement – toujours cette dualité affectivité/raison qui nous détourne d'une compréhension vécue – que le moi en tant que distinct ne peut exister réellement sinon dans la « réalité » de l'imaginaire. En effet, le rêve existe dans notre conscience, puisque réellement nous rêvons, mais le réveil éveille en nous la conscience de l'illusion, la conscience que nous vivons dans le monde du rêve et non dans celui de la réalité. Aussi longtemps que l'être humain reste identifié « au moi distinct », il

vit le rêve comme une réalité parce qu'il lui manque la qualité de l'éveil qui écarte irrésistiblement l'illusion d'être une entité séparée. Mais la compréhension intellectuelle seule ne suffit pas ... !

C. Il est curieux de constater qu'un électron se présente, en fonction de la méthode utilisée pour l'observer, soit sous une apparence corpusculaire soit sous une apparence ondulatoire. Ce phénomène est un des grands paradoxes que la physique moderne a mis en évidence. Comment en effet, au regard de notre point de vue classique, quelque chose peut-il être à la fois un point et une onde. Il est important d'insister sur le fait que c'est l'observateur qui, en fonction de la technique d'observation qu'il utilise, détermine une vision ondulatoire ou corpusculaire du résultat observé. Il est donc impossible de déterminer en même temps les deux phénomènes, c'est-à-dire de préciser exactement la situation spatiale de notre électron en même temps que sa vitesse. L'analyste doit faire un choix. De celui-ci dépend le résultat observable.

La petite histoire de l'électron confirme, d'une part, que tous les phénomènes, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, sont toujours soumis au jeu de l'opposition complémentaire et que la conscience vécue de cette complémentarité au cœur des événements et de nous-mêmes conduit à une compréhension de l'existence d'un « principe conciliateur », d'un « tiers inclus ». L'absence du discernement évoqué, associant complémentaiement des systèmes apparemment inconciliables, implique de notre part une vision qui ne peut voir le réel que sous un seul angle à la fois, ou alors sous deux angles que nous ne parvenons pas à relier complémentaiement faute d'une compréhension ou d'une intelligence holistique.

D'autre part, l'électron nous informe aussi que notre vision du monde est inévitablement conditionnée par l'appareil scientifique utilisé pour l'observation et par la forme de l'esprit scientifique de l'époque ainsi que par le cerveau du chercheur qui tire les conclusions de ses diverses observations.

« ... La physique quantique démontre que les observateurs ou opérateurs ont une action sur les phénomènes observés. »

« ... Dans la théorie de la physique quantique, chaque observable physique a plusieurs valeurs possibles. Ces valeurs ont diverses possibilités de se manifester. On appelle onde de probabilité cet ensemble de possibilités existant avant l'interférence de l'action d'un observateur ou d'un opérateur résultant d'un acte de mesure. »

« La physique quantique enseigne que l'acte de mesure abolit la pluralité des valeurs possibles en les actualisant en un seul moment de l'espace-temps. Cette actualisation résulte de l'interférence avec l'action de l'opérateur ou observateur. »

« On considère dès lors que le système est dans un état où il n'y a qu'une seule valeur. L'actualisation sous la forme d'une seule valeur a éliminé l'immense variété des possibilités ... » (R. Linssen, « L'homme transfini »).

D. La matière est isomorphe à une forme d'activité énergétique qui s'actualise singulièrement quand elle interfère avec un appareil récepteur. La couleur par exemple n'est pas propre à l'objet seul qui l'émet, elle est en réalité le résultat d'une fréquence électromagnétique qui interfère avec l'appareil récepteur que sont notre mécanisme oculaire et le territoire cérébral correspondant pour former l'image d'une couleur précise. Cette vision colorée n'existe donc pas en soi dans la nature, elle s'actualise par le phénomène d'interférence où certaines qualités de l'objet, en perturbant l'appareil récepteur, créent notre image du monde.

L'exemple de la couleur n'est évidemment pas limitatif, il est approprié aussi aux autres phénomènes. Notre vision des choses est donc inévitablement conditionnée par la structure de nos organes sensoriels et par la complexité du mental discriminatif, en bref par la totalité de notre organisation psycho-physique. Seule la vision par le centre, en amont de toute perception particulière, est libre de tous les conditionnements.

E. La science détourne notre regard des formes extérieures pour attirer notre attention sur les bases invisibles, inapparentes qui fondent les formes que nous percevons naturellement. Il ne nous est pas donné de nous ouvrir naturellement à la réalité. La science, comme nous l'avons vu, va des formes extérieures à un « réel » invisible. La lucidité intérieure nous fait voir, avec d'autres moyens, que nous ne sommes pas ce que nous croyons être, qu'il existe, sous-jacent à notre moi illusoire, une réalité inapparente, insoupçonnée à notre conscience présente. Une fois encore, écoutons R. Linssen dans un extrait de son remarquable « *Spiritualité de la matière* ».

« ... La vision adéquate de la totalité du réel est impossible à réaliser dans les seules limites de la pensée analytique telle que nous l'avons connue. Force nous est, si nous voulons découvrir la réalité, de dépasser l'optique dualiste habituelle conditionnée par les interférences inévitables existant entre l'observateur, les objets observés et les échelles d'observations. Il s'agit donc d'opérer, dans le processus intime de notre esprit, des transformations d'une telle ampleur qu'il n'est pas exagéré de parler d'une mutation psychologique. »

« ... Si je désire observer un électron ou tout autre corpuscule atomique, le faisceau de photon que j'utilise pour le situer étant d'une grandeur assez proche de l'électron, agira sur lui, à peu près d'égal à égal, et le perturbera profondément. Je ne pourrai donc constater que ce qui s'est produit après la perturbation provoquée par mon analyse. »

« Il y a interaction entre le sujet observateur et l'objet observé ... » (R. Linssen)

De cette interaction entre le sujet observateur et l'« extériorité énergétique » résulte notre vision du monde. Cette vision du monde est une sorte d'actualisation particulière des multiples potentialités de la matière en interactions avec un appareil récepteur déterminé. La matière se singularise partiellement en fonction de ses interférences avec l'observateur ; ces activités interdépendantes actualisent donc des potentialités précises.

F. La plus importante similitude entre la physique des hautes énergies et la métaphysique traditionnelle est probablement la notion de l'unité cosmique où tous les phénomènes de l'ensemble sont en interaction constante, ils sont solidaires en tant que manifestation de la même réalité à la fois immanente et transcendante.

« La théorie quantique dévoile par conséquent l'intrication essentielle de l'univers. Elle montre que nous pouvons décomposer le monde en unités infinitésimales existant de façon autonome. Comme nous pénétrons la matière, nous découvrons qu'elle est constituée de particules, mais celles-ci ne sont pas « des briques fondamentales » au sens de Démocrite ou de Newton. Ce sont simplement des notions utiles d'un point de vue pratique, mais sans signification fondamentale. Selon les mots mêmes de Niels Bohr, “des particules matérielles isolées sont des abstractions, leurs propriétés n'étant définissables et observables qu'à travers leur interaction avec les autres systèmes”. »

«...On en est venu à percevoir le monde comme un tissu de relations mentales et physiques, dont les éléments sont définissables seulement dans leur rapport à l'ensemble.» (F. Capra dans Le Tao de la physique)

Précisons encore qu'il est généralement admis que les particules élémentaires qui constituent les atomes « obéissent » aux lois de la mécanique quantique qui est donc la théorie du comportement des particules atomiques. Mais afin d'éviter toute confusion il n'est peut-être pas inutile d'insister sur le fait que le monde du « quotidien », celui dans lequel nous vivons, et qui pourtant est formé par ces mêmes particules, n'est pas inclus dans le cadre de la théorie de la mécanique quantique. Ce monde du « quotidien » s'inscrit dans le cadre de la mécanique classique, dont les bases ont été précisées magistralement par Newton et ont pour référence ce qu'il est convenu d'appeler la causalité locale. Toutefois, nous verrons ultérieurement que certaines analogies relatives peuvent se préciser entre certains événements quotidiens et la théorie quantique.

Nous savons qu'en mécanique classique qui définit les événements que nous pouvons observer quotidiennement, un corps quelconque a des propriétés dynamiques définies précisément avant, pendant et après l'acte de mesure. Nous pouvons, par exemple, définir exactement quelles seront la position et la vitesse de la lune par rapport à la terre et cela entre deux mesures distantes dans le temps. Par contre, en mécanique quantique, la situation est différente. En effet, une particule atomique, avant l'acte de mesure et après, n'a pas une propriété dynamique définie, elle a au contraire des propriétés dites « incertaines » ou « fluctuantes ». C'est seulement lorsqu'on observe la particule qu'elle acquiert une propriété dynamique définie mais imprévisible. La seule chose prévisible est la probabilité que la particule aura une valeur particulière quand nous l'observerons, quand nous la mesurerons. Le monde quantique se détermine via une causalité statistique non-locale.

La mécanique quantique nous enseigne qu'une particule atomique se comporte comme une onde quand nous ne la mesurons pas, elle n'a donc pas de position définie dans ce cas de figure. La position de la particule ne se localise précisément que lorsque nous l'observons à l'aide d'un écran détecteur. La probabilité que la particule soit dans une région plus ou moins précise de l'écran détecteur est liée à l'intensité de l'onde dans cette région. L'état indéfini dans lequel se trouve la particule avant l'observation s'appelle généralement la fonction d'onde de la particule. La transformation de cet état indéfini en un état dans lequel la propriété dynamique de la particule est maintenant définie pendant l'acte de mesure ou d'observation est appelé « collapse » ou aussi « réduction » de la fonction d'onde.

C'est ici que la mécanique quantique s'écarte de notre quotidien. En effet, nous constatons que les particules se manifestent sous forme d'ondes indéfinies quand nous ne les observons pas, et sous formes corpusculaires (réduction d'onde) quand on les observe. Dans le quotidien, que j'observe ou non ma voiture, elle reste toujours une voiture avec des propriétés parfaitement définies que l'observation ou l'inobservation n'affecte nullement. En mécanique quantique la situation est extrêmement différente puisque avant l'acte de mesure les propriétés dynamiques de la particule n'ont pas de valeur définie, elles n'acquièrent une valeur définie que pendant l'acte d'observation.

Les rapprochements du quotidien avec la théorie quantique tiennent au fait que notre vision du monde et de nous-mêmes est la résultante d'un acte d'observation où nous ne percevons pas la chose elle-même mais, plus exactement, nous percevons le résultat d'une somme d'interférences entre certaines propriétés

énergétiques de la matière – qui a priori existent indépendamment de l'acte d'observation – et nos mécanismes sensoriels et mentaux.

Les exemples de la chaleur, du son et de la couleur sont significatifs. Il existe un mouvement, une activité énergétique indépendante de l'observateur, mais les propriétés de ces mouvements généraux de la matière acquièrent des valeurs définies seulement quand elles pénètrent dans les mécanismes détecteurs du sujet observateur. Alors seulement nous pouvons parler du chaud ou du froid, du son, de la couleur, le reste, sans l'intervention de l'observateur, s'apparentes à des activités moléculaires (chimiques) et électroniques.

Notons encore que l'activité énergétique de la matière ne peut actualiser ses multiples potentialités que par échange d'énergie avec son environnement. En effet, dans le vide pas de mouvement moléculaire possible, donc pas d'onde sonore possible (l'onde sonore étant une vibration déterminée des molécules d'air) et ainsi pas d'interférence avec un éventuel appareil récepteur pour former la sensation de l'existence du son. De même la couleur d'un objet est caractérisée par une longueur d'onde précise et une fréquence vibratoire spécifique qui se manifeste par interférence avec un rayonnement électromagnétique qui lui est extérieur et qui, le frappant singulièrement, excitent ses électrons périphériques. C'est évidemment l'appareil récepteur (mécanisme oculaire) qui détermine l'image de la couleur en interférant avec l'onde émise par l'objet. L'objet se manifeste donc partiellement sous la forme d'onde parce qu'il a fait un échange énergétique avec un rayonnement qui lui est extérieur. Les propriétés du monde extérieur nous pénètrent continuellement, mais nous ne pouvons les percevoir, les interpréter que via nos prismes sensoriels et mentaux qui sont de véritables transducteurs d'énergie. En fait, seule cette Énergie existe indépendamment de nos perceptions, de nos représentations propres, intimes et exclusives.

« Tous les sens, tels que la vue, l'odorat, l'ouïe, sont des transducteurs transformant, en chaque minute, des milliers de messages photoniques en messages électroniques. Finalement, ces milliers de messages électroniques seront transformés par les neurones transducteurs et stimuli mentaux adéquats aux perceptions sensorielles. » (R. Linssen)

Chapitre 17

Le développement naturel de l'être humain

AVERTISSEMENT

1) Notre propos consiste à essayer de discerner dans le présent, et non dans le passé, le processus fondamental et toujours actuel, qui nous fait voir, interpréter et accueillir les événements d'une manière telle que, souvent, ils déclenchent en nous des troubles psychologiques qui, dans certains cas, peuvent se transformer en traumatismes conscients ou inconscients. Nous pensons que ce ne sont pas tellement les événements eux-mêmes qui traumatisent, mais bien la manière dont nous les recevons et sur laquelle se fondent notre interprétation des faits et notre vécu. Nous évoquons ici des événements quotidiens dans la « fourchette » du supportable pour un être humain ; au-delà nul ne peut présumer de ses capacités d'adaptation et d'acceptation face à l'insupportable que l'humain fait parfois subir à ses semblables, ou quelquefois aussi ce que l'on considère comme la fatalité d'une existence insoutenable.

2) L'influence du milieu est évidemment fondamentale et indélébile quant à ses conséquences dès l'instant où ce milieu influence l'individu dans les premières années de sa vie, à une époque où le mental est encore en voie de formation, c'est-à-dire incomplètement achevé dans la création des contacts synaptiques entre les neurones qui constituent le cerveau. Il est évident que nous faisons ici allusion aux influences négatives qui limitent factuellement l'épanouissement de l'individu; l'accomplissement spirituel de l'être humain que nous proposons dans cet essai inclut une compréhension des mécanismes psychologiques et affectifs acquis par apprentissage dans le milieu où nous avons grandi. « *À la naissance, le cerveau des mammifères et de l'homme est encore immature. Bien sûr, il a son nombre de neurones et il ne fera plus qu'en perdre au cours de son existence. Mais ces neurones n'ont pas encore établi entre eux tous leurs contacts synaptiques. Ces synapses vont se créer pendant les premières années chez l'homme, en fonction du nombre et de la variété des stimuli qui proviennent de l'environnement. Plus ces synapses nouvellement créées sont nombreuses, plus les possibilités d'associativité d'un cerveau sont grandes et l'on comprend d'autre part que ces synapses soient indélébiles. La trace qui va accompagner leur création et la mémoire qui sera liée à cette création seront elles-mêmes indélébiles.* » (Laborit dans « *L'esprit et la science* », éd. A. Michel).

3) Rappelons encore qu'il s'agit pour nous de mettre en avant le processus fondamental qui déracine spirituellement l'être humain en l'obligeant à un fonctionnement psychologique inadéquat qui est à l'origine de tous ses troubles. Ce processus fondamental est l'identification à l'ego et à ses contenus : les pensées psychologiques d'identification avec leurs désirs et émotions. Ce processus fondamental n'étant rien d'autre que l'intrusion du passé psychologique dans la réalité du présent. Le remède n'étant rien d'autre que la dissolution de l'ego en tant que passé psychologique entretenu par des pensées et des affects non circonstanciels. Il s'agit de voir ce qui est dans le présent afin d'être libre des réactions du mental égotiste. Face à un système éducatif inadéquat, mais conventionnellement et implicitement admis par tous, nos besoins fondamentaux et nos sentiments essentiels sont trop souvent brimés ou, au contraire, surinvestis ; par réaction le mental développe une stratégie de pensées, de désirs et d'émotions qu'il nous faut satisfaire pour surmonter, autant que possible, l'angoisse face à l'existence.

Dans le tout premier temps de son existence le nouveau-né n'a évidemment aucune forme d'intelligence abstraite, il est « seulement » capable de perceptions concrètes et purement végétatives comme la faim, la soif, le besoin de chaleur et d'attention... Perceptions qui le font réagir par ses cris et ses pleurs, mais aussi des moments de tranquillité et d'apaisement.

Avec le concours du temps qui passe, l'enfant poursuit son évolution, à ses perceptions essentiellement orientées vers des sensations intérieures se superposent des perceptions tournées vers l'extérieur. Il se perçoit lui-même, il observe son corps, il se voit bouger et, progressivement, l'enfant, qui « croyait » (sentiment inconscient) être le principe moteur de l'univers, être seul à exister au monde, remarque maintenant qu'il y a des choses qui existent en dehors de lui. Selon les circonstances, il prend conscience positivement de l'autre pour autant que celui-ci

représente une « rencontre heureuse », et négativement si l'autre est un « contact douloureux » vécu comme un obstacle qu'il va commencer à reconnaître et à s'y opposer vigoureusement.

En fait, le tout jeune enfant refuse systématiquement tout ce qui ne lui est pas directement bénéfique. Il a pris conscience de l'autre, mais simultanément il reste plus ou moins dépendant de l'impression première, bien qu'inconsciemment intellectuellement, qu'il avait d'être le « principe moteur » de tout l'univers. De cette dépendance relative résulte l'intolérance excessive de la plupart des enfants et aussi des adultes qui sont parfois incapables de relativiser leur égocentrisme, c'est-à-dire la perception qu'ils ont du monde en fonction du conditionnement de leur structure personnelle incluant l'ego avec ses maints préjugés et une partialité affective souvent idéalisée. À ce stade de développement, l'enfant n'a évidemment encore aucune trace d'intelligence que l'on pourrait qualifier d'impartiale. Il perçoit l'autre, mais il refuse sa différence si celle-ci n'est pas conforme à son « moule » personnel et affectif.

C'est seulement quelques années plus tard qu'une certaine forme d'intelligence impartiale fera son apparition. L'enfant qui a maintenant plus ou moins sept ou huit ans peut donc concevoir, pour employer une formule de Benoit, « un bien différent que celui qu'il conçoit pour lui-même dans sa relation avec le non-moi ». Mais lorsque cette forme d'intelligence apparaît, la perception partielle du moi est déjà fortement établie et alors, inévitablement, les deux systèmes de pensée se contrarient mutuellement. Nous constatons, en effet, qu'il y a des individus chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont très faibles, ces sujets vivent et pensent dans un cadre de vie solidement établi sur des plans matériels et particuliers. Ils ramènent tout à eux-mêmes, à leur partialité égocentrique manifestant prioritairement une volonté de pouvoir temporel. Ce sont finalement et généralement des égoïstes matérialistes.

D'autre part, il y a les individus chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont plus évidentes. Ces sujets, même si leurs pensées prennent parfois des orientations universelles en fonction de l'éternité (une éternité pensée et non vécue), n'en restent pas moins prisonniers du processus du moi dans la durée. Dans une certaine mesure, ils souhaiteraient que leur moi s'universalise, ils voudraient créer un moi universellement reconnu qui, paradoxalement, resterait conscient de lui en tant que distinct. C'est évidemment impossible, comment le moi qui s'affirme dans la durée pourrait s'universaliser dans l'éternité, et qui plus est, dans une conscience distincte de soi.

Nous comprenons donc que la victoire du moi sur le non-moi, absolument et immédiatement, est impossible, alors ces types d'individus, chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont très fortes, essaient de devenir « raisonnables », d'être « bons philosophes », de se plier (sans jamais réellement accepter) aux conditions limitantes de l'existence. Dans cette situation caractéristique, la partie animale et partielle de l'être humain ne peut, consciemment ou non, accepter les conditions limitantes de l'existence, et cela même si la partie abstraite cherche à se l'expliquer raisonnablement. Parfois, chez les êtres dont le moi concret est faible, j'entends par l'expression « moi concret » un moi dont le mode de vie partiel et particulier est fortement établi, l'étouffement est mené à bonne fin par l'autre partie, par le moi abstrait qui se veut universel, philosophe et raisonnable. Cet homme parvient à vivre de cette façon parce qu'il recrée mentalement un monde à lui et pour lui au sein duquel il est cette fois l'unique principe moteur. Cet homme refuse l'échec devant le non-moi, et compense ce refus en s'enfonçant de plus en plus dans son monde illusoire soutenu par un ego idéalisé pouvant aller jusqu'à « tirer profit » de sa propre négation intellectuelle en édifiant une fausse humilité.

En d'autres termes, les individus chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont fortes ou prédominantes « possèdent » un moi qui exige une victoire immédiate et absolue sur le non-moi. Cette victoire étant impossible, la partie intellectuelle qui refuse d'envisager l'échec et donc de combattre face contre face avec le non-moi s'oblige à fuir dans un monde fait d'illusions. Pendant un certain temps, notre partie « animale », qui veut combattre le non-moi, peut supporter que le mental agisse de cette façon parce que, provisoirement, il y a dans cette situation une forme de profit affectif qui peut la satisfaire. La partie « animale », dans cette situation précise, se nourrit donc des états affectifs que lui procure l'idéalisation de l'image du moi, et cela, paradoxalement, au détriment de son affirmation sur le plan du concret.

Mais souvent, pour des motifs divers (une grande déception par exemple), la partie « animale » veut reprendre le combat contre le non-moi, l'individu ressent alors une angoisse profonde, en réalité il tremble devant la mort par manque d'unité intérieure. La raison qui est incapable d'aimer justement la partie « animale », de descendre vers elle, l'insécurise dans son existence propre et cela par un abandon au profit d'une image intérieure qui constitue la structure essentielle de l'illusion et la force mentale de l'ego emporté par ses pensées, ses désirs et ses émotions.

Écoutons le docteur H. Benoit dans un extrait de son étude magistrale sur la pensée Zen.

« L'angoisse est donc un phénomène en deux temps, et il est capital de voir ces deux temps en lesquels elle se décompose. C'est la « tête » la « raison », l'« ange », qui commence; la tête feint d'ignorer l'existence du dangereux non-moi et s'évade dans ses rêves; agissant ainsi elle affirme implicitement le non-moi dans la réalité pratique, c'est-à-dire qu'elle passe en fait au camp de l'ennemi. Puis la partie animale, la « bête », s'affole de peur, non d'une peur relative devant l'échec relatif qui se propose, mais d'une peur totale devant le danger total de mort que représente le non-moi pour un moi que la défection de la tête rend impuissant. Dans ce qu'on appelle incorrectement « peur de l'échec », il y a donc deux éléments distincts: un refus intellectuel de l'échec, et une angoisse affective non pas de l'échec mais de la mort. »

« La croyance erronée impliquée dans la « peur de l'échec » explique comment se boucle le cercle vicieux de l'angoisse. Notre sujet ne se rend pas compte qu'il tremble devant la mort et qu'il le fait parce que sa tête abandonne son organisme devant le menaçant non-moi général. Il croit qu'il tremble devant tel aspect négatif concret du monde extérieur (qui peut être très peu de chose en fait, la mauvaise opinion de Mr. X ... par exemple). Voyant cet aspect concret du monde comme un spectre de mort, de destruction totale (puisque c'est la mort qui est en réalité redoutée), il voit cet aspect du monde comme une totale « réalité » négative, comme un « absolu négatif », et par conséquent comme indestructible. Et cette vision de l'obstacle du monde comme indestructible et absolu renforce évidemment, dans la partie abstraite, son refus d'envisager la lutte. Le cercle vicieux se boucle ainsi. » (H. Benoit)

Notons que toutes ces séparations entre « partie animale », « moi abstrait » et « homme réalisé » n'ont pas d'existence en soi, elles n'existent que relativement à un essai théorique d'explication de la condition humaine. La seule chose que nous puissions dire c'est que, d'un certain point de vue psychologique, les individus qui possèdent une « partie animale » forte et aussi une « partie abstraite » forte vivent explicitement, dans leur quotidien et leur conscience, la dualité corps-esprit. Cette prise de conscience fondamentale peut être pour certains d'entre nous, l'éveil à une nouvelle réalité, à la conscience diffuse de la complémentarité entre le corps et l'esprit, la raison et l'affectivité. C'est en fait le commencement de l'aventure intérieure à la recherche de l'unité humaine, au-delà de toutes les conceptions mentales.

Donnons une fois encore la parole à H. Benoit.

« ... L'angoisse est le lot fatal des êtres qui sont, en un sens, les meilleurs, les plus riches, chez qui la partie abstraite impartiale est très forte et la partie animale partielle est très forte aussi. Ne connaîtront pas l'angoisse au contraire : d'une part les êtres dont la partie abstraite est faible et qui vivront dans un confortable égoïsme (« matérialiste »); d'autre part les êtres dont la partie animale est faible et qui vivront dans un confortable renoncement altruiste (« spiritualiste »).

« Chez les premiers, le « non » l'emporte en fait, chez les seconds le « oui » l'emporte en fait; dans les deux cas, la balance a oscillé d'un côté ou de l'autre et s'est immobilisée. Mais le malheureux homme dont les deux parties sont fortes, est déchiré intimement par les tiraillements d'un « oui » ou d'un « non » non conciliés. Cet homme est malheureux et en même temps il est appelé à la réalisation totale que représente la conciliation du « oui » et du « non »; les autres sont confortables mais ne sont pas appelés à cette réalisation. » (H. Benoit)

Certains scientifiques émettent l'hypothèse que l'évolution des organismes vivants serait liée à une sorte de retour en arrière de la vie qui veut partir dans une nouvelle direction pour aboutir à des changements radicaux. C'est ce qu'ils appellent le phénomène de la paedomorphose par opposition à la gérontomorphose qui est la modification

d'organismes adultes, modification toujours orientée dans la même direction spécialisée et qui aboutit généralement à une impasse.

« La principale cause de stagnation et d'extinction est l'ultra spécialisation. Prenons l'exemple de cette charmante et pathétique créature que l'on nomme Koala dont la spécialité est de se nourrir des feuilles d'une certaine variété d'eucalyptus et rien d'autre, et qui, en guise de doigts, a des crochets admirablement faits pour s'agripper à l'écorce et à rien d'autre... »

« ... Toutes les lignées des reptiles ont abouti à des impasses, sauf deux: l'une qui s'est transformée en oiseaux, l'autre qui est devenue mammifères. Du tronc des oiseaux, toutes les lignées ont fini en cul-de-sac, et tous les mammifères aussi, sauf un, celui qui est devenu l'homme... »

« ... En gros, le phénomène de paedomorphose indique qu'en certaines circonstances, l'évolution peut revenir en arrière, pour ainsi dire, refaire le chemin qui l'avait conduite à une impasse et repartir dans une direction plus prometteuse. Ce qui est capital ici c'est l'apparition, au stade larvaire ou embryonnaire de l'ancêtre, d'une nouveauté évolutionnaire utile, nouveauté qui peut disparaître avant que l'ancêtre devienne adulte mais qui reparaît et se conserve au stade adulte du descendant... »

« ... Une race peut rajeunir en expulsant de la fin de leur ontogenèse le stade adulte de ses individus, et elle peut alors rayonner dans tous les sens ..., jusqu'au retour de la sénescence raciale due à la gérontomorphose (pour ces quatre dernières lignes, Gavin de Beer cité par Koestler). Le « rajeunissement » de la race donne aux changements d'évolution l'occasion d'opérer sur les phases enfantines et malléables de l'ontogenèse... Par contraste, la « gérontomorphose », selon le mot de de Beer, est la modification de structures adultes déjà hautement spécialisées. La distinction est capitale, car la gérontomorphose ne peut aboutir à des changements radicaux ni à de nouveaux départs; elle ne peut que faire avancer dans la même direction une lignée déjà spécialisée généralement pour l'amener à une impasse ... »

« ... Il semble que ce retour en arrière de la vie qui veut fuir les impasses du labyrinthe se soit répété à chaque tournant décisif de l'évolution ... Le cas le plus fréquent de paedomorphose est l'évolution de notre espèce. On reconnaît généralement aujourd'hui que l'homme adulte ressemble plus à un embryon de singe qu'à un singe adulte... L'essence du processus est une retraite qui part de formes adultes spécialisées de structure et de comportement, pour aller vers un stade plus ancien ou plus primitif mais plus malléable aussi et moins engagé – retraite suivie d'une avance soudaine dans une nouvelle direction. C'est comme si momentanément le flot de la vie remontait son cours, puis s'ouvrait un nouveau lit. » (A. Koestler)

L'évolution spirituelle de l'être humain est selon nous liée à un processus analogue qui seul peut nous faire prendre un nouveau départ; nous devons passer par une sorte de « paedomorphose mentale », de retour en arrière pour défaire nos constructions illusives qui nous ont conduits à une impasse sans issue; c'est le « lâcher prise », le moi en tant que distinct s'estompe pour que puisse s'actualiser en nous un changement radical qui nous fait prendre un nouveau départ dans une direction complètement inattendue. C'est un retour à nos besoins fondamentaux et à nos sentiments essentiels stimulés par la vision de ce qui est dans l'instant présent. En attendant, nous subissons très souvent l'équivalent d'une « gérontomorphose mentale » qui ne peut aboutir ni à des changements radicaux ni à des nouveaux départs; toujours et inexorablement nous avançons dans la même direction, nous sommes l'esclave de l'habitude dont la pensée et le comportement suivent d'immuables ornières; nous ne sommes pas « celui qui est », mais nous sommes « celui qui devient » dans la rigidité ultraspécialisée du processus égotiste de l'ego qui s'approprie (par la pensée psychologique d'identification, avec ses désirs et émotions) nos besoins et nos sentiments fondamentaux (brimés ou surinvestis par une éducation conformiste) formant les caractères spécifiques de l'unicité humaine. La stagnation et l'habitude sont les ennemis du renouveau, donc de la vie elle-même, c'est contre elles que nous devons nous « battre » si nous désirons réellement évoluer dans une direction nouvelle. Sans quoi nous restons prisonniers de l'habitude de considérer la réalité uniquement selon nos préjugés, nos désirs et nos émotions; et il devient alors impossible de tourner notre attention vers l'intérieur, vers l'Esprit universel d'où émane, en premier, nos besoins essentiels et nos sentiments les plus profonds en vue d'agir selon notre unicité individuelle au-delà de l'illusion d'être un moi séparé; et de faire battre retraite à cette habitude de nous laisser emporter par nos pensées superficielles, par nos désirs

dissociés de nos besoins fondamentaux et par nos émotions détachées de nos sentiments essentiels. L'être humain à ceci de particulier, il a une raison virtuellement douée pour fonctionner indépendamment du « confortable égoïsme du matérialiste », du « confortable renoncement altruiste du spiritualiste » et du « confortable conformisme social », c'est le discernement philosophique, ou aussi l'intelligence indépendante. Cette « raison indépendante » ouvre notre intelligence à la « vision de ce qui est » en nous et tout autour de nous. Par là, nous sommes conformes à nos besoins tout en étant attentif à notre ressenti ainsi qu'à la présence de la réalité telle qu'elle est dans sa relative dualité. Graduellement nous « consommons » la dualité moi/non-moi et nous progressons vers l'Unité sans jamais l'atteindre véritablement, car celle-ci est un état intégral que nous pouvons seulement « intuitionner » en permettant à notre « moi » de parcourir, sans à-coups, le « non-moi ». D'instant en instant, je ne peux pas être un autre que moi, mais je peux, par l'exercice de l'intelligence indépendante, dépassionner mes besoins et mes sentiments en voyant que les nécessités qui m'habitent ne s'harmonisent pas avec les nécessités de la réalité relative qui m'entoure à une période donnée. Ce n'est pas une attitude défaitiste ! Il s'agit d'utiliser, par le discernement, la dualité pour ressentir l'Unité car, à vrai dire, il n'y a pas d'autres moyens puisque exister implique la dualité, donc « moi » et « non-moi » différents, mais non séparés dans la vision de ce qui est.

Chapitre 18

Multiplicité des personnalités et unicité individuelle

« .. Les mouvements intérieurs dont la conscience commune est le siège, le théâtre, sont asservis à des mécanismes généraux et stables, obéissant à des lois qui sont les mêmes chez tous les individus et dont l'affirmation ne relève d'aucune autorité extérieure, n'exige aucun acte de foi » (R. Fouéré).

Nous avons tous des caractéristiques affectives et psychologiques, des passions, une manière de nous exprimer, des opinions, des goûts, des habitudes, des préférences, un environnement, différents pour chacun de nous. Toutes ces caractéristiques font que nous sommes tous uniques en notre genre, c'est la « loi de la différence ». Il est regrettable que ces différences naturelles et réelles soient généralement utilisées de sorte à maintenir, par le moyen de l'identification psychologique, la certitude imaginaire en l'existence d'un moi séparé qui se superpose au processus anonyme et spontané de l'unicité individuelle qui, paradoxalement, est inséparable de la totalité cosmique.

Krishnamurti distingue nettement *tempérament individuel* et *unicité individuelle*. Il dit en substance :

« À travers un tempérament, vous ne pouvez pas percevoir ce qui est au-delà de tous les tempéraments ; de même qu'à travers un cadre vous ne pouvez pas percevoir ce qui dépasse tous les cadres.

« Ne confondez pas le tempérament individuel avec l'unicité individuelle ; les tempéraments dépendent de la naissance, impliquant des différences en ce qui concerne l'environnement, l'hérédité, etc. Tandis que l'unicité individuelle est continue à travers la naissance et la mort, est le seul guide durant toute votre existence en tant qu'individu séparé, jusqu'à ce que vous parveniez au but [1]. »

« Vous devez être intrinsèquement seul. Vous devez devenir votre propre loi afin d'être libre de toute loi. La découverte de l'unicité, c'est la solitude ; ce n'est pas l'unicité d'expression, mais l'unicité de l'unité. De cela vient la pleine conscience et, par cette conscience, la réalisation de la plénitude [2]. »

« Nous devons dès lors commencer à libérer la puissance créatrice qui est en nous. Cela signifie que nous commençons à être conscients de l'unicité individuelle. Chaque individu est unique, différent des autres, il n'est semblable à personne ; mais, par unicité, je n'entends pas l'expression de désirs égocentriques [3]. »

Et le but (se rendre disponible à *ce qui est*) étant selon Krishnamurti l'éveil de l'intelligence, c'est-à-dire de la compréhension que « la conscience est la conscience partout où elle se trouve – il n'y a ni haut ni bas. Dans le présent seul est l'univers entier. L'univers entier est dans cette étincelle qui est complète en chacun de nous, et la réalisation de cette plénitude libère l'homme de la douleur, des oppositions et de l'idée de dualité [4]. »

¹ Citation extraite du livre de René Fouéré, *Krishnamurti, ou la révolution du réel*, édition Le Courrier du Livre, 2^e édition, Paris, 1985, p. 196. Le passage de Krishnamurti est extrait de : *Experience and conduct*, 1930, p. 6.

² Ibidem, p. 196, extrait de: *Bulletin de l'Étoile*, novembre-décembre 1931 (éditions anglaise).

³ Ibidem, p. 197, extrait de : *Ojai*, 1936, p. 8.

⁴ Ibidem, p. 175, extrait de : *Bulletin de l'Étoile*, de novembre-décembre 1932, p. 202.

L'être humain ne naît pas éveillé à sa nature profonde, l'éveil en nous de cette conscience, nous devons l'acquérir dans le présent de la vie quotidienne quand le mental se débarrasse des obstacles qui le maintiennent dans son sommeil intérieur. En fait, il s'agit pour nous de sortir du rêve de la conscience séparée imposé par l'idée d'un moi séparé.

Le tout jeune enfant, à l'aube de la conscience qu'il a de lui-même « pense » qu'il est le principe moteur de l'univers. Ensuite se développent progressivement l'idée du moi distinct et parallèlement la perception du non-moi. Il conçoit de plus en plus qu'il existe des biens différents de ceux qu'il veut pour lui-même, et en même temps il prend conscience qu'il n'est donc pas le principe moteur de l'univers. En réalité, il n'est que le principe moteur de son film imaginaire. Seul l'être humain (tout au moins sur la Terre), parce qu'il prend conscience de la dualité moi/non-moi, peut avoir l'intuition intellectuelle du principe conciliateur : source unique et motrice de tout l'univers.

C'est probablement en ce sens aussi que l'on peut affirmer que seul l'homme a la possibilité latente de s'éveiller à l'ultime réalité puisqu'il est, apparemment, le seul être vivant capable de se penser lui-même ; d'opérer ainsi la distinction moi/non-moi et, par la compréhension intelligente et intuitive, surmonter son ignorance primaire en un moi séparé ; et accéder à la source unitaire de toute la création.

L'évolution humaine (l'accès au supra-mental) doit et devra passer nécessairement par une véritable mutation psychologique au sein de notre conscience dominée par une vision dualiste.

Aucun des mécanismes politiques, économique, scientifique, religieux, etc., ne pourra résoudre l'énigme fondamentale qui poursuit l'humain depuis des siècles d'ignorance dans son attachement aux seules valeurs matérialistes. Un changement intérieur est nécessaire, un « saut quantique », c'est la seule issue, le seul chemin vers une humanité durable (car ascendante vers le spirituel) dans la conscience de l'unité commune.

« Nous pourrions figurer schématiquement le cerveau sous la forme d'un point ou d'un centre de perception pure, doué d'une sensibilité extraordinaire.

« Tout ce qui se passe autour de ce point est continuellement enregistré sous forme de perturbations électromagnétiques.

« ... Finalement, cette accumulation mémorielle revêt le caractère d'une telle complexité, d'une telle densité que des phénomènes secondaires vont apparaître en elle.

« ... Des courants secondaires apparaissent et engendrent tout un processus de phénomènes « parasites ». Aux yeux des éveillés, la conscience de soi n'est rien d'autre qu'un « courant secondaire », un « phénomène parasite ».

« Sur ce qui n'était qu'un simple processus impersonnel, non individualisé, de perception pure, une entité s'est édifiée. Elle s'est construite grâce à l'impression de solidité psychologique formée par la complexité des accumulations mémorielles. » (R. Linssen).

Il ne s'agit pas de nier l'unicité individuelle qui est, répétons-le, naturelle et réelle.

En fait, nous dénonçons le caractère illusoire de l'identification à l'ego auquel nous attribuons une permanence imaginaire, une solidité artificielle qui se superpose à un processus parfaitement fluide et anonyme au service de la différence individuelle qui ne s'oppose ni au monde ni à autrui, et qui se sait apparente et éphémère : c'est la « loi du changement » qui complète la « loi de la différence ».

La satisfaction en fonction du moi engendre l'insatisfaction de n'être pas établi consciemment dans l'être essentiel. Nous passons alors notre vie à essayer de devenir quelque chose qui sape à la base notre identité profonde. Nous sommes donc foncièrement insatisfaits par « manque » d'identité réelle au sein d'un processus constitutionnellement insatiable. Nous avons d'ailleurs déjà constaté que notre organisme dans sa totalité psychophysique est troublé quotidiennement par une dualité non complémentaire entre le corps et l'esprit, l'affectivité et la raison, la partie animale et la partie abstraite. Ce manque d'unité intérieure traduit une absence d'amour de l'homme pour lui-même, de sa partie abstraite (l'intellect et la pensée) pour sa partie animale (les besoins et les sentiments). Faute de s'aimer justement lui-même, l'homme se divise intérieurement, se ferme à sa nature profonde, s'identifie à une image idéale ou ego et entrave la manifestation de l'intelligence indépendante.

Il est curieux de constater que nous avons un intellect et une affectivité complètement achevés, mais il nous manque la conscience vécue de l'unité complémentaire. Nous sommes prisonniers de notre système de pensée source d'émotions discordantes au détriment d'une intelligence indépendantes en connexion avec nos besoins essentiels et nos sentiments fondamentaux. C'est pour cela que nous avons l'impression qu'il nous manque quelque chose pour être parfaitement heureux, et cela quelle que soit notre réussite extérieure. En fait, il est probable qu'il ne nous manque rien, c'est un peu comme si nous étions fragmentairement achevés et globalement inachevés par carence d'unité intérieure. Nous avons tout, mais notre mauvais fonctionnement intérieur nous empêche d'être parfaitement nous-mêmes en fonction de notre nature profonde et universelle, de nos besoins et de nos sentiments les plus profonds. Ce déracinement spirituel qui se manifeste en émotions perturbatrices et en pensées superficielles (sans fondement) constitue l'insatisfaction sous-jacente sur laquelle s'édifie notre vie. Aussi c'est par ignorance que nous pensons que les événements extérieurs sont les seuls responsables de notre insatisfaction générale. Alors, inlassablement, nous cherchons des artifices, nous courons après des fausses valeurs, nous imaginons des projets nouveaux pour remplacer les anciens que la vie a déçus ...

« Toute la destinée et la fonction de la Nature est de créer l'individu conscient de soi, qui sait qu'il constitue en lui-même une entité séparée, qui se sait différent des autres, en qui réside la distinction entre lui et les autres [1]. » Manifestement, ici, Krishnamurti se plie au langage des faits et constate que la presque totalité des êtres humains sont soumis aux conditionnements de l'ego ; mais il n'a de cesse de nous inviter à voir au-delà du connu, du limité, du personnel.

« Il est vain d'accroître au Nième degré cette conscience isolée du moi, qui demeurera toujours isolée, car elle a ses racines dans le sens de la séparation [2]. » Et, dans les pas du sage indiens, R. Fouéré dit : *« Tous les efforts délibérés sont impuissants à la dissiper et, tant que la séparation subsiste, l'homme est enchaîné à la roue de l'inassouvissement et de la douleur. Lorsque l'homme reconnaît que son effort pour fuir ce problème inéluctable est voué à l'échec, il connaît alors la véritable solitude. Non pas une solitude particulière, mais la solitude, cette solitude essentielle, intrinsèque que Krishnamurti appelle l'unicité individuelle [3]. »*

¹ Ibidem, p. 73, extrait de : *Expérience and Conduct*, 1930, p. 6.

² Ibidem, p. 116, extrait de : *Expérience and Conduct*, 1930, p. 7.

³ Ibidem, p. 117.

Chapitre 19

L'Instant présent

« L'éveil suprême n'est réalisé que par une coïncidence parfaite entre le présent de la nature des choses en nous et le présent du milieu ambiant. » (R. Linssen)

En réalité nous savons qu'il n'existe pas de moi statique, mais seulement une succession de moments de conscience qui manifeste la non-permanence fondamentale des êtres et des choses. La croyance en une individualité permanente résulte de l'extraordinaire rapidité avec laquelle ces moments de conscience se succèdent et d'une ignorance métaphysique.

Dans notre condition actuelle, tous nos moments de conscience sont en quelque sorte la continuation de celui et de ceux qui le précèdent dans le temps. Notre vie mentale s'édifie de jour en jour sur les résidus d'une activité psychique et affective incomplètement achevée. Ces résidus constituent ce que Krishnamurti appelle « le fardeau du passé » qui en cherchant à se perpétuer indéfiniment dans le présent conditionne chacune de nos pensées, chacun de nos actes, nos émotions, nos sentiments ...

Dans ces conditions, l'instant présent, faute d'être un moment éminemment nouveau, devient un effort constant en vue de perpétuer les résidus d'un passé mémoriel inachevé. Ce passé veut, envers et contre tout, se manifester dans l'instant présent au détriment de l'acte nouveau face à une nouvelle situation.

Vivre psychologiquement l'intensité du moment présent c'est être détaché du fardeau de son passé mental et affectif face à soi-même, aux autres et aux événements. Sur base de ce « vide » mental, le passé ne cherche plus absolument à s'immiscer dans le présent, plus justement, il (le passé mémoriel) s'actualise seulement si la situation nouvelle l'invite explicitement et reste à l'état potentiel si l'événement ne stimule pas sa présence. Au sein de cet état d'être d'une adéquation extraordinaire, chacune de nos pensées, de nos émotions, chacun de nos actes meurent à eux-mêmes dans l'accomplissement total de leur destinée particulière.

« Au bout du chemin » nous trouvons le « vide mental », l'« éternel présent », l'« immortalité vécue », la « mort pour renaître », c'est, en fin de compte, l'aboutissement du processus du moi qui arrive au bout de lui-même, totalement épuisé par la vision de sa propre illusion, il ne peut que s'effacer devant la présence effective de l'ultime réalité de la nature des choses en nous.

« Avant », notre comportement ne pouvait s'édifier, qu'en fonction du conditionnement d'un passé « impérialiste ». « Maintenant », installé avec notre conscience au carrefour central de l'être, nous avons pour seule référence l'éternel présent foncièrement « vidé » du fardeau du passé et de la contrainte anxieuse du futur. Dans cette conscience nouvelle, notre vie dans son ensemble est précédée par un « vide mental », et c'est la vie elle-même qui actualise, si besoin en est, les informations stockées dans notre mémoire du passé, mémoire qui s'éveille par nécessité devant l'événement présent. Il s'agit en fait d'affirmer adéquatement et créativement sa propre individualité. C'est un exercice extrêmement difficile pour chacun d'entre nous ; les épreuves de l'existence ne manquent de nous rappeler la difficulté d'être attentif à « ce qui est », et d'aboutir à l'acceptation inconditionnelle. Cela n'est possible qu'à la condition que notre « moi » soit élargi à la totalité de l'univers...

Notons la différence entre la continuité forcée et la continuité naturelle que la vie elle-même appelle et demande nécessairement dans le tout indivisible de la Conscience-Présence. La continuité forcée du moi cherche à se prolonger statiquement en donnant à la personnalité une permanence forcée qui sclérose notre évolution dans les cadres rigides d'une conscience de soi en tant que distinct. Nous sommes prisonniers des

niveaux les plus « bas » de notre sensualité, de notre affectivité et de notre mentalité. D'autre part, nous nous trouvons devant une continuité naturelle qui n'est plus celle du moi, d'une imaginaire individualité qui veut imprimer sa présence quelle que soit la situation nouvelle. Nous sommes en présence d'une continuité qui s'imprime naturellement dans le cadre mouvant de l'existence quotidienne, elle est, et en même temps nous sommes, en s'inscrivant spontanément et d'instant en instant dans la fluidité de la vie et de la conscience isomorphe à l'ascendance spirituelle de notre réalisation intérieure.

La continuité naturelle n'est donc pas l'effacement total du passé, elle est l'inscription spontanément intelligente du passé d'une individualité qui s'intègre harmonieusement dans le cadre mouvant de l'évolution de la conscience, de la vie et de l'univers, et cela en fonction de l'instant présent qui est le seul « maître » de l'actualisation des potentialités infinies de la nature humaine et non humaine. Pour cette raison, le présent peut être défini comme l'instant créateur dans le sens le plus noble du terme. Le présent étant l'instantanéité créatrice non assujettie à la durée. Le passé est ce que nous avons acquis, le futur est ce que nous voulons avoir, le présent est la plénitude de « ce qui est ».

« Ce que nous croyons être n'est que la mémoire de ce que nous avons été et, quand cette mémoire se dissipe dans l'intensité du présent, notre image familière de nous-mêmes disparaît. Nous devenons, en quelque sorte, invisibles à nous-mêmes, bien que nous nous réalisions souverainement dans la pure plénitude, dans la lumière sans ombre, d'un présent éternel qui est amour. » (R. Fouéré)

Quand l'homme aborde la question du devenir, il songe évidemment à son devenir personnel. On oublie trop souvent que le problème du devenir, à tout le moins la réponse qu'on essaie de lui donner, est conditionné par ce qui est. Mais quand nous remplaçons le « ce qui est » par des certitudes imaginaires, par des illusions, alors le problème ainsi posé devient lui-même illusoire. C'est-à-dire entièrement conditionné par la fragmentation passé/futur. Comprendons bien que quand l'homme s'interroge sur son devenir personnel il ne peut le faire qu'en fonction de la croyance primordiale qu'il a en l'existence de son moi distinct. Ainsi posée, la question n'apportera que des réponses à la mesure de ses croyances entièrement dépendantes des limitations du moi égotiste. Il est donc évident que la question de notre devenir ne peut réellement se résoudre que dans la perception présente de ce qui est. Un présent réellement vécu est la seule issue vraiment révélatrice face au problème du devenir et de la mort que celui-ci implique. La métaphysique traditionnelle nous enseigne depuis des millénaires qu'en réalité seul est le principe absolu, ni constructeur ni destructeur, ni vie ni mort ... Il est l'englobant absolu à la fois immanent et transcendant, source unique et première de toutes les manifestations. À côté du « Cela » qui est, il y a les êtres et les choses qui deviennent en fonction de la non-permanence fondamentale de tous les phénomènes.

Nous rappelions au début de ce chapitre qu'il n'y a pas de moi statique mais seulement une succession extraordinairement rapide de moments de conscience. Cette précision est aussi valable pour tous les autres phénomènes. Notre corps, par exemple, est le résultat d'une succession rapide de naissances et de morts au niveau cellulaire de notre organisation interne. Retenons que les notions générales de naissance, de vie et de mort ne sont pas exclusivement applicables aux organismes vivants, ou plus généralement à la matière vivante. On peut aussi, l'exemple n'est évidemment pas limitatif, parler de la naissance, de la vie et de la mort d'une étoile relativement à son aspect superficiel et à son organisation matérielle. La naissance d'une étoile dans notre espace-temps matériel c'est le commencement du processus d'allumage nucléaire ; la vie de cette même étoile c'est la continuité répétitive du processus qui se maintient d'instant en instant grâce à l'équilibre complémentaire des forces antagonistes qui l'animent dynamiquement ; la mort c'est évidemment le processus qui cesse de se répéter similairement. Au début, avant l'allumage nucléaire, il y a un rassemblement de poussières et de gaz cosmiques qui forment un amas de matière d'où émane un champ d'attraction gravitationnelle qui attire et accumule de plus en plus de matière. Accumulation qui augmente l'intensité gravitationnelle ou pression vers le centre de l'astre en formation.

Comment la matière se situant dans le noyau de l'astre en formation, là précisément où la pression gravitationnelle est la plus forte, ne s'effondre-t-elle pas littéralement sous le poids des couches successives de matière, superposées les unes sur les autres ? En fait, et c'est l'explication, chaque atome est protégé par une enveloppe électronique qui exerce une répulsion à chaque pression subie. La réaction est proportionnelle à l'intensité de la pression, les électrons réagissent un peu comme un ressort que l'on presse graduellement, plus on appuie, plus la réaction s'intensifie, c'est la force électromagnétique. Notons que la force électromagnétique qui est « infiniment » supérieure à la force gravitationnelle, est indépendante, c'est-à-dire que chaque atome supporte seul les pressions qu'il subit, sa force répulsive est immense mais évidemment pas infinie. Par contre, la force gravitationnelle peut s'intensifier indéfiniment tant qu'il y a accumulation de matière, elle répond parfaitement à l'adage « l'union fait la force ». Dès l'instant où un astre atteint une certaine masse, la pression vers le centre devient telle que l'enveloppe électronique ne peut plus la supporter, elle s'effondre alors sur elle-même, les électrons se libèrent de la couche qu'ils occupaient autour du noyau pour former une sorte de fluide électronique. C'est ce qu'on appelle la matière dégénérée où les noyaux des atomes, déforçés de leur carapace électronique, subissant des pressions énormes, finissent par se fracasser les uns contre les autres, c'est la fusion nucléaire. Une étoile est née, elle va maintenant vivre en fonction d'un équilibre précis.

Nous sommes maintenant au sein des réactions thermonucléaires, les noyaux d'hydrogène fusionnent pour former des éléments plus lourds, des noyaux d'hélium. À chaque transformation par fusion, l'astre libère une certaine quantité d'énergie sous forme de chaleur et de rayonnement. En réalité, très lentement mais irrémédiablement, l'étoile s'épuise, la pression vers le centre n'étant plus compensée par la répulsion électromagnétique, elle l'est maintenant par l'immense chaleur que dégage le noyau de l'astre en fusion qui tente alors de dilater les couches supérieures comprimant le centre. Compression et dilatation constituent pendant un certain temps l'équilibre dynamique du processus ; du processus de cet équilibre dépend la durée de vie de l'astre jusqu'au moment où l'équilibre interne est rompu ; nous assistons à l'agonie de l'étoile, elle cesse alors de se reproduire similairement dans la durée mais c'est aussi et en même temps la naissance d'un autre système ou d'un autre type d'étoile. Sachant que l'univers visible est la manifestation éphémère de l'Esprit-Monde qui est l'infinitude des possibilités de manifestation.

Si les notions de vie et de mort en général sont applicables à toutes les manifestations puisque nous entendons par vie la continuité d'un processus qui peut se reproduire de façon similaire pendant un temps déterminé, et par mort la cessation de cette reproduction, par contre, la notion de matière vivante n'est plus applicable à toutes les choses. En effet, on peut parler de la vie d'une étoile mais non d'une étoile vivante, relativement parlant !

En résumé, l'étoile dure en transformant par fusion sa propre substance de base en élément plus lourd jusqu'à épuisement de son « stock ». Par contre, l'organisme vivant dure en RENOUEVELANT sa structure cellulaire qui puise dans l'environnement l'énergie qui lui est nécessaire. La matière vivante se renouvelle donc, avec l'aide du monde extérieur comme apport énergétique, pour maintenir la continuité de son processus. L'étoile, processus « non vivant », se maintient par transformation interne au détriment de sa propre substance non renouvelée [1]. Notons aussi que la matière atomique et subatomique se maintient par

¹ « *L'évangile de la science de la terre plate était la fameuse seconde loi de la thermodynamique d'après laquelle l'univers est en train de ralentir comme une horloge fatiguée parce que son énergie se dégrade sans cesse, inexorablement ... Ce n'est que récemment que la science a commencé à se rendre compte que la seconde loi s'applique seulement au cas spécial des systèmes clos. Mais, même dans la nature inanimée, il n'existe pas de tels systèmes clos et nul ne saurait dire si l'univers dans son ensemble est, en ce sens, un système clos.*

« *En tout cas les organismes vivants sont des « systèmes ouverts » qui maintiennent leur forme et leurs fonctions complexes en échangeant continuellement énergie et matériaux avec leur*

transformation de nature. Nous savons par exemple que protons et neutrons changent continuellement d'« individualité » pour assurer la cohésion du tout, du noyau. Comme tous les phénomènes de l'univers, l'organisme vivant est mû lui aussi par un jeu de forces antagonistes, complémentaires et en équilibre. Synthèse (anabolisme) et dégradation (catabolisme), associés à des mécanismes complexes d'autoreproduction, d'autorégulation, d'autoconservation, agissent au sein de notre organisme pour renouveler notre structure cellulaire.

Cependant, rien n'interdit de penser qu'à un niveau plus subtil que celui de notre espace-temps matériel et familier, toute étoile, toute planète, toute galaxie, etc. – au-delà de leur organisation matérielle visible, dans leur instantanéité holistique – vivent, pensent, créent selon des « influences » échappant à l'entendement de notre pauvre rationalité coutumière.

Arrivé au terme de ce chapitre nous pouvons conclure que l'apparente permanence des choses observées est foncièrement impermanente, par transformation thermonucléaire dans les étoiles, par renouvellement dans la matière vivante, par transformation de nature dans l'infiniment petit ... D'autre part, quand, pour des motifs divers le déséquilibre s'installe dans le processus, nous assistons à la mort du système et mort signifie par principe la non-permanence fondamentale. Tout naît, dure et finalement meurt. En réalité, seul est le Principe absolu, le reste n'est que non-permanence manifestant l'Un immuable Suprêmement présent.

« L'esprit spécifiquement humain se fonde sur la conscience d'un moi qui s'imagine identique à lui-même. Lorsqu'un homme s'éveille au « je suis moi », le souffle de la vie semble s'interrompre en lui. La pulsation de la vie, en vertu de laquelle les formes sont créées puis dissoutes, est le rythme éternel vivant du Yin et du Yang ; double mouvement de leur « devenir » en une structure achevée, et de leur « dédevenir », c'est-à-dire de leur dissolution de « tout ce qui est devenu », ceci toujours en vue de la création d'une nouvelle forme. Tout cela, pour l'homme en son moi, représente une contradiction à son désir d'atteindre une position et une forme définitive, et constitue l'arrière-plan de l'angoisse qu'il ressent à l'idée de son propre anéantissement. Ainsi, à nouveau, le chemin de l'esprit existentiel de l'homme devient-il le chemin de l'opposition à l'unité respirante de la vie à laquelle le « dédevenir » n'appartient pas moins que le devenir. » (Karlfried Graf Dürkheim)

milieu. Loin de se « dépenser » comme une horloge qui dissipe son énergie par frottement, l'organisme vivant construit constamment des substances plus complexes à partir des substances dont il se nourrit ... des structures d'information plus complexes à partir des sensations captées par ses organes récepteurs.

« ...En fait c'est un physicien et non un biologiste, c'est Schrödinger qui a résumé la position dans un paradoxe célèbre : « l'organisme se nourrit d'entropie négative » ... Mais, quelle que soit la terminologie, il reste que les organismes vivants ont la faculté d'édifier des perceptions ordonnées et cohérentes et des systèmes complexes de connaissances à partir du chaos des sensations qui les assaillent ; de son environnement la vie extrait de l'information en même temps qu'elle s'en nourrit et en synthétise les énergies. » (A. Koestler)

Chapitre 20

À Propos de l'enseignement de Krishnamurti

AVERTISSEMENT

Mon objectif en écrivant ces quelques lignes se limite à attirer l'attention sur un « enseignement » tout à fait particulier par le bond novateur qu'il insuffle dans la conscience des êtres humains qui, comme le propose Krishnamurti, veulent comprendre en ayant pour référence le « livre de la vie ».

Notons que si l'on cherche à considérer l'« enseignement » de Krishnamurti en essayant de le situer par rapport à nos conceptions traditionnelles de philosophie, de religion, de science, de psychologie, etc., on aura tôt fait de se rendre compte que sa pensée n'est ni une religion, ni une philosophie, ni une morale, ni une technique de développement personnel dans les significations habituelles que nous accordons à ces différentes disciplines. En effet, son « enseignement » – ou sa pensée –, n'est pas un exposé intellectuel structuré rationnellement en allant d'un alpha vers un oméga – bien que son enseignement soit très rationnel –, il n'a rien de systématique, rien de dogmatique et, de ce fait, il n'est identifiable à aucune orthodoxie quelle qu'en soit l'origine.

Il s'agit plus exactement d'un dialogue qui s'établit d'instant en instant avec ses auditeurs ou lecteurs en vue d'animer en eux les questions fondamentales que pose l'existence, questions auxquelles Krishnamurti ne répond pas ; c'est à chacun d'entre nous de trouver la réponse au plus profond de nous-mêmes en nous libérant des solutions faciles que nous proposent les « vendeurs de certitudes imaginaires ». Certains commentateurs, dont R. Linssen, ont parfois comparé sa « méthode » à une « maïeutique » comme celle de Socrate : « science de la délivrance spirituelle s'efforçant de réunir les éléments psychologiques favorables à l'affranchissement de l'esprit. Elle nous permet de réaliser cette véritable mutation psychologique qu'est l'Éveil. »

Krishnamurti cherche à éveiller les personnes qui l'écoutent à la réalité de ce qu'ils sont, bien plus qu'à les instruire en leur donnant des solutions toutes faites qu'il rejette inflexiblement ; c'est plus une manière d'être et de vivre qu'une façon particulière de penser ; il a pour livre de référence la vie elle-même, où il importe essentiellement de tirer profit de l'attention que nous portons aux événements relationnels que nous vivons quotidiennement avec notre « structure personnelle », avec les autres et avec le monde dans la multiplicité de ses possibles actualisations.

L'important, du point de vue de la connaissance de soi, ce n'est pas tellement l'événement lui-même mais la qualité d'attention et de lucidité qu'on lui porte fondée sur une vision « moins intellectuelle » de ce qui est dans l'instant présent. Il est question de provoquer en nous une véritable mutation psychologique par la vision instantanée de notre propre misère intérieure due à l'isolement total du processus du moi psychologique. La correction de cette erreur de jugement ou de perception annonce la naissance de l'homme nouveau, libéré du fardeau de son passé mémoriel (dans le sens de l'attachement psychologique). La seule façon de considérer intellectuellement l'« enseignement » de Krishnamurti, c'est peut-être de le définir comme étant l'énoncé de l'ensemble de nos conditionnements, de nos fausses identifications psychologiques qui alimentent un processus psychologique se perpétuant indéfiniment à travers le moi distinct. Il est utile de rappeler que le processus du moi constitue la structure de principe sur laquelle se reconstruit sans fin la conscience de soi en tant que distinct, en tant que moi séparé et opposé. Nous sommes, bien entendu, tous différents, mais aussi reliés, connectés les uns aux autres dans une existence commune qui concilie complémentirement nos différences. En réalité, il n'y a qu'une seule chose qui

existe isolément : c'est la conscience égotiste que l'homme a de lui-même. Mais cette conscience n'est pas fondée, elle fait partie du rêve égocentrique de l'être humain totalement identifié à l'image qu'il a de lui-même. Tout au plus, nous pouvons dire que nous vivons dans un rêve, le rêve de la conscience séparée.

Krishnamurti nous propose de sortir de ce rêve par l'exercice d'une attention vigilante dans l'instant présent, et qu'il est impossible d'être parfaitement soi-même – ce qu'il appelle l'unicité individuelle –, tout en restant conscient de soi au sens où nous l'entendons habituellement. Pour cette raison la réalisation intérieure est inhérente à l'absence de toute dualité intérieure entre le penseur et ses pensées. Nous voir tels que nous sommes et non tels que nous voulons paraître constitue peut-être l'essentiel de ce que Krishnamurti a souhaité nous transmettre. Voir ce qui est dans le moment présent est l'expression de l'Intelligence « non-mentale » en communion avec le Tout par l'acte d'Amour véritable qui est selon les termes propres à Krishnamurti « à lui-même sa propre éternité ». **Le problème de la souffrance est intimement lié à l'ignorance de notre nature essentielle et le recul de l'ignorance n'est pas soumis à une accumulation du savoir intellectuel, mais à un détachement par rapport à nos certitudes imaginaires.**

Chapitre 21

Pour conclure

Tout est relation, l'Univers n'est pas un agrégat de parties élémentaires, c'est un « tissu » d'événements où chaque chose ne doit son existence qu'à la somme des relations qu'elle assume avec tous les autres événements et réciproquement. Nous faisons partie d'un ensemble indivisible qui intègre complémentaiement les multiples fonctions individuelles où chacun des éléments constituants participe à l'édification du Tout en général et de chacune des choses en particulier.

L'Univers peut être considéré comme un « Grand-Vivant », comme l'« Organisme » indivisible et fondamental dont nous sommes en quelque sorte les « enfants » légitimes au premier degré, les domaines limités d'un ensemble beaucoup plus vaste à l'intérieur duquel nous assumons une fonction précise dont le but voilé est l'ascension spirituelle. Mais souvent, comme un navigateur dont la boussole est dérégulée, nous prenons des directions qui ne correspondent pas à notre nature profonde.

Comme nous le disions au Chap.10 : il est curieux de constater que la solidarité universelle, sans laquelle pourtant rien ne serait, est complètement endormie dans la conscience des hommes, recouverte qu'elle est par une image de soi en tant que distinct qui manifeste dans notre conscience la complicité d'une ignorance fondamentale de l'Être essentiel. En réalité, l'homme est relié, et psychologiquement il est isolé.

L'Univers peut donc être considéré comme une hiérarchie à plusieurs niveaux de sous-ensembles relativement autonomes, les ramifications vers le « bas » et vers le « haut » ne s'arrêtent jamais sous les regards de l'analyse ; chaque système possède indiscutablement une certaine autonomie individuelle en tant que totalité qui coordonne ses sous-ensembles ; mais cette individualité ne peut exprimer ses propriétés singulières qu'en s'intégrant à son tour dans un autre ensemble qui l'englobe et au sein duquel elle occupe une position plus ou moins déterminée.

La conscience vécue de la « condition non-séparée » en fonction du « Principe Universel » présent et agissant en toutes choses, et manifestant sa Présence dans l'Univers par le caractère indissoluble et complémentaire de ses parties séparées en apparence, est la cause effet de l'extinction du processus du moi. Extinction qui nous solidarise consciemment à la totalité de l'Univers et à son Principe Unitaire. **L'Unité de principe s'inscrit inexorablement dans l'Unité de structure du monde manifesté mais notre esprit identifie la vérité à d'autres paramètres : ceux du rêve de la conscience séparée.**

L'Être réel de l'homme n'est pas le moi émergeant d'un processus complexe d'identification psychologique, celui-ci n'est pas l'Être mais seulement « image d'être » ; il faut nous libérer de cette image si nous voulons voir plus loin, au-delà de l'ignorance d'une conception de nous-mêmes en tant que moi distinct. La tâche est ardue mais quel que soit le résultat il ne peut être que bénéfique à l'évolution globale de celui ou celle qui s'y engage.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Hubert Benoit.

« La Doctrine Suprême ». « Le Lâcher Prise ». « De l'Amour ». « De la Connaissance de Soi », Éditions Le Courrier du Livre.

Thérèse Brosse.

« La Conscience-Énergie », Éditions Présence.

Fr. Capra.

« Le Tao de la Physique », Éditions Tchou.

« Le Temps du Changement », Éditions du Rocher

R. Fouéré,

« Krishnamurti, La Révolution du Réel ». « Discipline, Ritualisme et Spiritualité », Éditions Courrier du Livre.

Roger Godel.

« Essais sur l'Expérience Libératrice », Éditions Présence.

« Socrate et le Sage Indien ». « Un Compagnon de Socrate », Éditions Les belles lettres.

A. Koestler.

Œuvre complète de philosophie scientifique aux Éditions Calmann- Lévy.

J. Krishnamurti.

« L'Éveil de l'Intelligence ». « Première et Dernière Liberté ». « La Révolution du Silence », Éditions Stock.

« Commentaires sur la Vie », Éditions Buchet-Castel, réédition coll. J'ai Lu.

« La Connaissance de Soi », Édition Courrier du Livre.

Krishnamurti et Bohm. « Le Temps Aboli », Éditions du Rocher.

Robert Linssen.

« Bouddhisme, Taoïsme et Zen ». « Au-delà du Hasard et de l'Anti-Hasard », Éditions Courrier du Livre.

S. Lupasco.

« Les Trois Matières », Éditions Julliard.

R. Ruyer.

« La Gnose de Princeton », Éditions Fayard.

Carlo Suares.

« La Bible Restituée », Éditions Mont-Blanc

G. Zukav.

« La Danse des Éléments », Éditions Laffont

J. Briggs et D. Peat.

« *L'Univers Miroir* », Éditions Laffont.